Études et recherche

La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?

**Sous la direction de
Benoît Berthou**

Auteurs
Sylvain Aquatias
Benoît Berthou
Christophe Evans
Xavier Guilbert
Éric Maigret
Jean-Philippe Martin

**Bibliothèque
Centre
Pompidou**
publique d'information

La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?

Benoît Berthou (dir.)

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1671
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2015
Date de mise en ligne : 7 mai 2015
Collection : Études et recherche
EAN électronique : 9782842462178

<https://books.openedition.org>

Référence électronique

BERTHOU, Benoît (dir.). *La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2015 (généré le 28 juin 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1671>>. ISBN : 9782842462178. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1671>.

Crédits de couverture

Dessin de couverture : François Ayroles

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2015
Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

La bande dessinée ne constitue-t-elle pas une véritable énigme ? Longtemps considérée comme un « art populaire », elle s'est imposée auprès de nouveaux publics à travers des formes et des genres issus de la littérature ou de l'essai. Longtemps connue à travers un mode de création et de publication (l'album « franco-belge » en couleur), sa popularité a crû à travers d'autres formats et une ouverture culturelle qui fait figure d'exception au sein du monde du livre.

Rédigé par des spécialistes des pratiques culturelles et de la bande dessinée, le présent ouvrage entend résoudre ces énigmes. Il s'appuie sur la première étude statistique de fond sur les lecteurs de bande dessinée co-réalisée par la Bpi et le DEPS. À travers l'analyse de ses transmissions, circulations et prescriptions, des profils de ses lecteurs et de leurs rapports avec d'autres modes d'expression, il permet de cerner la place qu'occupe la bande dessinée au sein de notre culture et montrer en quoi elle éclaire d'un jour nouveau notre paysage médiatique contemporain.

BENOÎT BERTHOU

Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'université Paris 13 et membre du LABSIC, Benoît Berthou est le fondateur de la revue *Comicalités. Études de culture graphique* et mène des recherches sur la place et le devenir du dessin au sein des industries culturelles.

SOMMAIRE

Introduction

Benoît Berthou et Jean-Philippe Martin

La lecture de bandes dessinées : quelle étude ?

I. Profils de lecteurs, profils de lectures

Christophe Evans

1. Extension du domaine de la bande dessinée et recul des pratiques de lecture
2. Profils de lecteurs : le poids des variables traditionnelles
3. Profils de lectures

II. Le goût de la bande dessinée : acquisitions, transmissions, renforcements et abandons

Sylvain Aquatias

1. De l'acquisition du goût à son renforcement ou à sa perte...
2. Modalités de la transmission familiale
3. Lecture de bandes dessinées et transmission aux enfants
4. D'autres instances de sensibilisation à la bande dessinée...
5. Motifs d'arrêt de la lecture : conceptions adolescentes, temporalités de vie et manque de variété des lectures
6. Des effets de renforcement : les sociabilités, la situation professionnelle et le goût pour la lecture
7. Les variables des goûts spécifiques
8. Conclusion

III. Circulations de la bande dessinée : achat, emprunt, collection

Xavier Guilbert

1. La propriété de bandes dessinées
2. Une théorie des genres ?
3. La frontière numérique
4. Une tentative de cartographie
5. Données disponibles
6. Profils de lecteurs
7. Non-acheteurs et non-possesseurs
8. Conclusion

IV. La bande dessinée dans le régime du divertissement : reconnaissance et banalisation d'une culture

Éric Maigret

1. La montée du régime du divertissement
2. L'appropriation par les milieux supérieurs et les effets néo-distinctifs
3. La bande dessinée demeure un média de masse
4. Appréhender les multiples dimensions d'un régime post-légitimiste

V. La notion et les pratiques de médiation en question. Le cas de la bande dessinée

Benoît Berthou

1. Se « débrouiller seul » : une condition de lecteur ?
2. La prescription : autorité ou sociabilité ?
3. Médiation et événements : festivals et dédicaces

VI. La bande dessinée : quelle culture de l'image ?

Benoît Berthou

1. L'image : une communauté de pratiques culturelles ?
2. L'image de bande dessinée : un nouveau paradigme médiatique ?
3. Images hors du livre
4. Personnage et narration : pour une autre approche de la « transfiction »
5. Le dessin : impensé de l'image

Bibliographie

Remerciements et crédits

NOTE DE L'ÉDITEUR

Dessin de couverture : François Ayroles

Ouvrage réalisé en partenariat avec le Labex Industries culturelles et création artistique, l'université Paris 13 Nord, la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, et avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication.

Introduction

Benoît Berthou et Jean-Philippe Martin

La lecture de bandes dessinées : quelle étude ?

- 1 *La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?* Le titre que nous avons choisi de donner au présent ouvrage nous semble rendre compte d'une entreprise entamée en 2011 se fondant notamment sur la commande et la réalisation d'une étude sur le lectorat de la bande dessinée. Menée à l'initiative du Département des Études, de la Prospective et des Statistiques du Ministère de la Culture et de la Bibliothèque Publique d'Information, exploitée avec l'aide du LABORatoire des Sciences de l'Information et de la Communication de l'université Paris 13, du LABEX Industries Culturelles & Création Artistique et de la Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image, celle-ci se propose d'appréhender statistiquement un mode d'expression. Elle ne présente en ce sens que peu d'équivalents, à l'exception peut-être de *Lire le Noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers* d'Annie Collovald et Érik Neveu qui entendait interroger une lecture émergente (ou trop longtemps négligée ?), et notre travail entend avant tout montrer en quoi la bande dessinée éclaire d'un jour nouveau nos pratiques culturelles et notre rapport aux médias.

1. Une lecture placée sous le signe du malentendu ?¹

- 2 Cette ambition s'inscrit tout d'abord dans une évolution historique dont il est nécessaire de prendre la mesure tant la lecture de bandes dessinées semble être placée sous le signe du malentendu et des idées reçues. En attestent en premier lieu ses origines, qui n'ont rien d'enfantines contrairement à ce que l'on peut croire. On se rappelle que Rodolphe Töpffer, Suisse genevois, abandonna la peinture pour se reconverter dans la pédagogie et ouvrir un pensionnat : c'est pour ses élèves qu'il commença à écrire et dessiner ce qu'il appelait des « histoires » ou de la « littérature en estampes », récits qui seraient demeurés confidentiels si l'un de ses amis n'avait montré ces œuvres au déjà illustre Johann Wolfgang Goethe. Le maître de Weimar trouva « très amusants » ces livres où il puisa un « plaisir extraordinaire » et déclara

leur auteur étincelant « de talent et d'esprit » avant de conclure : « S'il [...] ne s'appuyait pas sur un texte aussi insignifiant, il inventerait des choses dépassant toutes nos espérances » (cité par Frédéric Soret dans son journal *Un Genevois à la cour de Weimar*, Paris, éditions Roche, 1932). Töpffer semble d'ailleurs directement cautionner cette réception lettrée puisqu'il déclare dans *Réflexions à propos d'un programme* (1836) que la « littérature en estampes » se lit dans les Salons.

- 3 Bande dessinée et cercles cultivés n'ont ainsi rien d'antinomique, mais c'est sans aucun doute sous une autre forme qu'elle se popularise au sein de nos sociétés. Le neuvième art semble rencontrer un lectorat plus varié en s'inscrivant dans l'émergence de la « lecture de masse » portée par l'industrialisation de la production et de la diffusion du livre et de la presse, débouchant sur la publication de feuillets humoristiques bon marché et de littérature « de gare », qu'a bien décrite Jean-Yves Mollier au sein *La Lecture et ses publics à l'époque contemporaine*. Dans ce contexte, les journaux illustrés pour la jeunesse (bourgeoise pour commencer) vont très vite connaître un grand succès auprès d'un lectorat cette fois résolument enfantin. Dès 1880, paraissent par exemple les aventures de Sam et Sap, illustrées par Rose Candide dans le journal *Saint-Nicolas* tandis, qu'en 1881, Hachette, publie *Mon Journal*, revue dans laquelle le célèbre dessinateur Christophe livre ses premières bandes dessinées et histoires illustrées.
- 4 En 1889, ce sont les éditions Armand Colin qui créent *Le Petit Français illustré*, journal pour les écoliers composé de feuillets et d'histoires illustrées au rang desquels le *Sapeur Camembert*, *Les Malices de Plick et Plock* ou encore le *Savant Cosinus* ou *La Famille Fenouillard*. Chers et donc peu accessibles aux classes populaires, ces hebdomadaires rencontrent au tournant du siècle une nouvelle concurrence : en 1903, les Frères Offenstadt créent *L'illustré* qui devient par la suite *Le Petit Illustré*, hebdomadaire jeunesse vendu au prix imbattable de 5 centimes. Ce succès fulgurant appelle d'autres publications et la véritable épopée éditoriale des Frères Offenstadt débouche sur la création de *Fillette*, destiné aux jeunes filles, ou encore de *La Semaine de Suzette* dans laquelle les lectrices découvriront les aventures de Bécassine. Au début du XXe siècle, les bandes dessinées sont donc majoritairement humoristiques et semblent donc s'adresser à la sphère enfantine tout en touchant de nombreuses couches sociales.

Une lecture prohibée

- 5 C'est dans ce contexte de « massification » de la lecture que l'on pose pour la première fois le problème de la lecture de bande dessinée. Au début du XXe siècle, les pédagogues des écoles laïques et catholiques entreprennent une véritable croisade contre les débordements des journaux populaires destinés aux enfants. Dans *L'art et l'enfant. Essai sur l'éducation esthétique* (Toulouse, éditions Privat) daté de 1907, Marcel Braunschvig pourfend ces publications « au nom du bon sens, du bon goût qu'elles outragent impunément » (p. 95). Cette campagne prend plus de vigueur lors de l'arrivée sur le sol français de bandes américaines accusées de promouvoir violence et débauche en donnant à voir aux plus jeunes de sauvages hommes de la jungle et des femmes sensuelles et peu vêtues. Des groupes de pression, composés d'éducateurs de ligues de moralité, (dont la Ligue Française pour le Relèvement de la Moralité Publique), des associations parentales ou d'enseignants, des bibliothécaires, des mouvements de jeunesse et religieux, obtiennent la création d'un nouveau délit de démoralisation de la jeunesse.

- 6 Ainsi que bien montré dans l'ouvrage « *On tue à chaque page !* » dirigé par Thierry Crépin et Thierry Groensteen, leurs actions reposent notamment sur d'importantes campagnes de presse mais aussi sur de multiples appels au boycott qui semblent d'ailleurs rencontrer un écho du côté de la lecture publique. La bibliothécaire Mathilde Leriche condamne ainsi le genre au sein de son *Essai sur l'état actuel des périodiques pour enfants* publié en 1935 et Hélène Weiss montre bien, dans *Les bibliothèques pour enfants de 1945 à 1975* (Le cercle de la librairie, 2005), combien ces propos eurent une influence notable dans nombre d'établissements à commencer par L'Heure Joyeuse. Ces actions débouchent sur l'adoption de la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la Jeunesse qui place la presse illustrée sous un véritable régime de liberté surveillée : selon l'article 2, ces publications ne doivent par exemple présenter aucune illustration, aucun récit, aucune insertion « présentant sous un jour favorable le banditisme, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse ».
- 7 Cet encadrement de la lecture de bandes dessinées n'est toutefois nullement étayé par des enquêtes, des sondages, voire de simples recoupements entre, par exemple, la recrudescence de la délinquance et la lecture des bandes dessinées, contrairement aux États-Unis où l'on assiste à un semblable mouvement de moralisation au sortir de la guerre. La croisade contre les comics est portée par un psychiatre, Fredric Wertham qui dès 1946 publie des articles sur la nocivité des bandes dessinées (« Horror in the Nursery ») et surtout *Seduction of the innocent* dans lequel il n'hésite pas à affirmer que la lecture de comics pousse les jeunes au crime. Les travaux d'une commission d'enquête du Congrès sur la délinquance juvénile prennent d'ailleurs fort au sérieux les thèses de Wertham qui s'appuie sur des enquêtes menées auprès de lecteurs.
- 8 Nous avons notamment retrouvé une étude, la première du genre : conduite en 1949 auprès de 104 enfants lecteurs de comic book par deux socio-psychologues chercheuses à Columbia University, Katherine M. Wolf et Marjorie Fiske, celle-ci est notamment commentée dans un article intitulé « The Children Talk about Comics » (publiée dans *Communications Research* en 1949). Nos deux chercheuses démontrent que les lecteurs ont un attachement pathologique à leurs lectures qu'elles comparent à une addiction à la morphine : ils y sont décrits comme « incapables de raconter une histoire cohérente » et s'ils évaluent la société dans laquelle ils vivent, pour mieux la rejeter « à l'aune des comic books qu'ils lisent » (WOLF, 1949).

Les publications de bandes dessinées : quelles traces des lecteurs ?

- 9 Outre ces données, les seules sources à notre disposition pour se faire une idée de la perception et réalité de la lecture de bandes dessinées sont à chercher du côté d'archives éditoriales par exemple conservées à l'Institut pour la Mémoire de l'Édition Contemporaine ou à la Cité Internationale de la Bande Dessinée et de l'Image. Y sont parfois consultables le nombre d'exemplaires publiés et vendus, le nombre d'abonnés aux illustrés, les courriers des lecteurs dans les journaux... En parcourant certaines de ces informations encore très imparfaitement dépouillées, on en vient par exemple à supposer que la bande dessinée n'a pas attendu les années 60 pour voir ses premiers lecteurs adultes : dès les années d'après-guerre, il est probable que des lecteurs adultes lisaient des bandes dessinées publiées dans les grands quotidiens de presse, *L'Humanité* ou *France-Soir* en tête...

- 10 On peut aussi observer la construction avec les années d'un réseau de pratiques sociales et culturelles qui se greffent autour de la bande dessinée et est notamment animé par les revues et les périodiques. On pense à la proximité entre le *Journal de Spirou* et ses lecteurs, entretenue à ses débuts par la création de clubs comme les célèbres ADS (Les Amis de Spirou) ou encore le CSA (le Club Spirou Aviation). L'indispensable rubrique « Courrier des lecteurs » joue un rôle similaire : elle est animée avec soin et se voit même significativement confiée à l'un des plus célèbres personnages de la bande dessinée franco-belge (Gaston Lagaffe).
- 11 Ces divers dispositifs nous permettent en tout cas de découvrir tout un panel d'activités émanant de lecteurs : on étudie la bande dessinée, l'analyse, la compare avec d'autres modes d'expression, la collectionne, la critique, la prête, l'emprunte, la revend et discute des festivals... Même s'il n'est pas précisément cerné ou abordé, le lecteur semble devenir une réalité et sa figure surgit d'ailleurs parfois dans les bandes dessinées elles-mêmes. A en croire Gotlib, celui-ci serait un jeune garçon du Var et se nommerait Jean-Pierre Liégeois, approche bien plus graphique que scientifique du profil des lecteurs (*Gai-Luron et Jean-Pierre Liégeois*, 1976)... Rien en tout cas ne permet d'étayer et de prendre pour argent comptant des affirmations telle que celle de Pierre Christin, scénariste de BD, qui considère que « la bande dessinée est un média interclasse qui réunit les lecteurs cultivés et les amateurs de franche rigolade » (« Bande dessinée : une exception culturelle française », in *Frankfurter Rundschau*, octobre 2000).

2. La bande dessinée : un objet d'étude négligé ?²

- 12 À bien des égards, le travail que nous présentons ici relève donc d'une nécessité et entend combler un manque qui peut aujourd'hui sembler criant tant le statut de la bande dessinée a largement évolué. Outre une indéniable forme de reconnaissance (qui sera discutée dans ces pages), force est de constater que celle-ci dispose désormais de réseaux de recherche universitaires dynamiques organisés autour de plusieurs revues (entre autres *Comicalités. Études de culture graphique* en France, *European Comic Art* en Angleterre, *COMFOR. Gesellschaft für Comicforschung* en Allemagne, *ImageText. Interdisciplinary comics studies* aux États-Unis...) et fait aujourd'hui figure de véritable phénomène éditorial. Selon les données fournies annuellement par le Syndicat National de l'Édition dans ses « chiffres-clés », la production de titres de bandes dessinées a plus que quadruplé en France entre 1994 et 2010 (+354 %) et constitue indéniablement le secteur le plus dynamique de l'édition française, devant les Sciences Humaines et Sociales (+173 %), la « littérature de jeunesse » (+134 %), les « Beaux livres et livres pratiques » (+72,5 %) ou dans une moindre mesure une « Littérature générale » (+52,2 %) à la progression nettement plus mesurée.
- 13 Son implantation sur le marché du livre a également connu une évolution spectaculaire : passant de 2,1 % en 1994 à 9,3 % en 2013 selon les mêmes sources, le chiffre d'affaires de l'édition de bande dessinée a enregistré une progression de 450 %. Il fut ainsi multiplié par plus de cinq, là où celui de l'édition de jeunesse a durant le même laps de temps plus que doublé (132 %) et où ceux des « beaux livres et livres pratique » ainsi que « la littérature générale » ont connu une hausse moindre (61 % et 58 %). Ces chiffres étonnants mettent en évidence un réel décalage : si l'intérêt éditorial pour la bande dessinée ne cesse de progresser en terme d'investissements financiers ou

de nombre de titres produits, tel n'est pas le cas quant à la volonté de connaître un lectorat sur lequel il n'existait jusqu'à la réalisation de notre étude que peu d'informations. Une prise de conscience de cet état de fait semble d'ailleurs progressivement s'imposer, ainsi qu'en attestent la place attribuée à la bande dessinée au sein des diverses enquêtes menées par le Ministère de la Culture depuis le début des années 1970, et plus précisément l'évolution du questionnaire de la vaste enquête sur *Les Pratiques culturelles des Français*.

- 14 L'enquête de 1973 fait en effet tout simplement l'impasse sur le genre : celui-ci n'est nullement mentionné au sein de la question 42 consacrée « aux livres possédés dans votre foyer » (qui se contente de mentionner des « livres pour la jeunesse »), ni au sein des cinq questions consacrées aux périodiques (et ce alors que « magazine féminin ou familial » ou « romans photos » apparaissent, chose étonnante à une époque où *Tintin*, *Spirou* ou *Le Journal de Mickey* connaissaient des tirages très importants). D'absente, l'information devient ensuite lacunaire puisque les « albums de bande dessinée » font leur apparition à côté des « livres pour enfant » au sein de la question 56 de l'enquête de 1981 consacrée aux « livres possédés ». La livraison suivante semble d'ailleurs se poser la question de son statut puisque le questionnaire de l'enquête de 1989 ne se contente pas d'interroger une propriété mais également une forme « d'invisibilité » : les « albums » sont mentionnés à côté du « livre de cuisine », « dictionnaire » ou « missel » dans une question 56 que l'on dirait « de rattrapage » en jargon sociologique (parmi les livres que vous possédez, « Êtes-vous certain de ne pas avoir oublié... »).

À la recherche du lecteur de bandes dessinées

- 15 Le mode d'investigation de cette enquête de référence semble donc considérer la bande dessinée sur le mode d'une lecture énigmatique, posant directement la question des limites de toute étude de type sociologique et plus largement de toute forme d'approche statistique d'une activité culturelle. Ce questionnaire semble vouloir interroger une pratique qui ne se « dit » pas forcément et qu'il s'agit d'interroger au regard de deux des ennemis de toute quantification : l'inavouable et le négligeable. L'enquête de 1997 semble le reconnaître explicitement puisque la bande dessinée fait cette fois l'objet de deux questions « de rattrapage » : à la question 78 (« Au cours des douze derniers mois, combien de livres avez-vous lus environ, en tenant compte de vos lectures de vacances ? ») succède en effet immédiatement « Avez-vous inclus dans ce total les albums de bandes dessinées ? » puis « Combien avez-vous lu de bandes dessinées au cours des douze derniers mois ? » Il s'agit ainsi de tenter de mieux cerner (par la prise en compte des « oublis » et « non-inclusions ») et plus encore de quantifier (par le « combien ») une « invisibilité » qui laisse d'ailleurs place dans l'enquête de 2008 à un questionnement plus précis et complexe.
- 16 La question 64A (« Quelle (s) catégorie (s) de livres lisez-vous le plus souvent ? ») propose pour la première fois une alternative aux « albums de bandes dessinées » en mentionnant « des mangas, des *comics* » et la prise en compte de cette diversité ne rime pas avec simple curiosité. La bande dessinée prend place dans le « classement des écrits » qu'évoque Gérard Mauger (1999, p. 149) en s'intéressant aux travaux de sociologie de la lecture et se voit appréhendée dans ce complexe questionnaire à l'instar d'une « littérature » qui est présentée aux personnes interrogées sous plusieurs formes (« œuvres de la littérature classique », « romans policiers ou d'espionnage », « romans historiques »...). Si changement de statut il y a, celui-ci repose sur la volonté

de considérer la bande dessinée comme un véritable terrain d'investigation. Elle semble envisagée comme un objet culturel structurant et il s'agit, pour reprendre les termes de Gérard Mauger citant Roger Chartier, de « partir des objets et des textes, “dessiner d'abord les aires sociales où circulent chaque corpus de textes et chaque genre d'imprimés” : [...] l'enquête aura pour objet la composition du lectorat correspondant » (MAUGER, p. 148-149).

- 17 Mise en perspective vis-à-vis d'un mode d'expression et de publication, l'étude d'une pratique culturelle obéit ainsi à une autre fin : « Il s'agit de construire des “communautés de lecteurs”, et d'identifier leurs propriétés spécifiques : “compétences de lecture” » (*Ibid.*, p.149) et plus largement, pourrions-nous ajouter, rapport à l'écrit et à toutes sortes de production. On assiste dès lors à une véritable invention statistique du lectorat de bandes dessinées, tel qu'il se fait par exemple jour dans les deux enquêtes commandées à l'IFOP par le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 1994 et par la Caisse d'Épargne en 2000. Portant pour la première sur les « lecteurs réguliers de BD achetées ou empruntées en bibliothèque », et intitulée pour la seconde « Les Français et la BD », celles-ci fournissent des informations quant aux catégories socio-professionnelles des amateurs de neuvième art (les cadres supérieurs et professions libérales arrivant en tête), leurs âges (les « jeunes » de 8 à 14 ans seraient lecteurs pour 92 % d'entre eux), les modalités d'accès à la bande dessinée (achat, emprunt, lecture sur place, transmission au sein de la famille...), le type de bandes dessinées et les personnages les plus populaires (Asterix, Tintin, et Lucky Luke arrivant en tête).

Notre étude : quelle méthodologie ?

- 18 En terme d'échantillon (800 personnes de 15 à 69 ans pour la seconde) ou de questionnaire (limité à une dizaine de questions), ces deux travaux présentent des limites évidentes qui nuisent à la qualité de l'information et ne permettent pas de mettre en évidence la « spécificité » ou la « communauté » (pour reprendre les termes de Gérard Mauger) propres à la lecture de bandes dessinées. Notre étude constitue à cet égard un dispositif bien plus ambitieux permettant de dépasser l'aspect lacunaire de ces deux enquêtes et d'autres travaux abordant le problème de la lecture de bandes dessinées sans en faire un objet d'investigation à part entière (pensons notamment aux études *Les Jeunes et l'écran* réalisée par Josiane Jouët et Dominique Pasquier en 1997 ou à *L'Enfance des loisirs* en 2009). En témoigne d'abord la taille de notre échantillon : entre mai et juillet 2011, furent interrogées directement par téléphone ou en ligne via Internet 4 580 personnes âgées de 11 ans et plus, auxquelles il faut ajouter 401 enfants âgés de 7 à 10 ans qui ont été indirectement interrogés par l'intermédiaire de leurs parents.
- 19 Afin de toucher l'ensemble de cette population, TMO Régions (et plus précisément Jacques Bonneau et Vincent Guillaudeux, qui ont dirigé cette étude avec la collaboration d'Arnaud Crépin et de Patricia Gambert pour les retraitements statistiques que nous évoquerons par la suite) a eu recours à un mode d'administration mixte des questionnaires (téléphone et panel en ligne). Celui-ci a été motivé par le fait qu'il paraissait difficile d'assurer une bonne représentativité de l'échantillon sur la population des 15-25 ans (notoirement peu équipés de téléphones fixes mais massivement connectés). La tranche d'âge des 30-39 ans a été interrogée selon les deux méthodes de passation afin de contrôler les écarts causés par les différents modes

d'administration du questionnaire. L'échantillon principal des personnes âgées de 11 ans et plus a été construit selon la méthode des quotas pour le sexe, l'âge, la profession et catégorie sociale ainsi que le lieu de résidence de la personne interrogée. Il a fait l'objet d'un redressement pour corriger notamment un effet de surreprésentation des personnes les plus diplômées et les écarts constatés entre enquête téléphonique et enquête en ligne.

- 20 Dotée d'un échantillon comparable à celui des *Pratiques culturelles des Français* (5004 personnes interrogées, de visu il est vrai), notre étude entend donc prendre directement en compte un facteur que l'on peut juger essentiel dans le cas de la bande dessinée : l'âge. Nos investigations ne se limitent pas en effet (comme dans le cas de l'enquête citée ci-dessus) aux personnes âgées de plus de 15 ans, et le questionnaire de l'étude a ainsi été adapté à plusieurs populations : une version complète de plus de 130 questions a été proposée aux adultes de 18 ans et plus, qui intégrait quatre questions simples concernant les pratiques des enfants de 7 à 10 ans présents au foyer ; une seconde version complète, avec des exemples adaptés de types de bandes dessinées, a été proposée aux jeunes de 15 à 17 ans ; une troisième version allégée a enfin été proposée aux enfants de 11 à 14 ans. Permettant de ne pas imposer une pratique présumée (lisez-vous ceci ou cela de telle ou telle façon ?) à l'ensemble des personnes interrogées, ce dispositif permet d'appréhender plus finement chaque groupe en le questionnant vis-à-vis de goûts et d'activités que l'on peut penser lui appartenir en propre.

Le champ de l'étude : quelle définition de la bande dessinée ?

- 21 Nous disposons au final d'une riche base de données, constituée de plusieurs populations parfois distinctes quant à nos investigations. L'identité de celles-ci seront ainsi toujours précisées dans les divers chapitres de ce livre, nécessité que l'on peut toutefois penser des plus intéressantes : elle permet en effet de dépasser la simple « restitution à plat des proportions de pratique d'un ensemble d'activités au contenu culturel par différentes catégories sociologiques (sexes, tranches d'âges, catégories de professions, niveaux de diplôme et lieux de résidence principalement) » (GLEVAREC, 2012), et plus largement de s'écarter d'un « effet de figuration » que dénonce Hervé Glevarec dans un éclairant billet du blog scientifique *Politiques de la culture*. Nulle volonté dans le cadre de notre étude en effet de dresser un « portrait du pratiquant culturel [qui serait] universel » et ne serait « pas défini par ses associations de pratiques en elles-mêmes incomparables ». La première livraison de données fut en effet suivie par une seconde phase : des retraitements statistiques prenant la forme de tris croisés entre plus d'une centaine de questions.
- 22 Coordonnée par Benoît Berthou, directeur d'ouvrage, et financée par deux organismes de recherches (le Laboratoire des Sciences de l'Information et de la Communication de l'université Paris 13 et le LABEX Industries Culturelles et Création Artistique), ceux-ci mettent en évidence le caractère collectif de cette étude. Initiée par la Bibliothèque Publique d'Information et le Département des Études, de la Prospective et des Statistiques du Ministère de la Culture. Son questionnaire fut en effet élaboré avec l'aide d'un comité scientifique composé de huit membres : Christophe Evans et Françoise Gaudet représentaient la BPI, Olivier Donnat et Sylvie Octobre le DEPS, Igor Groudiev et Jean-François Hersent le Service du Livre et de la Lecture ainsi que la Direction générale des médias et des industries culturelles du ministère de la Culture et

de la Communication, tandis que Gilles Ciment, directeur général de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, et Thierry Groensteen, théoricien et historien de la bande dessinée, y participaient en tant qu'experts.

- 23 Ce comité a tout d'abord travaillé à une définition du domaine qui était indispensable, tant le champ de la bande dessinée peut paraître varié, voire indéfinissable à en croire certains théoriciens tels Thierry Smolderen dans sa *Naissance de la bande dessinée*. Volontairement large afin de prendre la mesure de pratiques culturelles variées, celle-ci fut conçue autour des notions d'« art séquentiel » chère à Will Eisner ou de « solidarité iconique » propre à Thierry Groensteen (2006, p. 21) : dans le cadre de notre étude, la bande dessinée est pensée comme une association de nombreuses images fixes formant un récit. Et cette définition prime sur toute autre forme de considération : furent exclus le dessin d'humour et les *strips* (séries en quelques cases), mais furent retenues des œuvres paraissant sur toutes formes de support (bandes dessinées imprimées et numériques) et au sein de plusieurs médias (livres mais également magazines spécialisés de bandes dessinées). Enfin, pour observer la répartition des goûts et lectures des Français, cinq catégories de bandes dessinées ont été distinguées : albums traditionnels et séries franco-belges ou européennes, journaux d'humour et de bandes dessinées, *comics* et autres bandes dessinées américaines, mangas et autres bandes dessinées asiatiques, romans graphiques et bandes dessinées alternatives.

3. La bande dessinée : quelles investigations ?

- 24 Aussi arbitraires et malaisées soient-elle (*Jimmy Corrigan* de Chris Ware est-il un *comics* ou un roman graphique ?), ces distinctions nous ont semblé pouvoir être comprises par la majorité des personnes interrogées et intéressantes quant aux objectifs que nous nous fixions. L'organisation de toute étude sociologique et analyse quantitative des pratiques culturelles ouvre en effet des champs de réflexion, et les différentes parties de notre questionnaire délimitent ainsi des pistes d'investigation qu'exploitent les articles publiés ici. La lecture de bande dessinée nous a semblé en premier lieu nous inviter à penser et à tenter de mieux connaître notre rapport au livre, c'est-à-dire à un média donné qui est encore volontiers pensé à travers nombre de vertus. Il peut par exemple être peu ou prou appréhendé comme un média synonyme d'émancipation et de liberté, en appelant à la conscience individuelle et à l'intérêt général, sur le mode du *Livre Sauveur* (éditions Kimé) qu'Anne Kupiec voit émerger à la Révolution Française. Ou encore appréhendé comme le *Livre à venir* (éditions Gallimard) que Maurice Blanchot appelle de ses vœux, média placé sous le signe de la « rencontre » entre un auteur et un lecteur se retrouvant à travers une « parole » dont il s'agirait de se faire l'écho.
- 25 Dans ces deux cas, le livre est en tout cas investi d'une forme de mission que la bande dessinée nous incite peut-être à prendre à contre-pied. Celle-ci nous invite en effet peut-être à relever un véritable défi, à réaliser un objectif auquel semble toujours se refuser une partie des chercheurs et médiateurs du livre : penser la valeur qu'est susceptible d'acquérir la notion que l'on appelle un peu abusivement « divertissement » et qui est peut-être encore dans nos sociétés frappée par une forme d'interdit qu'incarne parfaitement les fameuses *Pensées* de Pascal. La question se pose pourtant : ne sommes-nous pas face à une véritable forme de culture, fournissant des repères susceptibles d'être partagés, matière à réflexion susceptible d'être exploitée, opportunité d'apprentissage d'une culture visuelle et plus encore graphique dans le cas

de la bande dessinée ? C'est, entre autres, à semblable interrogation que s'attaque notre étude, notamment à travers une partie de notre questionnaire intitulée « L'image de la bande dessinée ».

- 26 Celle-ci se propose d'interroger la perception d'un ensemble de publications et de productions en mêlant des registres qui ne vont pas forcément de pair : « la bande dessinée est un art à part entière », elle permet « d'apprendre beaucoup de choses et de se cultiver », de « s'amuser et de se divertir » en constituant un « passe-temps »... Autant de propositions soumises aux personnes interrogées dont il est possible par le biais de traitements statistiques de découvrir l'antinomie ou la complémentarité. Notre étude et les travaux que nous regroupons ici constituent en ce sens une opportunité : prendre ses distances vis-à-vis d'une certaine tradition intellectuelle par exemple symbolisée par Noam Chomsky et sa *Fabrication du consentement*, ou encore et surtout par Theodor Adorno qui, au sein de la *Dialectique de la raison* et de sa célèbre théorie des industries culturelles, présente en effet le divertissement comme « le transfert souvent bien maladroit de l'art dans la sphère de la consommation » (Payot, 2005, p. 144). Il s'agirait alors de le penser sur le mode de la décadence, comme un triste mouvement au sein duquel s'abîme l'esprit de l'homme et sa faculté de création.

Pour un nouveau registre artistique ?

- 27 Tel n'est absolument pas la position qu'adopte Éric Maigret dans l'un des chapitres de ce livre (voir IV) en montrant qu'« art » et « divertissement » ne sont en rien opposés mais vont de pair quant aux données que nous avons récoltées. La bande dessinée semble dès lors nous proposer de penser un nouveau régime artistique, et plus largement mettre en jeu un lecteur qui ne semble nullement dupe des œuvres auxquelles il entend consacrer tout ou partie de son temps. Celui-ci ne relève en tout cas nullement du schéma de la « distinction » hérité de Pierre Bourdieu et plus largement d'une certaine organisation sociale des goûts et pratiques esthétiques et nous pouvons plus largement nous demander si nous ne faisons pas face à une forme de culture existant hors de ses traditionnels modes de hiérarchisation. « Populaire », « savant », « noble », « vulgaire », « haut », « bas » : autant de notions que l'on peut finalement appréhender comme les avatars historiques et médiatiques d'une opposition aussi fondamentale que « sacré » et « profane » que l'on peut questionner. Font-elles véritablement sens dans le cas de la bande dessinée ou ne sont-elles pas plutôt importées dans un champ qu'elles ne structurent pas véritablement ?
- 28 Cette réflexion sur la pertinence des hiérarchies culturelles est avant tout l'occasion d'ouvrir de nouveaux champs de recherche : interroger ce « divertissement » en terme de relations afin de tenter de mieux cerner en quoi et comment il est à même de faire lien. Tel est notamment l'objectif d'une partie de notre questionnaire : permettant de collecter des données portant sur la « La culture bande dessinée et sa transmission », elle nous permet de nous interroger sur le mode de propagation de génération en génération des produits culturels qui ne sont pas reconnus comme pleinement légitimes. Le travail de Sylvain Aquatias (voir II) met ainsi en évidence l'importance dans la lecture de bandes dessinées d'une « socialisation précoce aux narrations graphiques », que celles-ci émanent des médias (télévision et « dessin animé ») ou de la famille (rôle des parents et fait que la bande dessinée soit un sujet de conversation). Ce faisant, ces réflexions posent un problème des plus original : la bande dessinée ne constitue-t-elle pas l'exemple d'une culture qui se développe et se transmet sur un tout

autre mode que l'autorité, la capacité à imposer le goût et la pratique d'un ensemble donné de produits culturels ?

- 29 Il est permis de le penser et Sylvain Aquatias semble proposer de considérer un tout autre modèle : celui d'une « influence » relevant par exemple des « pairs » et lecteurs émanant d'une même tranche d'âge, comme si la bande dessinée pouvait être finalement affaire de fraternité. Peut en tout cas être considéré comme éminemment problématique le rôle que joue un ensemble d'institutions (à commencer par l'école) et plus largement des professions ayant vocation à orienter le lecteur au sein de l'ensemble de la production éditoriale. En témoignent dans notre questionnaire les données portant sur « les critères de choix des bandes dessinées » : se proposant d'interroger l'importance de la prescription et des intermédiaires du livre, celles-ci sont exploitées dans le cadre d'un chapitre (voir V) intitulé « La notion et les pratiques de médiation en question » dans lequel nous soulevons un véritable paradoxe. Bibliothèques et librairies sont largement fréquentées par des lecteurs de bandes dessinées qui déclarent toutefois à une immense majorité « se débrouiller seul » pour choisir les ouvrages qu'ils lisent ou achètent.

Les médiations et circulations du livre en question

- 30 Il s'agit dès lors de repenser des identités professionnelles que l'on ne saurait considérer au regard d'un « conseil » ou d'une capacité à indiquer tel ou tel livre, et surtout de penser tout autrement le lecteur : celui-ci est à considérer sur le modèle de « l'autonomie », revendique peut-être une libre confrontation aux ouvrages au sein des équipements et commerces qu'il affectionne. Deux métiers du livre deviennent ainsi affaire d'hospitalité : il s'agirait de penser un accueil reposant sur la mise en espace et en valeur de la production ou de la collection, ou permettant la confrontation directe avec l'auteur et ses travaux dans le cadre d'un festival. Le livre est en tout cas premier et la bande dessinée relève peut-être en ce sens d'une forme de fétichisme que permettent d'analyser dans notre questionnaire les données portant sur l'achat, l'emprunt et la collection de bandes dessinées. Analysées dans un chapitre de Xavier Guilbert (voir III) intitulé « Circulations de la bande dessinée », celles-ci proposent d'appréhender la bande dessinée selon une perspective originale : vis-à-vis de pratiques d'accumulation, qui font sens tant vis-à-vis de la production (séries, feuilletons...) que de la réception de ces publications.
- 31 Le montre bien la tentative de cartographie qui est présentée dans notre ouvrage, et la proposition de répartition des livres qui nous intéressent entre différentes sphères (personnelle, familiale, sociale, institutionnelle, commerciale) dont la fréquentation est inégale au vu des différentes catégories de personnes que nous avons interrogées. Le propre du lecteur de bandes dessinées semble être en tout cas de naviguer entre ces différents espaces, et nous sommes face à une pratique qui suppose de se ménager des accès variés à une production éditoriale donnée. S'ouvre dès lors un champ d'exploration scientifique esquissé dans cet article : penser un rapport au livre fait d'une variété de procédures, relations, transactions, que ces dernières soient commerciales ou non (pensons notamment aux « collections partagées » qu'évoquent Christine Detrez et Olivier Vanhée dans *Les Mangado. Lire des mangas à l'adolescence*, enquête qualitative également diligentée par la BPI et ayant précédé notre enquête quantitative qui nous invite sur bien des points à formuler de nouvelles interrogations).

- 32 Ces investigations dressent dans tous les cas un portrait du lecteur de bandes dessinées nous invitant ici aussi à revenir sur des idées reçues qu'il est par exemple possible de formuler en reprenant la célèbre distinction de Michel de Certeau : pratique de lecture « absolue » (CERTEAU, 1979), telle que reconstruite chez les mystiques, qui est attachée à une énonciation donnée (c'est-à-dire à un auteur, à une collection d'œuvres comme la Bible et à certaines conditions de publication) ; lecture « braconnage » (CERTEAU, 1980) qui n'entend à l'inverse jamais rester prisonnière d'un dispositif éditorial ou auctorial donné mais se mouvoir silencieusement au sein de catégories que l'on pourrait pourtant penser avérées. Les éléments de notre questionnaire permettant d'appréhender la diversité des goûts du lectorat qui nous intéresse, que ce soit au sein des différents genres de bandes dessinées ou au sein des multiples types d'imprimés en général, permettent en effet de poser un problème que formule Christophe Evans dans un chapitre (voir I) intitulé « Profil de lecteurs, profil de lectures ».

Un nouvel horizon médiatique ?

- 33 Celui-ci constitue un travail d'autant plus intéressant qu'il montre bien la difficulté, voire l'impossibilité, de penser la lecture en terme de « profil » : nous sommes non face à un lecteur exclusif mais face à un lecteur éclectique qui semble faire fi des différentes distinctions et dispositifs éditoriaux qu'il s'agisse d'un genre (puisque manga, comics ou albums font bon ménage) ou d'un mode de publication (comme la série, qui n'arrive qu'en quatrième position au sein des critères de choix). A en croire les données que nous avons récoltées, la lecture de bandes dessinées ne semble en tout cas pas devoir être pensée à l'aune d'une hiérarchie ou d'un attachement à certains objets culturels : elle concerne une population qui relève d'une autre logique, ayant notamment trait à la génération tant le traitement statistique des données dont nous disposons montre que l'âge constitue un facteur structurant en terme de goût, d'intensité de pratique, de partage avec son entourage, et plus largement d'ouverture à toutes sortes de productions culturelles.
- 34 C'est en effet au regard de celle-ci que l'on peut considérer un phénomène inquiétant à plus d'un titre : le recul des pratiques de lectures, y compris de bandes dessinées, dont les raisons sont selon Christophe Evans à chercher du côté « de la concurrence exercée par les pratiques liées aux nouveaux écrans et aux nouveaux médias ». Formulée grâce aux éléments de notre questionnaire portant sur les pratiques culturelles des lecteurs qui nous intéressent, cette hypothèse est notamment développée dans un chapitre (voir VI) intitulé « La bande dessinée : quelle culture de l'image ? » Comme tout livre, la bande dessinée fait en effet bon ménage avec toutes sortes d'images : mais cette « logique de cumul » bien décrite par exemple par Philippe Coulanges peut dans le cas qui nous intéresse être mise en perspective vis-à-vis du dessin. Mode d'expression et de communication bien moins étudié, force est pourtant de constater qu'il fait sens pour les lecteurs au regard des données que nous avons recueillies (puisque ceux-ci en font l'un des principaux critères de choix de leurs livres).
- 35 Mais nous pouvons plus largement nous demander s'il n'est pas structurant au niveau de notre culture en son entier : nous avons souhaité questionner l'importance des pratiques de dessin en amateur ainsi que la corrélation entre deux loisirs également dessinés (jeu vidéo et lecture de bandes dessinées). Significatives, les données que nous avons obtenues nous invitent en tout cas à nous demander si notre étude ne met pas évidence l'émergence d'une forme de « culture graphique », d'un environnement

artistique et médiatique entièrement structuré autour de l'art du dessin. Telle est l'une des hypothèses que nous espérons voir explorer par d'autres chercheurs pour qui cette étude pourrait constituer un solide appui : elle fournit en effet de riches informations quant à un mode d'expression graphique dont le langage demeure encore mal compris et permet de mieux cerner l'importance d'une bande dessinée qui se trouve sur ce plan dans une situation analogue à celles du jeu vidéo ou du cinéma d'animation, c'est-à-dire d'autres loisirs et dispositifs dessinés.

NOTES

1. Par Jean-Philippe Martin.
2. Par Benoît Berthou.

I. Profils de lecteurs, profils de lectures

Christophe Evans

NOTE DE L'ÉDITEUR

avec la participation de Jacques Bonneau

1. Extension du domaine de la bande dessinée et recul des pratiques de lecture

- 1 La bande dessinée ne manque pas de visibilité de nos jours. Bien présente dans les librairies, les grandes surfaces, les bibliothèques publiques, elle a fait son entrée dans l'univers scolaire : à l'école et dans certaines bibliothèques universitaires. Elle figure en bonne place au sein des industries culturelles, dans les productions « transmédiatiques » qui se développent aujourd'hui associant les mondes de l'édition, de la télévision, du cinéma et du jeu vidéo, sans oublier celui d'Internet, bien sûr (cf. VI-2, §15-18). Des films récents, *Le Transperceneige*, *La Vie d'Adèle* ou *Lulu femme nue*, sont inspirés d'œuvres d'auteurs ; la série télévisée très populaire *The Walking Dead* est tirée d'un célèbre comics ; à l'inverse, les dessins animés *Simon's Cat* diffusés sur YouTube ont fait l'objet d'une publication sous la forme de mini-albums. Par ailleurs, la bande dessinée affiche sa présence aussi bien à travers ses contenus que son langage même : dans la publicité, les modes d'emploi, le domaine de l'infographie (comme en témoigne la mise en bulles par Pénélope Bagieu de la campagne virale de défense des fonds marins surexploités par le chalutage en eaux profondes). S'il reste encore aujourd'hui des terrains à conquérir par le neuvième art, en particulier dans le registre de la critique savante ou dans celui de la médiation institutionnelle, on peut dire que les luttes engagées par les militants des années 1960 et 1970¹ ont porté leurs fruits – du moins en ce qui concerne l'offre et, partiellement, la reconnaissance sociale.

- 2 Côté « réception », selon les résultats de l'enquête commanditée par la Bibliothèque publique d'information, le département des études, de la prospective et de la statistique, le service du livre et de la lecture et réalisée par TMO Régions, on comptait en France, en 2011, 76 % de lecteurs de bandes dessinées au sens large parmi les personnes âgées de 11 ans et plus, soit près de huit personnes sur dix (29 % déclarant avoir lu au moins une bande dessinée au cours de l'année, et 47 % disant l'avoir déjà fait précédemment)². Exprimé sur la population des 15 ans et plus – laquelle constitue ordinairement la base de sondage des enquêtes sur les activités culturelles, ce taux de lecture est de 75 % (24 % de lecteurs actuels et 51 % d'anciens lecteurs). La demande de bandes dessinées semble donc bien correspondre à première vue au phénomène d'extension de l'offre dont on vient de parler. Il convient bien sûr de compléter ces premiers résultats pour étudier d'un peu plus près les profils actuels des lecteurs et leurs modalités de lecture, en regardant notamment l'incidence des variables sociodémographiques et socioculturelles traditionnelles. C'est ce que nous nous efforcerons de faire au cours de ce chapitre à travers un retraitement statistique des données initiales issues de l'enquête TMO Régions.
- 3 Avant d'effectuer ce travail d'affinage, une petite analyse rétrospective s'impose toutefois. Nous disposons, avec cette nouvelle enquête consacrée à la lecture de bandes dessinées, d'indicateurs frais qui peuvent s'insérer dans une série statistique ayant pour origine la fin des années 1980. En effet, il est possible de comparer une partie des résultats de cette étude produite en 2011 avec ceux obtenus à l'aide des enquêtes « Pratiques culturelles des Français » de 1989, 1997 et 2008³. Si les modalités d'interrogation de ces deux dispositifs – que par la suite nous appellerons ici par commodité « PCF » et « TMO » – diffèrent sensiblement (voir Introduction, §20-21), il s'agit dans les deux cas d'enquêtes représentatives à l'échelle nationale, recourant à la méthode des quotas et dont les questionnements sont très proches. Leurs résultats sont par conséquent comparables, et le constat est sans appel quand on examine les taux de lecture de bandes dessinées des personnes âgées de 15 ans et plus : ils affichent une baisse régulière de 1989 à 2011 (voir figure 1). 41 % des personnes âgées de 15 ans et plus déclaraient avoir lu au moins une bande dessinée dans l'année en 1989, contre 24 % en 2011, soit un recul de 17 points (environ 40 % de moins). L'érosion la plus forte concerne les lectrices, chez qui on enregistre une baisse de 20 points, contre 15 points chez les hommes. Dans le même temps, les pratiques de lecture de bandes dessinées un peu plus soutenues sont également en diminution. En effet, si on comptait au sein de la population 29 % de personnes déclarant en lire cinq et plus dans l'année en 1989, on n'en compte plus que 19 % en 2011 ; les gros lecteurs disant en avoir lu vingt et plus au cours de l'année demeurent pour leur part au même niveau marginal, puisqu'ils ne représentent que 7 % de la population en 2011 (mais 28 % tout de même des lecteurs de bandes dessinées), pour un taux de 8 % en 1989.
- 4 Contrairement au recul de la lecture de livres *stricto sensu*, ce repli de la pratique de lecture de bandes dessinées n'a pas fait l'objet de nombreux commentaires jusqu'à présent. Olivier Donnat lui-même avait été tenté, par prudence, d'en relativiser la portée quand il analysait les résultats de la dernière enquête PCF datant de 2008⁴. On peut dès lors se demander si le développement du marché de la bande dessinée (en partie grâce au dynamisme du manga), l'augmentation considérable de la volumétrie et de la diversité des collections dans les bibliothèques, ou encore les entreprises de patrimonialisation et d'institutionnalisation de ce secteur culturel⁵ n'ont justement pas

contribué à différer la prise de conscience d'une évolution des pratiques de lecture : la bande dessinée imprimée semble s'être imposée en France sur le terrain de l'offre alors que la demande baissait parmi les personnes âgées de 15 ans et plus. C'est évidemment d'un recul de la pratique traditionnelle de lecture qu'il faut parler ici, les accès à la bande dessinée s'étant, comme on l'a vu, considérablement hybridés et multipliés au cours des dernières années⁶.

Figure 1. Évolution de la lecture de bandes dessinées

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. COMPARAISONS ENTRE LES ENQUÊTES « PRATIQUES CULTURELLES DES FRANÇAIS » 1989, 1997, 2008 ET NOTRE ÉTUDE (TMO, 2011).

- 5 Nous sommes évidemment tentés d'établir un lien ici entre la baisse régulière des pratiques de lecture de bandes dessinées imprimées et le recul constant des pratiques de lecture de livres en France parmi les personnes âgées de plus de 15 ans. L'un et l'autre phénomène ne sont toutefois pas de même nature, sachant que la baisse de la lecture de livres, d'après les enquêtes PCF, est moins forte que celle de bandes dessinées (-5 points de 1989 à 2008, pour les personnes âgées de 15 ans et plus déclarant avoir lu au moins un livre au cours des douze derniers mois ; -12 points sur la même période pour les personnes disant avoir lu au moins une BD). Qui plus est, ce recul de la lecture de livres touche avant tout les populations de forts lecteurs, notamment les personnes déclarant lire vingt ou vingt-cinq livres et plus au cours des douze derniers mois, alors que la baisse de la lecture de bandes dessinées concerne également les lecteurs occasionnels. Enfin, le fait que les femmes soient plus touchées que les hommes par le recul de la lecture doit nous alerter : en effet, elles sont tendanciellement moins concernées que ces derniers par la baisse de la lecture de livres *stricto sensu*. S'il y a bien proximité entre les deux phénomènes, c'est plutôt du côté de la concurrence exercée par les pratiques liées aux nouveaux écrans et aux nouveaux médias qu'il faut chercher : jeux vidéo, usages ludiques de l'ordinateur et des réseaux sociaux numériques – qu'il s'agisse de concurrence des temps ou des univers de référence. La bande dessinée relève de l'univers de l'image, mais plus exactement de celui de l'image

fixe souvent associée au texte. Elle est par ailleurs aujourd'hui encore fortement ancrée dans le monde de l'imprimé et de la culture livresque, surtout en France où la notion d'album prend une signification particulière⁷. Avec l'essor des phénomènes de dématérialisation des contenus et de « transmédiabilité » dont on a déjà parlé – ayant pour principe de mixer culture imprimée (livre, presse magazine), audiovisuelle (télévision et cinéma) et vidéo-ludique (jeu vidéo) en déclinant un même produit sur l'ensemble des supports existants (voir VI-4, §32-33) –, les choses seront peut-être amenées à changer ; nous n'en sommes pas encore là.

- 6 On peut trouver un début de validation à cette hypothèse de la concurrence des univers de référence avec l'analyse des pratiques de lecture de bandes dessinées en fonction de l'âge ou plus exactement de la génération : toutes les tranches d'âge semblent concernées par la baisse de lecture, comme le montre la figure 2 mais elles ne le sont pas au même niveau. Le recul chez les jeunes – amateurs d'écrans et « numériquement insérés », selon l'heureuse expression d'Alexandra Saemmer⁸ – est ainsi beaucoup plus marqué que parmi les seniors : il est de 25 points pour les 15-19 ans de 1989 à 2011 (de 72 % à 47 %), 29 points pour les 20-24 ans (63 % à 34 %), 27 points pour les 25-34 ans (56 % à 29 %), 17 points pour les 35-44 ans (45 % à 28 %), 5 points seulement pour les 45-54 ans (c'est la tranche d'âge qui fait preuve du taux de lecture de BD le plus stable en l'espace de vingt-deux ans), 4 points pour les 55-64 ans et 6 points pour les 65 ans et plus⁹. Comme on le voit, une ligne de partage générationnelle semble donc séparer ici les moins de 45 ans et les plus de 45 ans. Avec le mouvement naturel de recouvrement des générations, cette singularité générationnelle pose évidemment la question de l'évolution dans un avenir proche des pratiques de lecture de bandes dessinées imprimées (et de la transmission du patrimoine culturel dans ce domaine). Nous aurons à y revenir.

Figure 2. Évolution des pratiques de lecture de bandes dessinées par tranches d'âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. COMPARAISONS ENTRE LES ENQUÊTES « PRATIQUES CULTURELLES DES FRANÇAIS » 1989, 1997, 2008 ET NOTRE ÉTUDE (TMO, 2011).

- 7 L'analyse qui précède ne porte évidemment que sur les adultes, ou du moins sur les personnes âgées de 15 ans et plus. Rien n'empêche de penser que la situation est différente pour les enfants et adolescents de moins de 15 ans, réputés gros consommateurs de bandes dessinées. Grâce aux derniers programmes d'enquête du DEPS ciblés sur les jeunes, nous disposons justement de statistiques publiques qui permettent de fixer quelques repères sur cette question¹⁰. La comparaison avec l'enquête TMO 2011 est cependant un peu plus délicate cette fois, car les questionnements sont sensiblement différents. Ainsi, l'enquête la plus récente mise en œuvre par Sylvie Octobre pour le DEPS est une étude longitudinale ayant permis de réinterroger tous les deux ans quatre mille enfants âgés de 11 ans en 2002 et qui atteignent l'âge de 17 ans en 2008 au terme du programme. Cette enquête discrimine des personnes n'ayant « jamais ou presque jamais lu de bandes dessinées » et des lecteurs plus investis (« tous les jours ou presque », « une à trois fois par semaine », « une à trois fois par mois »), alors que l'enquête TMO réalisée en 2011 différencie quant à elle des lecteurs de bandes dessinées (« au moins une bande dessinée lue au cours des douze derniers mois »), des anciens lecteurs (« en ayant lu mais pas au cours des douze derniers mois »), et enfin des non-lecteurs (« déclarant n'en n'avoir jamais lu »). Par conséquent, dans le second cas, la catégorie « lecteurs de bandes dessinées » est susceptible d'agréger des lecteurs très occasionnels avec des lecteurs plus réguliers.
- 8 Les écarts constatés entre les données obtenues dans le cadre de ces deux programmes d'étude ne nous permettent pas ainsi de conclure de manière tranchée à une évolution des pratiques à la hausse ou à la baisse. Quoi qu'il en soit, les tendances observées sont tout de même suffisamment marquées pour être rapportées ici. Dans l'enquête longitudinale, la lecture de bandes dessinées baisse en effet de 41 points alors que les individus passent de l'âge de 11 ans à celui de 17 ans ; dans l'enquête TMO en 2011, l'écart est de 56 points entre les personnes âgées de 11 ans et celles de 17 ans (voir figure 3) En effet, les taux de lecture de bandes dessinées de cette enquête plus récente sont beaucoup plus élevés pour les personnes âgées de 11, 13 et 15 ans que ceux constatés aux mêmes âges dans l'enquête longitudinale, tandis que le taux de lecture de bandes dessinées des personnes âgées de 17 ans en 2011 est strictement identique à celui enregistré en 2008 au même âge : 38 %. La lecture baisse donc considérablement à mesure que l'âge avance au cours de l'adolescence, on aura l'occasion de le vérifier à nouveau ici, et si nous ne sommes pas tout à fait en mesure de dire si cette pratique a augmenté chez les moins de 15 ans alors qu'elle a diminué comme on vient de le voir chez les plus de 15 ans de 1989 à 2011, on peut au moins émettre l'hypothèse qu'elle n'a pas baissé avec le temps chez les préadolescents de 11 ans et de 13 ans puisque pour ces âges, les taux sont à leur maximum en 2011, selon l'enquête TMO.

Figure 3. Taux de lecture de BD entre 11 ans et 17 ans

	Ont lu des BD (DEPS 2002-2008, enquête longitudinale)	Ont lu au moins une BD au cours des 12 derniers mois (TMO 2011)
11 ans	79 %	94 %
13 ans	72 %	85 %
15 ans	54,5 %	60 %
17 ans	38 %	38 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES (AU MOINS UNE BANDE DESSINÉE AU COURS DES DOUZE DERNIERS MOIS). COMPARAISON ENTRE L'ÉTUDE DEPS 2002-2008 ET NOTRE ÉTUDE (TMO, 2011).

2. Profils de lecteurs : le poids des variables traditionnelles

- 9 La première exploitation statistique des résultats de l'enquête TMO 2011 a montré que la lecture de bandes dessinées était doublement marquée du sceau du juvénile et du masculin. Ce constat n'a rien de surprenant : d'autres enquêtes de portée nationale, nous l'avons vu, ont déjà souligné par le passé le poids considérable des variables âge et sexe pour expliquer l'engagement dans ce type de lecture¹¹. Les données objectives semblent donc rejoindre sur ce point le sens commun, et elles viennent contredire *a priori* un discours récurrent sur les mutations récentes de la bande dessinée. En effet, on entend dire parfois que son lectorat se serait féminisé ces dernières années, une féminisation qui pourrait notamment avoir pour origines le processus contemporain d'émancipation féminine, la multiplication de créatrices dans le champ du neuvième art, le développement de certains genres comme le roman graphique, ou encore les procédés de plus en plus courants de segmentation éditoriale (à l'image du *shojo*, dans le cas du manga, conçu pour un public féminin). On entend dire également que ce lectorat aurait vieilli, ou plus exactement que la lecture de bandes dessinées aurait tendance à se pérenniser alors que les individus avancent en âge, cette activité de loisir, comme l'écoute de musique ou le jeu vidéo, prenant ici les caractéristiques d'un phénomène générationnel et non plus simplement juvénile. Quel est au juste l'effet de ces deux variables sociodémographiques que sont l'âge et le sexe ? Et quelle est l'influence de deux autres variables que l'on sait en général déterminantes pour les pratiques culturelles : le niveau de diplôme et la profession ?

Âge et génération : les trois temps de la lecture de bandes dessinées

- 10 Bien mesurer la diffusion sociale de la pratique de lecture de bandes dessinées sur l'ensemble de la population française suppose de prêter une attention particulière à la façon dont les différentes classes d'âge s'approprient cette activité. Encore faut-il s'accorder sur le bon découpage par tranches d'âge. Pour tenter d'identifier des effets de seuils « naturels » dans ce domaine, nous pouvons procéder de manière inductive. Au contraire de ce que l'on fait habituellement quand on utilise des catégories d'âge standardisées prédécoupées à l'avance pour produire des taux moyens d'usages parfois un peu artificiels¹², nous proposons ici de partir des données brutes observées pour chaque âge de notre échantillon afin d'effectuer des recodages statistiques pertinents, quitte à produire des taux de lecture de bandes dessinées portant sur des tranches d'âge inégales. Les objectifs visés ici sont le respect de la cohérence des données (plutôt que des catégories *a priori*, ce qui pourra nous conduire par exemple à créer une tranche d'âge regroupant des jeunes adultes et des adultes), et bien entendu le respect de la taille des effectifs bruts observés (les réservoirs statistiques doivent être suffisants). Deux exemples peuvent permettre d'illustrer cette démarche : dire que 90 % des personnes âgées de 11 à 14 ans ont lu au moins une bande dessinée au cours de l'année, comme on l'a écrit dans la synthèse publiée en 2012, masque, comme on vient de le voir, le fait que 94 % des 11-12 ans l'ont réalisé contre 85 % des 13-14 ans ; dire par ailleurs que 50 % des personnes âgées de 15 à 17 ans ont lu au moins une bande dessinée au cours de l'année ne rend pas compte du constat que 58 % des 15-16 ans l'ont réalisé (les pratiquants sont donc majoritaires), alors que 38 % seulement des personnes de 17 ans l'ont effectué (les pratiquants ici sont minoritaires).
- 11 Cette méthode permet de confirmer à nouveau que l'aspect juvénile de la pratique de lecture de bandes dessinées est incontestable, en particulier pour ce qui concerne la période préadolescente. Entre 11 et 12 ans – âge qui, pour beaucoup, marque l'entrée au collège, nul n'échappe à cette activité (on ne compte alors que 6 % de non-lecteurs de bandes dessinées)¹³. Ces lecteurs actifs sont encore largement majoritaires à l'âge de 13-14 ans, mais le taux passe à 85 %, soit près de 10 points de moins. De 15 à 16 ans, comme on l'a vu également, le taux de lecture s'établit à 58 %, soit tout de même près de six lecteurs de bandes dessinées sur dix personnes¹⁴. Après cette barrière symbolique des 16 ans – à la sortie du collège, c'est-à-dire au moment où la sociabilité et les pratiques culturelles juvéniles se transforment considérablement, le taux de lecteurs passe nettement sous la barre des 50 % ; il est de 41 % en moyenne entre 17 et 20 ans, et se stabilise ensuite à 29 % pour les adultes âgés de 21 à 54 ans (soit tout de même trois lecteurs sur dix pour une tranche d'âge particulièrement étendue puisqu'elle couvre trente-trois années). À partir de 55 ans, à l'image de nombreuses autres pratiques culturelles, lecture de livres exclue, la lecture de bandes dessinées devient relativement marginale au sein de la population française, sans toutefois disparaître pour autant : on ne compte plus que deux lecteurs sur dix parmi les 55-66 ans, un lecteur sur dix parmi les 67-72 ans et, pour finir, deux lecteurs seulement sur cent personnes au sein des 73-96 ans, âge le plus élevé de notre échantillon. Ainsi, le plateau adulte que l'on repérait dans la précédente synthèse de l'enquête (28 % en moyenne des personnes âgées de 25 à 49 ans étaient lectrices de bandes dessinées) est manifestement un peu plus étendu que prévu, puisque c'est en fait une moyenne équilibrée de 29 % de

personnes entre 21 et 54 ans qui ont lu des bandes dessinées au cours des douze derniers mois.

- 12 Pour résumer, il y aurait donc trois temps pour la lecture de bandes dessinées : celui de la pratique majoritaire à la période juvénile, celui de la pratique minoritaire mais constante et consistante à l'âge adulte (près d'une personne sur trois) et, enfin, celui de la pratique marginale parmi les seniors et les personnes très âgées (marginale ne voulant pas dire inexistante). S'il existe bien un pic préadolescent fortement marqué aux premiers âges de cette période, il faut reconnaître que la bande dessinée concerne également une frange non négligeable de la population adulte entre 21 et 54 ans : un peu plus de huit millions de personnes. Il y a bien un « moment préadolescent » relativement court pour la bande dessinée (qui relève plutôt d'un effet d'âge), mais c'est également une pratique qui semble liée aux effets de génération.

Volume, régularité de lecture et attachement à la pratique en fonction de l'âge

- 13 Pour bien caractériser le rapport aux bandes dessinées en fonction de l'âge, reste à affiner ces premières tendances avec d'autres indicateurs : le volume, la régularité de lecture, ainsi que l'attachement à la pratique. Le nombre de bandes dessinées lues au cours des douze derniers mois (l'indicateur de volumétrie) en dit sans doute plus long que le simple fait d'avoir lu au moins une bande dessinée pendant la même période, certaines lectures pouvant être qualifiées d'exceptionnelles, sinon accidentelles. On retiendra ici la borne de dix bandes dessinées au moins lues au cours des douze derniers mois, ce qui peut paraître relativement faible (à peine une par mois), mais qui s'impose d'un point de vue statistique car, ici, nous ne disposons pas de réservoirs suffisants de données brutes qui nous permettent de placer le curseur plus loin (vingt bandes dessinées et plus, cinquante et plus, etc.). En effet, à peine une personne sur dix de la population totale des personnes âgées de 11 ans et plus (9 % pour être précis) déclare lire vingt bandes dessinées et plus au cours de l'année (c'est le cas de 34 % de leurs lecteurs), et 3 % seulement de cette même population indique lire cinquante bandes dessinées et plus (15 % de leurs lecteurs).
- 14 Sans surprise, comme le montre le tableau n°4, on retrouve avec ce nouvel indicateur de volumétrie la même hiérarchie entre les âges évoquée plus haut : plus on est proche de la préadolescence, plus on compte de lecteurs investis dans la lecture de bandes dessinées au sein de la population, c'est-à-dire de lecteurs qui déclarent en avoir lu au moins dix dans l'année (près de sept lecteurs environ sur dix entre 11 et 12 ans, un peu plus de six sur dix entre 12 et 14 ans). Cette fois, cependant, le seuil à partir duquel on commence à compter moins de 50 % de lecteurs « investis » dans la pratique est franchi un peu plus tôt : dès l'âge de 15-16 ans, où l'on ne compte plus qu'un tiers de lecteurs investis au sein de la population. De la même façon, comparativement aux simples taux de lecture (au moins une bande dessinée lue au cours des douze derniers mois), le taux de lecteurs déclarant en lire dix et plus devient marginal un peu plus tôt au sein de la population française : on n'en compte que 15 % pour la tranche des 21-54 ans, et 10 % seulement à partir de 55 ans. La question de la lecture régulière de bandes dessinées, c'est-à-dire le fait de déclarer lire des bandes dessinées régulièrement tout au long de l'année, apporte encore un nouvel éclairage sur la question du rapport à cette activité. Si on compte en moyenne un lecteur régulier sur deux au sein des 11-12 ans parmi

l'ensemble de la population (51 %), ce taux de lecteurs réguliers passe sous la moyenne au cours même de la préadolescence à partir de 13-14 ans, et chute brutalement dès l'âge de 15-16 ans puisqu'il tombe à 15 %. Enfin, les données concernant l'attachement fort à la lecture de bandes dessinées permettent pour leur part assez clairement de relativiser la place que cet univers occupe au sein de la société française. L'indicateur de proximité est intense, puisqu'il s'agit ici des personnes qui déclarent que les bandes dessinées « leur manqueraient si elles en étaient privées pendant six mois ». Et il se trouve que cette catégorie de lecteurs particulièrement attachés à la bande dessinée est minoritaire sur l'ensemble de la population, quels que soient les âges, même à 11-12 ans. On retrouve ici, pour résumer, des tendances qui avaient été bien montrées dans la synthèse déjà publiée : la lecture de bandes dessinées est une pratique courante chez les jeunes, en particulier parmi les préadolescents, et notamment chez les garçons comme on va le voir, mais cette pratique ne fait pas pour autant systématiquement l'objet d'un investissement fort, du moins pour la grande majorité des individus.

Figure 4. Taux de lecture et volume (dix et plus) de bandes dessinées lues en fonction des tranches d'âge

	Ont lu au moins une BD au cours des 12 derniers mois	Ont lu plus de 10 BD au cours des 12 derniers mois	Lisent régulièrement des BD tout au long de l'année	Sont très attachés à la BD
11-12 ans	94 %	66 %	51 %	43 %
13-14 ans	85 %	62 %	44 %	33 %
15-16 ans	58 %	33 %	15 %	10 %
17-20 ans	41 %	22 %	6 %	7 %
21-54 ans	29 %	15 %	7 %	5 %
55-66 ans	18 %	10 %	5 %	2 %
67-72 ans	10 %	4 %	2 %	1 %
73 ans et +	2 %	0 %	1 %	0 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

Effets d'âge et de génération sur la sous-population des lecteurs de bandes dessinées

- 15 On peut affiner une partie des analyses qui précèdent en s'intéressant plus spécifiquement à la sous-population des lecteurs de bandes dessinées. S'agissant d'une population plus réduite en termes d'effectifs bruts, nous sommes contraints, pour effectuer ce travail, d'augmenter l'étendue de certaines classes d'âge, et par conséquent d'en limiter le nombre (voir la figure 5). L'image que nous obtenons n'est évidemment pas tout à fait la même quand on compare avec la population totale, puisque la proximité avec la bande dessinée est tendanciellement plus forte parmi les lecteurs. On peut remarquer toutefois que les écarts ne sont pas si importants dans l'ensemble, excepté souvent pour les classes d'âge les plus élevées de notre échantillon (ce qui témoigne à nouveau d'un effet de génération). Si on compte ainsi, comme on vient juste de le voir, 66 % de personnes sur l'ensemble de la population âgée de 11-12 ans déclarent lire dix bandes dessinées et plus dans l'année, 70 % de leurs lecteurs aux mêmes âges sont dans ce cas (7 points d'écart seulement) ; si on compte 15 % de

personnes sur l'ensemble de la population âgée de 21-54 ans qui déclarent lire dix BD et plus dans l'année, 53 % des lecteurs de bandes dessinées sont dans cette situation (38 points d'écart, cette fois). On peut faire quasiment les mêmes constats à propos de la question de l'attachement à la bande dessinée ou de la régularité de lecture. Pour cet indicateur, on s'aperçoit même que les lecteurs de bandes dessinées âgés de 21 à 54 ans et ceux de 55 ans et plus sont sensiblement plus nombreux à déclarer en lire régulièrement que les lecteurs de bandes dessinées âgés de 15-20 ans (respectivement 26 % et 28 % contre 21 %). Par conséquent, tout porte à croire que si la bande dessinée est une pratique courante au sein des jeunes générations actuelles, notamment chez les préadolescents, elle n'est peut-être pas aussi solidement ancrée qu'on pouvait le penser ; statistiquement un peu plus rare en revanche au sein des générations plus âgées, cette pratique semble bien résister au temps quand elle existe. Il convient peut-être d'atténuer un peu ce constat en disant que de 15 à 54 ans, on trouve la même proportion de lecteurs se déclarant très attachés à la bande dessinée : 17 %. Par ailleurs, quatre lecteurs sur dix se disent pas du tout attachés à cette pratique, et un peu plus de six sur dix au-delà de 55 ans.

Figure 5. Volume (dizaines et plus), régularité et attachement à la bande dessinée parmi les lecteurs en fonction des tranches d'âge

	Ont lu plus de 10 BD au cours des 12 derniers mois	Déclarent lire régulièrement des BD tout au long de l'année	Sont très attachés à la BD
11-14 ans	71 %	54 %	43 %
15-20 ans	55 %	21 %	17 %
21-54 ans	53 %	26 %	17 %
55 ans et +	48 %	28 %	8 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

Hommes et femmes face à la BD : permanences et changements

- 16 Entre 2008 et 2011, soit entre la dernière enquête « Pratiques culturelles des Français » et l'enquête TMO, il n'y a manifestement pas eu de réduction de l'écart entre hommes et femmes en ce qui concerne le taux de lecture de bandes dessinées, parmi les personnes âgées de 15 ans et plus. Au contraire, cet écart s'est creusé : il était de 8 points en 2008, il est passé à 14 points en 2011 (voir le graphique n°1). Voilà qui répond à l'une des questions qui étaient posées en introduction : la féminisation du lectorat de la bande dessinée n'a pas eu lieu. Au sein de la population plus vaste des personnes âgées de 11 ans et plus, on observe que les hommes sont, d'une manière générale, systématiquement plus engagés que les femmes, quels que soient les âges considérés, qu'il s'agisse de lecture occasionnelle de bandes dessinées, de pratique soutenue (dix et plus au cours de l'année), de régularité de lecture et d'attachement à la pratique. 23 % des lecteurs masculins déclarent, par ailleurs, relire très souvent ou assez souvent leurs bandes dessinées ; ce n'est le cas que de 10 % des lectrices. Autre

signe d'éloignement relatif, les femmes sont également deux fois plus nombreuses que les hommes au sein de la population des non-lecteurs de bandes dessinées (personnes déclarant n'avoir jamais lu de BD au cours de leur existence) : 32 % de non-lectrices au sein de la population des 11 ans et plus pour 14 % de non-lecteurs. Le processus de socialisation à la lecture de bandes dessinées ne s'est donc pas exercé de la même façon entre les hommes et les femmes au sein de la société française. La césure sur ce plan semble être la frontière qui sépare les générations nées avant la seconde guerre mondiale et celles nées ensuite : celles et ceux qui sont nés après la guerre auront 20 ans dans les années 1960, c'est-à-dire au moment de l'essor des cultures juvéniles et des formes contre-culturelles auxquelles la bande dessinée sera beaucoup associée.

- 17 L'engagement plus mesuré des femmes dans la lecture de bandes dessinées ne veut pas dire pour autant qu'elles se tiennent à distance de ce domaine culturel. En effet, il faut rappeler que jusqu'à l'âge de 16 ans, plus d'une femme sur deux déclare en lire au cours de l'année. En outre, on enregistre peu d'écarts entre les hommes et les femmes en matière de connaissance des personnages célèbres du neuvième art : les écarts les plus marqués, comme le montre le tableau n°7 concernant d'ailleurs les personnages typés « public masculin » (Rahan ou Blueberry) ; pour le reste, les niveaux de connaissance sont assez proches. Avec le temps (et le « travail » des différentes générations), on voit même avec le tableau suivant (n°8) que la connaissance de la bande dessinée chez les femmes tend à augmenter de façon assez nette et à se rapprocher de celle des hommes : les écarts sont relativement faibles au sein de la population des personnes âgées de moins de 45 ans, ce qui est beaucoup moins le cas pour les plus de 45 ans¹⁵. Cette analyse à la fois générationnelle et sexuelle montre à nouveau un effet de « domination masculine » en matière de connaissance de la bande dessinée qui concerne les hommes âgés de 45 ans et plus. Enfin, à la question « si vous ne pouviez plus lire de bandes dessinées pendant six mois, cela vous manquerait-il ? », 70 % des hommes lecteurs de bandes dessinées âgés de 11 ans et plus répondent oui (78 % des hommes lecteurs de bandes dessinées de moins de 45 ans), dont 26,5 % beaucoup, et tout de même 56 % des femmes lectrices (64 % des femmes lectrices de bandes dessinées de moins de 45 ans), dont 16 % beaucoup.

Figure 6. Lecteurs connaissant au moins de nom les personnages suivants...

	Femmes	Hommes	Écart
<i>Les Pieds Nickelés</i>	74 %	74 %	0
<i>Blake et Mortimer</i>	69 %	75 %	– 6
<i>Corto Maltese</i>	47 %	55 %	– 8
<i>Rahan</i>	43 %	60 %	– 17
<i>Blueberry</i>	25 %	41 %	– 16
<i>Agrippine</i>	32 %	28 %	+ 4
<i>Lanfeust</i>	11 %	17 %	– 6
<i>L'Incal</i>	4 %	9 %	– 5
<i>Naruto</i>	38 %	45 %	– 7

POPULATION : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 11 ANS ET PLUS.

Le roman graphique : une catégorie féminine ?

- 18 En introduction de ce chapitre, nous nous sommes demandé si la catégorie « romans graphiques et autres bandes dessinées alternatives » faisait l'objet d'un surinvestissement féminin du fait notamment de sa proximité avec l'univers romanesque, et par conséquent si cette catégorie en pleine croissance pouvait être le signe une mutation des pratiques de lecture de bandes dessinées. En fait, il est assez difficile de répondre à cette question de manière tranchée, pour deux raisons. D'une part parce que les effectifs bruts de lecteurs dans ce domaine sont assez réduits, et d'autre part parce que cette appellation recouvre des éléments assez disparates : des adaptations d'œuvres littéraires classiques sous forme graphique, telles que l'ouvrage *Voyage au bout de la nuit* de Céline adapté par Tardi chez Futuropolis/Gallimard, des bandes dessinées qui s'approchent de l'univers romanesque comme *Blankets*, *manteau de neige* de Craig Thompson parue dans la collection bien nommée « Écritures » chez Casterman, mais aussi des BD qui relèvent plutôt d'un circuit alternatif telles que *Toxic* de Charles Burns parue chez Cornelius. On peut toutefois penser que la formule « romans graphiques », proposée dans le cadre d'une enquête par questionnaire, est un marqueur symbolique qui permet à certains lecteurs de se singulariser s'ils le souhaitent. À première vue, l'écart entre les hommes et les femmes est quasiment nul dans ce domaine : 25 % des hommes et 26 % des femmes lecteurs de bandes dessinées âgés de 15 ans et plus déclarent avoir lu des romans graphiques ou des bandes dessinées alternatives au cours des douze derniers mois. C'est toutefois la seule catégorie d'œuvres relevant du neuvième art dans laquelle les lectrices sont plus

nombreuses que les lecteurs, ce qui mérite d'être signalé¹⁶. En fait, ce quasi-équilibre est dû aux tranches les plus âgées du lectorat : en effet, parmi les lecteurs de bandes dessinées, on compte sensiblement plus de femmes lectrices de romans graphiques au-delà de 45 ans que d'hommes (21 % contre 16 %, soit 5 points d'écart) ; en revanche, chez les moins de 45 ans, le rapport est plus équilibré mais inversé, puisqu'il se situe à 30 % chez les hommes et à 28 % chez les femmes.

- ¹⁹ C'est plutôt à propos des thématiques de bandes dessinées que l'on enregistre des écarts significatifs entre les hommes et les femmes, du moins pour des rubriques telles que enfance-jeunesse ou western (voir le tableau n°7). Ces écarts ne sont pas surprenants évidemment : la seconde catégorie est un genre masculin par excellence ; quant à la première, il s'agit peut-être d'une combinaison entre nécessité et vertu : certaines femmes s'intéressent à ce domaine parce qu'elles sont aussi très engagées auprès des enfants¹⁷ et parce qu'elles développent autour de la littérature et de la bande dessinée jeunesse des compétences propres, une expertise et, pour finir une inclination spécifique. On notera également que la catégorie autobiographie et reportage est tendanciellement plus féminine que masculine (+ 8 points). En effet, il y a fort à parier – malheureusement, cette enquête ne permet pas de le vérifier – que les reportages dessinés autobiographiques d'un auteur tel que Guy Delisle plaisent aux femmes.

Figure 7. Catégories de bandes dessinées préférées

	Femmes	Hommes	Écart
Humour	92 %	93 %	– 1
Enfance, jeunesse	79 %	63 %	+ 16
Policier, thriller	59 %	70 %	– 11
Fantastique, SF, fantasy	55 %	65 %	– 10
Historique	50 %	60 %	– 10
Super-héros	50 %	57 %	– 7
Western	28 %	56 %	– 28
Autobiographie, reportage	47 %	39 %	+ 8
Érotique	23 %	33 %	– 10

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

L'influence du niveau de diplôme et de la profession

- 20 On associe parfois les bandes dessinées à une certaine facilité de lecture, en particulier au décodage « immédiat » des images. Le neuvième art constitue toutefois un domaine culturel à part entière qui suppose un apprentissage et le développement de compétences spécifiques. On ne sera pas étonné, dès lors, de constater que niveau de diplôme et origine sociale, même s'il s'agit d'un registre qualifié parfois de « contre-culturel », constituent des variables qui exercent une influence sur la pratique. Ainsi, le taux de lecteurs de bandes dessinées est deux fois plus élevé parmi la population des actifs et des demandeurs d'emploi¹⁸ au moins titulaires d'un bac+2 comparativement aux actifs et demandeurs d'emploi qui ne possèdent pas de diplômes ou ont un diplôme inférieur au baccalauréat (41 % contre 20 %). Au sein de cette même population, l'écart entre d'un côté ouvriers, employés, agriculteurs, et de l'autre professions intellectuelles supérieures et professions libérales est du même ordre : on compte plus de deux fois plus de lecteurs de bandes dessinées parmi ces deux dernières catégories (respectivement 47 % et 48 %), contre 19 % seulement chez les agriculteurs, 20 % chez les ouvriers, 23 % chez les employés ou les artisans. Mais les variables niveau de diplôme et profession déclarée n'impliquent pas pour autant un investissement intense dans la pratique et ne sont par conséquent pas totalement prédictives du rapport à la bande dessinée. En effet, elles sont moins discriminantes chez les lecteurs de bandes dessinées pour ce qui a trait au nombre de parutions lues au cours de l'année : 55 % des lecteurs de bandes dessinées, actifs et demandeurs d'emploi et qui ne possèdent pas de diplôme ou ont un diplôme inférieur au baccalauréat déclarent avoir lu dix bandes dessinées et plus au cours de l'année ; c'est le cas de 50 % de ceux qui possèdent le baccalauréat ou ont un diplôme inférieur à bac+1 et de 59 % de ceux qui possèdent au moins un niveau bac+2 ; 56 % des lecteurs de bandes dessinées ouvriers déclarent pour leur part avoir lu dix bandes dessinées et plus au cours de l'année ; c'est le cas de 46 % des employés, 60 % des lecteurs de bandes dessinées appartenant aux professions intellectuelles supérieures et 57 % des lecteurs de bandes dessinées appartenant aux professions libérales, ce qui montre bien que les écarts statistiques ne sont pas vraiment significatifs sur ce point. En fait, ce sont les agriculteurs qui, d'une manière générale, se montrent le moins investis dans la bande dessinée au sein des actifs et des demandeurs d'emploi : quand ils lisent des bandes dessinées, on ne compte parmi eux que 12 % d'individus déclarant lire dix bandes dessinées et plus. Par ailleurs, c'est au sein de cette profession que l'on trouve le taux le plus élevé de non-lecteurs de bandes dessinées (38 % contre 4 % seulement de non-lecteurs pour les professions intellectuelles supérieures).
- 21 En complément des analyses qui précèdent, on peut se demander, comme il est courant de le faire en sociologie de la culture, quelle est la variable la plus déterminante entre le niveau de diplôme et la position sociale mesurée à partir de la profession déclarée de la personne interrogée¹⁹. Tout laisse à penser qu'il s'agit de la profession, comme le montre le tableau n°8 En effet, on voit que parmi les actifs et demandeurs d'emploi lecteurs de bandes dessinées âgés de 18 ans et plus, les personnes titulaires d'un baccalauréat ou d'un diplôme supérieur lisent systématiquement plus de bandes dessinées que celles qui ont un diplôme inférieur au baccalauréat. Mais au sein des différentes catégories sociales, c'est parmi les catégories supérieures que l'écart est le plus faible (3 points seulement) et que le taux de pratique est systématiquement le plus élevé (au point que les titulaires d'un niveau de diplôme inférieur au baccalauréat au

sein de cette catégorie lisent plus de bandes dessinées que les personnes appartenant aux catégories moyennes qui possèdent un niveau d'étude égal ou supérieur au baccalauréat : 8 points de plus). La position sociale mesurée à travers la profession semble donc plus influente que le niveau de diplôme.

Figure 8. Catégorie sociale (profession de l'interviewé) et niveau de diplôme : quelles variables ?

Variable test : catégorie sociale (profession)	Variable indépendante : niveau de diplôme	Variable dépendante : lecture de BD		
		Lecteurs de BD	Non- lecteurs de BD	Total
Catégories populaires	< Bac	18 %	82 %	100 %
	Bac et +	29 %	71 %	100 %
Catégories moyennes	< Bac	19 %	81 %	100 %
	Bac et +	35 %	65 %	100 %
Catégories supérieures	< Bac	43 %	57 %	100 %
	Bac et +	46 %	54 %	100 %

POPULATION : ENSEMBLE DES ACTIFS ET DES DEMANDEURS D'EMPLOI DE 18 ANS ET PLUS.

3. Profils de lectures²⁰

- 22 Au-delà des données sociodémographiques et socioculturelles qui viennent d'être présentées, il faut rappeler que l'enquête TMO Régions avait aussi pour ambition de décrire un peu mieux les pratiques de lecture de bandes dessinées et de répondre notamment aux questions suivantes : quelle place la lecture de bandes dessinées trouve-t-elle au juste au sein des autres pratiques de lecture (en particulier en ce qui concerne la lecture des livres et des romans) ? Que peut-on dire des lectorats des différents genres (mangas, comics, etc.) et des différentes sous-catégories de bandes dessinées (humour, SF, fantasy, etc.) ?

La lecture de bandes dessinées dans l'ordre des lectures : éclectisme et proximité avec le livre

- 23 Pour répondre rapidement à la première question, et si l'on raisonne uniquement pour les personnes âgées de 15 ans et plus (ce qui permet à nouveau de faire des comparaisons utiles avec les enquêtes « Pratiques culturelles des Français »), on peut commencer par dire que la bande dessinée ne fait globalement pas partie des pratiques de lecture majoritaires. En effet, au vu des résultats de l'enquête TMO Régions, cette activité est trois fois moins courante que la lecture de la presse (quotidienne et magazine) et deux fois moins courante que la lecture des romans : 77 % des personnes âgées de 15 ans et plus déclarent avoir lu des journaux d'information au cours des douze derniers mois, 73 % des magazines et des revues, 45 % des romans pour le plaisir, 24 % des BD, et 9 % seulement de la poésie. À peu de chose près, cette répartition est la

même en fonction des différentes tranches d'âge, excepté chez les 15-20 ans chez qui la lecture des magazines est sensiblement plus forte que celle des journaux et qui ont par ailleurs la particularité de compter parmi les plus forts lecteurs de romans, de bandes dessinées et de poésie (voir le tableau n°9). Moins courante que d'autres formes de lecture, la lecture de bandes dessinées fait toutefois l'objet de pratiques de relectures assez fréquentes, ce qui singularise cet usage au regard des autres pratiques du texte : 55 % de ses lecteurs âgés de 11 ans et plus déclarent relire les bandes dessinées qu'ils possèdent chez eux, soit un peu plus d'un lecteur de bandes dessinées sur deux. C'est le cas de 66 % de ses lecteurs âgés de 11 à 20 ans (les deux tiers), 51 % des 21-54 ans et 45 % des 55-72 ans. La relecture des bandes dessinées n'est donc pas un usage exclusivement juvénile.

Figure 9. Place de la bande dessinée au sein des différentes pratiques de lecture en fonction de l'âge

Ont lu au cours des 12 derniers mois...	Journaux	Magazines	Romans	BD	Poésie
15-20 ans	66 %	71 %	59 %	38 %	22 %
21-54 ans	80 %	73 %	45 %	23 %	7 %
55 ans et +	76 %	73 %	41 %	9 %	10 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 24 Le lecteur de bandes dessinées est par ailleurs plutôt éclectique qu'exclusif. Le croisement entre le nombre de livres lus tous types confondus – bandes dessinées exclues – au cours des douze derniers mois et le fait d'être ou non lecteur actuel de bandes dessinées met en lumière le fonctionnement quasiment binaire des pratiques de lecture. En grossissant à peine le trait, on peut dire que soit on est non lecteur de livres et on n'est que très marginalement lecteur de bandes dessinées (dans seulement 6 % des cas pour l'ensemble des personnes âgées de 11 ans et plus), soit on est lecteur de livres et on est relativement souvent (dans 43 % des cas, soit sept fois plus) lecteur de bandes dessinées. L'hypothèse d'une concurrence mécanique entre livres et bandes dessinées se trouve donc apparemment infirmée, et elle ne se vérifie pas plus pour la sous-population des lecteurs de mangas. Il serait plus juste de parler de complémentarité entre les pratiques. Cette moyenne générale de 6 % de lecteurs de bandes dessinées parmi les non-lecteurs de livres mérite toutefois d'être nuancée : elle n'est que de 3 % chez les 55-72 ans, de 6 % chez les 21-54 ans, mais elle s'élève à 25 % chez les 11-20 ans²¹. La complémentarité livres-bandes dessinées n'est manifestement pas systématique : elle est moins forte parmi les classes d'âge les plus jeunes, et il y a fort à parier qu'il s'agit là autant d'un effet d'âge que de génération (on lit beaucoup de bandes dessinées au moment de la préadolescence ; les jeunes générations actuelles lisent moins de livres que les jeunes générations passées). Cette complémentarité s'infléchit également sensiblement pour les très gros lecteurs de livres : chez les personnes âgées de 11 ans et plus ayant déclaré lire cinquante à quatre-vingt-dix-neuf livres au cours des douze derniers mois, le nombre moyen de bandes dessinées lues est de 30,2 alors qu'il est de 26,2 chez les personnes ayant déclaré lire cent livres et plus.

Enfin, il faut noter que c'est parmi les lecteurs de romans de SF et fantasy, ainsi que chez les lecteurs de romans érotiques, que l'on enregistre les taux les plus forts de lecteurs de bandes dessinées (respectivement 53 % et 56 %) : l'appétence pour la bande dessinée s'inscrit donc tendanciellement dans un profil de lecture romanesque un peu typée²².

- 25 Les lecteurs de bandes dessinées ont des pratiques assez hétérogènes qui, lorsque l'on cherche à les agréger, donnent lieu à la formation d'une multitude de sous-populations aux effectifs très réduits. Par ailleurs, les « lecteurs exclusifs » ne peuvent pas être isolés facilement des autres en raison de leur rareté. Quand on est lecteur de bandes dessinées, on lit bien souvent de tout, sans s'interdire évidemment d'avoir une prédilection (plus ou moins prononcée) pour un ou plusieurs genres en particulier. Partant de ces constats, une approche typologique a été mise en œuvre, distinguant les lecteurs exclusifs (ou quasiment) des autres lecteurs. Concrètement, les premiers ont été regroupés selon une méthode dite « volontariste » se basant sur le genre qu'ils lisent exclusivement (ou quasiment) et le nombre de bandes dessinées qu'ils lisent. À cette fin a été retenu le seuil de cinq BD lues, les petits lecteurs se situant en dessous de ce seuil, les autres au-dessus. Quant aux seconds, ils ont été regroupés au moyen d'une méthode statistique : une classification ascendante hiérarchique (dite « méthode de Ward »). Il ressort de cette démarche que les petits lecteurs multigenres constituent numériquement le groupe le plus important au sein des lecteurs de bandes dessinées : près d'un sur cinq en fait partie. On trouve ensuite le groupe des lecteurs quasiment exclusifs d'albums traditionnels, qui réunit 14 % des lecteurs de bandes dessinées. Trois autres groupes pèsent un peu plus de 10 % : les moyens lecteurs de mangas et d'albums traditionnels, les petits lecteurs exclusifs d'albums traditionnels, et les moyens lecteurs d'albums traditionnels et de journaux d'humour. Au total, dix-huit groupes ont ainsi pu être mis en évidence, dont certains très peu représentés : le « groupe » le plus marginal, celui des lecteurs quasiment exclusifs de romans graphiques, rassemble moins de 1 % des lecteurs de bandes dessinées. C'est bien la multiplicité des pratiques de lecture de la bande dessinée qui est révélée à travers cette analyse.

Figure 10. Typologie des lecteurs de bandes dessinées selon le nombre de bandes dessinées lues par genre

Typologie	% de lecteurs	Nombre moyen de bandes dessinées lues dans l'année					
		Total BD	Mangas	Comics	Romans graphiques	Albums traditionnels	Journaux d'humour
Petit lecteur (< 5) exclusif (ou quasi) de mangas	2 %	2,8	2,8	0,0	0,0	0,0	0,0
Petit lecteur exclusif (ou quasi) de comics	2 %	2,5	0,0	2,5	0,0	0,0	0,0
Petit lecteur exclusif (ou quasi) de romans graphiques	1 %	2,3	0,0	0,0	2,3	0,0	0,0
Petit lecteur exclusif (ou quasi) d'albums traditionnels	11 %	3,0	0,0	0,0	0,0	3,0	0,0
Petit lecteur exclusif (ou quasi) de journaux d'humour	2 %	2,3	0,0	0,0	0,0	0,0	2,3
Lecteur (> ou = 5) exclusif (ou quasi) de mangas	2 %	29,9	21,8	0,6	0,0	0,1	0,4
Lecteur exclusif (ou quasi) de comics	1 %	11,1	0,3	9,7	0,5	0,2	0,4
Lecteur exclusif (ou quasi) de romans graphiques	0 %	6,8	1,3	0,0	4,8	0,0	0,6
Lecteur exclusif (ou quasi) d'albums traditionnels	14 %	17,7	0,1	0,1	0,1	17,3	0,2
Lecteur exclusif (ou quasi) de journaux d'humour	1 %	19,8	0,3	0,4	0,0	0,1	18,8
Petit lecteur de multigenre	19 %	6,7	0,8	1,3	0,4	2,7	1,5
Moyen lecteur d'albums traditionnels et de journaux	10 %	35,6	0,4	1,4	0,3	19,0	14,6
Moyen lecteur de romans graphiques, d'albums traditionnels et de journaux	6 %	35,3	0,7	31,4	12,8	10,2	8,2
Moyen lecteur de comics et d'albums traditionnels	9 %	37,5	0,3	15,6	0,2	15,9	5,4
Moyen lecteur de mangas et d'albums traditionnels	11 %	27,2	11,6	4,8	1,6	7,5	1,6
Gros lecteur de mangas, d'albums traditionnels et de journaux	4 %	47,6	19,4	6,0	0,3	9,8	12,1
Gros lecteur de tous genres	4 %	161,3	47,8	31,3	16,0	34,5	31,7
Gros lecteur de mangas	2 %	162,7	122,9	13,4	0,2	24,5	1,8
Total	100 %	27,7	6,7	4,4	1,7	10,1	4,9

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 11 ANS ET PLUS.

Taux de lecture des différents genres de BD

- 26 L'un des paris de cette enquête consistait à aborder avec une certaine précision la question des genres de BD lues. Pour ce faire, le comité scientifique de l'étude a proposé une répartition en quatre grandes familles de BD (« les albums traditionnels, séries franco-belges ou européennes » ; « les comics et autres bandes dessinées américaines » ; « les mangas et autres bandes dessinées asiatiques » ; « les romans graphiques ou bandes dessinées alternatives »), complétées par une famille de support rarement évoquée dans les enquêtes (« les journaux d'humour et de bande dessinée »). Ce type de catégorisation n'est évidemment pas exempt de problèmes : on mélange ici deux niveaux d'information distincts (des éléments intrinsèques liés aux contenus, des éléments extrinsèques liés aux contextes géographiques), et on n'évite pas, ce faisant, des risques de recoupements (*Charlie Brown* ou *Mafalda* seraient ici placés dans les comics ou bandes dessinées américaines, mais pourraient figurer dans les bandes dessinées traditionnelles ; Taniguchi est placé avec les mangas et autres bandes dessinées asiatiques, mais pourrait aussi bien apparaître dans les romans graphiques ou les bandes dessinées alternatives ; etc.). Il faut dire qu'il n'existe pas de catégories consensuelles dans le domaine de la bande dessinée, les éditeurs et les experts ne s'entendant pas toujours sur les frontières du genre. Ajoutons qu'il n'est pas non plus possible dans le cadre de ce type d'enquête quantitative de compter sur une expertise partagée par l'ensemble des lecteurs. C'est la raison pour laquelle ces choix de catégories ont été faits. Ils ont le mérite d'une certaine simplicité, reposent essentiellement sur un principe de marqueurs symboliques, et ont été par ailleurs

proposés aux personnes interrogées, accompagnés d'exemples précis de titres d'ouvrages.

- 27 Sans surprise, les albums traditionnels, séries franco-belges ou européennes (*XIII, Les Passagers du vent, Lanfeust, Blacksad, Titeuf*, etc.) sont le genre de la bande dessinée comptant le plus de lecteurs : 24 % de la population âgée de 11 ans et plus déclarent en avoir lu durant l'année écoulée (et 19 % des 15 ans et plus). Sachant qu'au sein de cette même population, la part des lecteurs de bandes dessinées tous genres confondus s'établit à 29 %, cela redit l'importance des albums traditionnels au sein de la bande dessinée. À un second niveau figurent les journaux d'humour et de bande dessinée (*Fluide glacial, L'Écho des savanes, Picsou, Lanfeust Mag*, etc.), les comics et autres bandes dessinées américaines (*Spider-Man, Hellboy, The Walking Dead, Les Simpson, Calvin & Hobbes*, etc.), et les mangas et autres bandes dessinées asiatiques (*Naruto, Dragon Ball Z, Death Note*, mais aussi des auteurs tels que Taniguchi, Tezuka, etc.), qui comptent respectivement 15 %, 14 % et 11 % de lecteurs au sein de la population (et respectivement 11 %, 10 % et 7 % des 15 ans et plus). Les romans graphiques ou bandes dessinées alternatives (*Persepolis, L'Ascension du Haut Mal, Nine Antico*, etc.) rassemblent pour leur part 6 % de lecteurs chez les 15 ans et plus²³. Ces taux de lecture peuvent également être déclinés pour la population des seuls lecteurs de bandes dessinées. Parmi eux, une large majorité (plus de huit sur dix) déclare lire des albums traditionnels, un sur deux lit des journaux d'humour et des comics, un peu plus d'un sur trois des mangas, et un sur quatre des romans graphiques.

Taux de lecture des différents genres selon l'âge

- 28 Chaque catégorie d'âge est plus ou moins lectrice des différents genres de la bande dessinée, ainsi que le montre l'analyse des taux de lecture par genre et âge conduite sur la base des lecteurs actuels de bandes dessinées. Pour les albums traditionnels, quelle que soit la tranche d'âge considérée, la majorité des lecteurs de bandes dessinées déclare lire ce genre. Cela étant, la proportion de lecteurs est plus forte à partir de 40 ans : elle est presque maximale, excédant 90 %. Elle s'établit également à un niveau relativement élevé (autour de 85 %) jusqu'à 17 ans. C'est entre 18 et 30 ans que les albums traditionnels sont le moins lus, avec un taux de lecture légèrement supérieur à 60 %. Ce genre globalement très prisé l'est donc un peu moins par les jeunes adultes.

Figure 11. L'album de bandes dessinées : évolution de la lecture par âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 29 Les journaux d'humour connaissent une décroissance tendancielle progressive de leur taux de lecture, l'âge avançant. Ce taux atteint, chez les lecteurs de bandes dessinées, son niveau le plus élevé entre 18-24 ans : il monte alors à 62 %. Puis il décline, si bien qu'il se trouve quasiment divisé par deux à partir de 60 ans (s'établissant alors à 34 %). Avant 18 ans, la part des lecteurs se situe plutôt dans la fourchette haute (supérieure à 50 %), mais elle est plus forte entre 11 et 14 ans (61 %) qu'entre 15 et 17 ans (51 %).

Figure 12. Les journaux d'humour : évolution de la lecture par âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 30 Bien qu'il connaisse quelques soubresauts, le pourcentage de lecteurs de comics au sein des lecteurs de BD se maintient au-dessus des 50 % avant 40 ans. C'est toutefois aux âges les plus jeunes qu'il atteint ses deux valeurs les plus fortes, notamment entre 11 et 14 ans (69 %). À partir de 40 ans, le pourcentage de lecteurs s'abaisse franchement jusqu'à arriver à un chiffre relativement bas chez les 60 ans et plus (seulement 13 %).

Figure 13. Les comics : évolution de la lecture par âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 31 La courbe des taux de lecture de mangas revêt quelques similarités avec celle des comics. Se retrouve notamment un décrochage net à partir de 40 ans, la part des lecteurs de mangas parmi les lecteurs de bandes dessinées chutant alors aux alentours de 10 %. Avant 40 ans, en revanche, cette part dépasse dans tous les cas la moyenne globale de 37 %. De même, le taux de lecture maximal se situe entre 11 et 14 ans (59 %), suivi de près cette fois-ci par celui des 15-17 ans (56 %).

Figure 14. Les mangas : évolution de la lecture par âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 32 Enfin, c'est parmi les lecteurs de bandes dessinées âgés de 25 à 29 ans que s'observe la plus forte proportion de lecteurs de romans graphiques : 41 % déclarent en lire. De part et d'autre de cette tranche d'âge, les taux de lecture suivent un mouvement progressif de décroissance jusqu'aux âges extrêmes. Entre 18-24 ans et 30-39 ans, ces taux sont encore de 30 %. Entre 15-17 ans, la part des lecteurs est égale à 24 % tandis qu'elle tombe à 14 %, sa valeur la plus basse, chez les 60 ans et plus.

Figure 15. Les romans graphiques : évolution de la lecture par âge

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES.

- 33 Il est possible de compléter ces données par une information supplémentaire, habituellement peu mise en lumière dans les enquêtes : le fait de lire des bandes dessinées de tel ou tel genre sans apprécier celui-ci pour autant. Parmi ceux qui déclarent avoir lu des mangas dans l'année, par exemple, 6 % des lecteurs de 11-20 ans disent ne pas aimer ce type de bandes dessinées ; c'est le cas de 10 % des lecteurs de 21-54 ans et de 35 % des lecteurs de 55-72 ans. On retrouve le même type de répartition pour les comics dans les mêmes trois tranches d'âge (respectivement 9 %, 15 %, 38 %), alors que les pourcentages sont globalement très faibles pour les BD traditionnelles (5 %, 4 %, 3 %) et plus marqués pour les romans graphiques (41 %, 11 %, 2 %). Il convient donc de relativiser les pourcentages de lecteurs en fonction des différents genres avec ces indicateurs : un lecteur déclaré n'est pas nécessairement un lecteur conquis.

Estimation des « parts de lecture » des différents genres

- 34 Les résultats de l'enquête permettent d'évaluer le nombre moyen de bandes dessinées lues par l'ensemble des personnes interrogées (qu'elles soient ou non lectrices de bandes dessinées), ventilé par genre. Connaissant la taille de la population française via les données du recensement de 2008, il est donc possible, en lui appliquant les moyennes issues de l'enquête, de calculer une estimation théorique du volume annuel de bandes dessinées lues dans l'année (toujours par genre). Par exemple, le sondage évalue à 2,9 le nombre annuel moyen d'albums traditionnels lus par la population âgée de 11 ans et plus. Cette population se chiffrant en France métropolitaine à un peu moins de cinquante-quatre millions d'individus, il en découle qu'approximativement cent cinquante millions d'albums traditionnels auraient été lus durant l'année (que ces albums aient été achetés, empruntés, relus...). Ce volume définit en quelque sorte la « part de lecture » des albums traditionnels au sein de la population : cet indicateur se

rapproche en effet, conceptuellement, de la notion de part de marché, mais sans rendre compte d'une dimension économique. Son intérêt est de nuancer les taux de lecture globaux (scindant la population en lecteurs/non-lecteurs) en y ajoutant une seconde dimension : celle du volume de bandes dessinées lues par les lecteurs. Parmi les différents genres, les albums traditionnels s'attribuent la « part de lecture » la plus conséquente puisqu'ils représenteraient, selon les estimations effectuées, 37 % des bandes dessinées lues au cours des douze derniers mois. Ce résultat tient à la fois aux plus forts taux de lecture de ce genre de BD au sein de la population et au nombre moyen de bandes dessinées lues par les amateurs du genre. Les mangas, dont le taux de lecture se situe en deçà des comics et des journaux d'humour, apparaissent pourtant en deuxième position en termes de « part de lecture » : ils représentent 23 % des bandes dessinées lues annuellement, soit près d'une sur quatre. Ce score s'explique par le volume de lecture, les lecteurs de mangas lisant en moyenne deux fois plus de titres que les lecteurs de comics et de journaux d'humour. Ces deux derniers genres constituent respectivement 15 % et 17 % des bandes dessinées lues. Avec 7 % des BD lues, les romans graphiques demeurent en retrait des autres genres.

Figure 16. « Parts de lecture » des différents genres de bandes dessinées

POPULATION : ENSEMBLE DE LA POPULATION ÂGÉE DE 11 ANS ET PLUS. UNIQUEMENT LES 15 ANS ET PLUS POUR LES ROMANS GRAPHIQUES.

Estimation des « parts de lecture » des différents genres selon l'âge

- 35 Les « parts de lecture » des différents genres de la bande dessinée s'avèrent relativement fluctuantes selon les âges. Les 11-14 ans restent finalement assez proches de la moyenne, même s'ils lisent un peu plus de mangas : 29 % des bandes dessinées qu'ils lisent appartiennent à ce genre, contre 23 % au global. Cette surreprésentation

des mangas, légère chez les 11-14 ans, est en revanche très prononcée chez les 15-17 ans, puisque près d'une bande dessinée sur deux lue par cette tranche d'âge est un manga. La prépondérance des mangas se fait principalement au détriment des albums traditionnels, dont la « part de lecture » est deux fois moins importante qu'au global. Chez les 18-29 ans, les mangas tiennent aussi, mais à un degré moindre, une place plus importante qu'en moyenne : ils constituent environ 30 % des bandes dessinées lues. Autre genre plus représenté, les romans graphiques : plus de 10 % des bandes dessinées lues par les 18-29 ans relèvent de ce genre, pourcentage pas si éloigné de celui des journaux d'humour et des comics. Les albums traditionnels sont, eux, en retrait par rapport à la moyenne, bien qu'ils soient en proportion le deuxième genre le plus lu. À l'instar des 11-14 ans, les 30-39 ans affichent des résultats peu éloignés des résultats globaux, bien qu'ils soient un peu plus lecteurs de comics : ce genre représente 21 % des bandes dessinées qu'ils lisent, contre 15 % tous âges confondus. Cette catégorie d'âge fait d'une certaine façon office de transition avec les âges supérieurs ou égaux à 40 ans où prédominent les albums traditionnels : la moitié, voire plus, des bandes dessinées lues à ces âges appartient à ce genre.

Figure 17. « Parts de lecture » des genres de la bande dessinée selon l'âge

	11 à 14 ans	15 à 17 ans	18 à 24 ans	25 à 29 ans	30 à 39 ans	40 à 49 ans	50 à 59 ans	60 ans et plus	Tous âges
Albums traditionnels	33 %	19 %	26 %	24 %	34 %	59 %	45 %	60 %	37 %
Comics	19 %	13 %	14 %	18 %	21 %	13 %	8 %	10 %	15 %
Journaux d'humour	20 %	13 %	18 %	15 %	18 %	13 %	19 %	19 %	17 %
Mangas	29 %	49 %	28 %	30 %	15 %	9 %	20 %	5 %	23 %
Romans graphiques	—	6 %	14 %	12 %	11 %	6 %	8 %	6 %	7 %
Total	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

POPULATION : ENSEMBLE DE LA POPULATION ÂGÉE DE 11 ANS ET PLUS. UNIQUEMENT LES 15 ANS ET PLUS POUR LES ROMANS GRAPHIQUES.

CLÉ DE LECTURE : 33 % DES BD LUES PAR LES 11-14 ANS SONT DES ALBUMS TRADITIONNELS TANDIS QU'AU GLOBAL, LES ALBUMS TRADITIONNELS REPRÉSENTENT 37 % DES BD LUES.

NOTES

1. On pense ici aux « nouveaux dessinateurs », « dotés d'une disposition cultivée », et aux nouveaux exégètes de la bande dessinée dont parlait Luc Boltanski dans un article publié en 1975 dans la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* – fondée la même année par Pierre Bourdieu – qui allait contribuer à la connaissance et à la visibilité du champ de la bande dessinée (Boltanski, 1975).

2. Evans, Gaudet (2012). À noter, cette enquête comporte un échantillon de personnes âgées de 7 à 10 ans ayant été indirectement interrogées par l'intermédiaire de leurs parents. Les données issues de ce sur-échantillon ne seront pas exploitées ici du fait de la spécificité du mode d'interrogation.

3. Significativement, dans la première édition de l'enquête « Pratiques culturelles des Français » en 1973, aucune question ne portait sur les bandes dessinées. Pour la seconde édition, en 1981, deux questions s'y rapportaient : l'une sur la possession de bandes dessinées au foyer, et l'autre cherchant à savoir si les bandes dessinées faisaient partie des lectures les plus fréquentes des personnes interrogées (voir Introduction, §14-15) ; en revanche, aucune ne concernait à l'époque le fait d'avoir lu des bandes dessinées au cours des douze derniers mois. Voir DEP (1990), Donnat (1998), Donnat (2009).

4. Cherchant à expliquer la baisse des taux de lecture de bandes dessinées de 1997 à 2008, il signalait le fait que le questionnaire employé en 2008 tendait à sous-sonder les lecteurs exclusifs de BD au profit des lecteurs de livres lisant également de la bande dessinée (la question de sa lecture n'était posée en fait qu'aux seconds). Dans l'enquête TMO de 2011, on ne compte en fait que 8 % de lecteurs de bandes dessinées qui déclarent n'avoir aucun livre : à peine un sur dix.

5. Le Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI), par exemple, ouvre en 1990 à Angoulême, il se transforme en Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (CIBDI) en 2008. Astérix et Obélix sont exposés au musée des Arts et Traditions populaires en 1996-1997, et investissent les salles d'exposition de la prestigieuse BnF en 2013.

6. Mais peut-on encore parler de bande dessinée quand il est question d'images animées ou d'images fixes diffusées sur le web mais limitées à de simples strips ou à des images uniques ?

7. C'est vrai du côté de l'offre comme du côté des usages : on verra que la lecture des bandes dessinées est partiellement liée à l'engagement dans la lecture de livres, même pour les lecteurs de mangas.

8. Saemmer (2011).

9. Lesquels, il faut le reconnaître, partent de moins haut.

10. En particulier Octobre (2004), Octobre, Détrez, Merckle et Berthomier (2010).

11. Donnat (1998, 2009), Octobre (2004), Octobre, Détrez, Merckle et Berthomier (2010).

12. En effet, il arrive avec cette méthode, que l'on pourrait qualifier d'hypothético-déductive, que les moyennes écrasent certaines informations.

13. Les enfants de 7 à 10 ans, sondés indirectement *via* leurs parents dans l'enquête de 2011, seraient pour leur part 76 % à avoir lu des bandes dessinées au cours de l'année.

14. On observe le même type d'érosion de la pratique de lecture de bande dessinée (mangas compris) de la préadolescence à l'adolescence dans les enquêtes réalisées par le DEPS auprès des jeunes : Octobre (2004), Octobre *et al.* (2010).

15. En fait, il s'agit des 45-70 ans. Les 70 ans et plus n'ont pas été intégrés ici à l'analyse : ils appartiennent à des générations spécifiques caractérisées par une présence et une valorisation de la bande dessinée beaucoup plus faible lorsqu'ils étaient jeunes.

16. Parmi les lecteurs de bandes dessinées âgés de 15 ans et plus, 84 % des hommes déclarent avoir lu des albums traditionnels et des séries franco-belges ou européennes, pour 81 % des femmes ; 51 % des hommes disent avoir lu des comics ou des bandes dessinées américaines, pour 44 % des femmes ; 39 % des hommes déclarent avoir lu des mangas ou des bandes dessinées asiatiques pour 33 % des femmes.

17. Engagement qui se prolonge jusqu'à la sphère professionnelle : les femmes sont plus investies que les hommes dans les sections jeunesse des librairies ou des bibliothèques.

18. L'analyse est réservée ici à ces catégories sociales pour éviter les effets de brouillage liés aux populations scolarisées (scolaires, lycéens et étudiants qui sont en cours d'étude) ou retraitées (qui, pour leur part, ont été parfois scolarisées – ou non – dans un monde radicalement différent).

19. Dans l'enquête, nous ne disposons pas pour les adultes de l'information concernant la profession du père de la personne interrogée (donnée qui en dirait plus long sur l'origine sociale) : cette question n'a été posée qu'aux personnes âgées de moins de 18 ans. Pour rendre lisible le tableau et éviter des effectifs bruts observés trop faibles, on a effectué les regroupements suivants : catégories populaires (ouvriers, employés), catégories moyennes

(techniciens, professions intermédiaires), catégories supérieures (cadres et professions intellectuelles supérieures, professions libérales, contremaîtres et agents de maîtrise) ; diplômes inférieurs au baccalauréat ou sans diplômes, baccalauréat et diplômes supérieurs au baccalauréat ; lecteurs de bandes dessinées (au moins une au cours de l'année), non-lecteurs de bandes dessinées (n'en ayant pas lu au cours de l'année).

20. Une grande partie de ce chapitre repose sur la première synthèse de l'enquête rédigée par Jacques Bonneau pour TMO Régions, en particulier les développements sur la typologie par genre de BD lues et l'analyse des taux et parts de lecture, qui sont repris quasiment *in extenso*.

21. Ce pourcentage culmine à 57 % chez les 11-14 ans, ce qui voudrait dire que près de six personnes sur dix non lectrices de livres à cet âge seraient lectrices de bandes dessinées. Le conditionnel est cependant de rigueur, sachant que les effectifs bruts pour cette sous-population sont particulièrement réduits ici (trente et une personnes seulement avant redressement).

22. Les pourcentages de lecteurs de bandes dessinées sont par ailleurs de 40 % chez les lecteurs de romans policiers, taux identique chez les lecteurs de littérature classique, 34 % chez les lecteurs de best-sellers, taux identique chez ceux de littérature contemporaine, 26 % seulement chez les lecteurs de romans sentimentaux.

23. La question n'était pas posée aux 11-14 ans.

II. Le goût de la bande dessinée : acquisitions, transmissions, renforcements et abandons

Sylvain Aquatias

1. De l'acquisition du goût à son renforcement ou à sa perte...

- 1 Comment acquiert-on le goût des productions culturelles ? Comment se détermine l'intérêt singulier d'une personne pour une musique ou une lecture ?
- 2 L'émergence du goût et son installation plus ou moins durable dans les habitudes posent à la fois la question de l'initiation et celle de l'environnement : il ne suffit pas d'apprécier une pratique culturelle ; encore faut-il pouvoir s'y adonner sans encourir le regard stigmatisant d'un entourage réprobateur qui pourrait soit décourager de se livrer à cette pratique, soit la limiter aux temps masqués de la vie privée.
- 3 La bande dessinée incarne bien ce type de problème. Pendant longtemps, elle a été dédiée au public enfantin (Piffault, 2008), en France tout au moins¹. Pourtant, la lecture de bandes dessinées n'est pas qu'affaire d'enfants, et une partie de la production, depuis les années 1960, s'adresse clairement aux adultes, aussi bien dans une dimension artistique revendiquée (romans graphiques et fac-similés d'originaux) qu'à des fins de divertissement (grandes séries d'aventures, d'action et d'humour²).
- 4 Les résultats de l'enquête montrent bien cette tension entre enfance et âge adulte : 76 % de la population a lu de la bande dessinée étant enfant, mais moins de la moitié de cette proportion (32 %) a poursuivi cette lecture à l'âge adulte (voir I-2, §8-9). Autrement dit, si le goût pour la bande dessinée est bien répandu à l'enfance, il paraît moins fréquent à l'âge adulte. C'est donc la question des conditions de prolongation de l'intérêt pour la bande dessinée qui est alors mise en avant.
- 5 Or la sociologie du goût, initiée par Pierre Bourdieu, postule que c'est au cours de la socialisation familiale puis scolaire, cette deuxième étant en grande part déterminée

par la première, que s'acquièrent des dispositions permettant d'apprécier les productions culturelles. L'acquisition du goût se ferait d'abord en famille, et trouverait ensuite confirmation ou contradiction dans l'univers scolaire (Bourdieu, 1979). Si on retrouve bien ces prémices dans les données dont nous disposons, cette théorie ne permet pas de résoudre la difficile question de ce qui fait que se prolonge l'intérêt pour la lecture de bandes dessinées à l'âge adulte, alors même qu'une partie non négligeable de ceux qui, enfants, étaient lecteurs de bandes dessinées quitte cette pratique. Il est alors plusieurs façons de considérer les choses.

- 6 On peut penser que certains modes d'acquisition permettent que les dispositions acquises pendant l'enfance soient suffisamment ancrées pour qu'elles subsistent ensuite. Mais on peut aussi imaginer que les discours ambiants sur la bande dessinée peuvent dissuader les adolescents et les jeunes adultes de poursuivre leurs lectures. En effet, la théorie de la distinction lie les goûts des classes populaires au divertissement et aux productions de masse, et les goûts des classes supérieures et, dans une moindre mesure, des classes moyennes aux productions plus légitimes (Bourdieu, 1979). Autrement dit, les goûts sont hiérarchisés et porteurs de valeurs sociales. On pourrait alors en inférer que les jeunes lecteurs cesseraient de lire des bandes dessinées de par le jugement social négatif qui leur serait appliqué³. Deux arguments incitent à pondérer ce raisonnement.
- 7 D'une part, même si l'on peut déplorer avec Gilles Ciment l'absence d'une véritable médiation culturelle (Ciment, 2012), la bande dessinée a bien connu un processus de légitimation, certes inabouti, mais suffisant pour que les lecteurs puissent défendre leur pratique (Boltanski, 1975 ; Maigret, 1994).
- 8 D'autre part, depuis quelques années, l'importance grandissante d'agents d'influence autres que la famille et l'école, groupes de pairs et médias notamment, permet de postuler une emprise normative moins importante de ces deux instances de socialisation. Certains auteurs (Pasquier, 2005) postulent même un passage d'une socialisation verticale (des générations supérieures aux générations inférieures) à une socialisation horizontale (des pairs entre eux). Cette « pluralité des transmissions » (Octobre, 2010) semble avoir contribué à réduire l'écart entre les différents milieux sociaux en termes d'intérêts culturels, les choix les plus élitistes se raréfiant (Lahire, 2004). Cela se perçoit notamment au niveau de l'évolution des goûts en matière de lecture de livres, avec la diminution du nombre de lecteurs et notamment des grands lecteurs, et des choix d'ouvrages moins sélectifs, même parmi les classes supérieures (Donnat, 2009). Éric Maigret postule cependant que la bande dessinée n'est pas aussi impliquée dans les enjeux de culture légitime que d'autres objets (voir IV-4, §13), du fait qu'elle « s'inscrit dans une culture plus tolérante, où la diversité est plus acceptable, car elle signifie beaucoup plus une quête individuelle et collective de sens qu'une volonté de hiérarchie ». Il lie cette spécificité d'une part à des évolutions sociales (« migrations, différenciations des formes familiales, individualisation »), d'autre part à la pérennité des « mouvements culturels contre-hégémoniques » (Maigret, 2012, p. 140).
- 9 Ces arguments sont très présents en ce qui concerne les populations juvéniles, dont on considère souvent soit qu'elles sont plus malléables, soit qu'elles acquièrent une nouvelle autonomie à travers la multiplication des agents d'influence et notamment des médias numériques (Buckingham, 2000). La manière dont le goût des adultes se construit est moins étudiée. Quand elle l'est, elle est plus souvent abordée selon la

théorie bourdieusienne ou sous l'angle des pratiques des amateurs, essayant de déterminer comment celles-ci nourrissent la passion (Hennion, 2004).

- 10 Le fait même que la bande dessinée dispose d'un lectorat important à l'enfance, puis se restreigne, d'abord à l'adolescence, puis à l'âge adulte, nous oblige à situer notre étude à un double niveau : d'abord dans les facteurs qui favorisent la lecture de bandes dessinées pendant l'enfance, ensuite dans les éléments qui permettent au goût acquis de se pérenniser ou, au contraire, qui conduisent à l'abandon de la lecture de bandes dessinées, puis, enfin, dans les facteurs qui, à l'âge adulte peuvent renforcer le goût pour la bande dessinée.

2. Modalités de la transmission familiale

- 11 Nous partons de la transmission familiale pour vérifier les conditions qui permettraient non seulement au goût de s'installer, mais plus encore de perdurer.
- 12 65 % des personnes interrogées disposaient de bandes dessinées chez elles, enfants : rien d'étonnant là, puisque la bande dessinée est, pour une partie non négligeable de sa production, dirigée vers l'enfance et l'adolescence.
- 13 Encore faut-il que les parents consentent à en acheter à leurs enfants. On ne commettra pas l'erreur de penser que cela soit nécessairement l'expression d'une volonté affirmée : les variations du marché de la bande dessinée, les moyens des familles et leurs représentations de la bande dessinée, la pression même que les enfants peuvent exercer sur leurs parents dessinent une configuration complexe que nous ne pourrions transcrire complètement ici. Cependant, nous pouvons au moins vérifier la diffusion de la bande dessinée au sein des familles.
- 14 Si les adultes lecteurs actuels disposaient, enfants, majoritairement de bandes dessinées chez eux (85 % d'entre eux), de même que les anciens lecteurs (77 %), les non-lecteurs de bandes dessinées qui en possédaient sont minoritaires (22 % d'entre eux).

Figure 1. Bande dessinée et famille

Population : lecteurs, anciens lecteurs et non-lecteurs adultes de bandes dessinées ayant eu enfants des bandes dessinées au foyer. Données exprimées en effectifs.

- 15 La différence entre lecteurs actuels et anciens lecteurs est significative : elle montre l'extension de la bande dessinée dans les foyers, mais aussi l'incontestable relation

entre une socialisation précoce aux narrations graphiques et les prémices du goût. Mais cette relation n'est pas suffisante pour déterminer l'acquisition du goût, ce que montre à l'évidence l'importante proportion d'anciens lecteurs ayant possédé des bandes dessinées au foyer étant enfants (77 %).

- 16 On notera pourtant que ce préalable a une conséquence jusque dans les profils des adultes lisant des bandes dessinées : ainsi, 94 % des amateurs de bandes dessinées (lecteurs déclarant à la fois lire actuellement des bandes dessinées tout au long de l'année et que le fait de ne plus lire de bandes dessinées durant six mois leur manquerait beaucoup), 89 % des lecteurs réguliers (lisant au moins dix bandes dessinées par an) et 80 % des lecteurs occasionnels (lisant au moins cinq bandes dessinées par an) disposaient de bandes dessinées chez eux.
- 17 La transmission parentale s'affirme ici avec force, faisant la différence entre, d'une part, non-lecteurs et, d'autre part, anciens lecteurs et lecteurs actuels. Car si les pourcentages de non-lecteurs de bandes dessinées qui en ont néanmoins lu enfants ou à qui leurs parents en achetaient sont relativement faibles (12 et 13 % : cela découle aussi du fait que la plupart des non-lecteurs ne disposaient pas de bandes dessinées au foyer), les pourcentages de ces non-lecteurs déclarant avoir eu des parents lecteurs de bandes dessinées et, à plus forte raison, en discutant avec eux, sont quasiment nuls (3 et 2 %).

Figure 2. La bande dessinée : quelle transmission familiale ?

Indicateurs de transmission	Lecteurs de BD	Anciens lecteurs de BD	Non-lecteurs de BD
Lecture de bandes dessinées, enfant	82 %	73 %	12 %
Achat de bandes dessinées par les parents	72 %	56 %	13 %
Discussion à propos de bandes dessinées avec les parents	33 %	14 %	2 %
Parents lecteurs de bandes dessinées	34 %	16,5 %	3 %

Population : adultes ayant eu enfants des bandes dessinées au foyer. Données exprimées en pourcentages.

- 18 Pour autant, l'écart n'est pas si important entre lecteurs actuels et anciens lecteurs en ce qui concerne le premier item (lire des bandes dessinées : 9 % de différence), alors qu'il se creuse quelque peu avec ceux à qui leurs parents achetaient des bandes dessinées (16 %).
- 19 On notera que la différence entre les pourcentages de lecture de bandes dessinées et d'achat de bandes dessinées par les parents implique d'autres modes d'obtention que l'achat parental : prêt par des amis, emprunts en bibliothèque. Ce ne sont que 56 % des anciens lecteurs de bandes dessinées à qui leurs parents achetaient des bandes dessinées, alors que 73 % d'entre eux en lisaient étant enfants ; de même, un décalage de 10 % existe au niveau des lecteurs de bandes dessinées entre ceux à qui leurs parents achetaient des bandes dessinées et ceux qui en lisaient étant enfants.
- 20 Mais là où la différence est réellement importante, c'est au niveau des parents lecteurs de bandes dessinées et en discutant avec leurs enfants : les lecteurs actuels ont eu de tels parents pour 28 % d'entre eux, contre 10 % des anciens lecteurs et 5 % des non-lecteurs.

- 21 Le fait que les parents soient lecteurs de bandes dessinées et que la bande dessinée soit un sujet de conversation dans la famille participe bien d'une transmission au sens strict du terme. Par contre, que les parents acceptent de parler de bande dessinée avec leurs enfants alors même qu'ils n'en sont pas lecteurs pourrait tenir davantage de la reconnaissance des intérêts infantiles.
- 22 Au total, 40 % des parents des lecteurs actuels, qu'ils soient eux-mêmes lecteurs ou non, acceptaient d'en parler avec leurs enfants, contre 22 % des parents des anciens lecteurs et 12 % des non-lecteurs. Les écarts sont significatifs. Mais il en est de même pour les parents lecteurs, qu'ils en discutent ou non avec leurs enfants : 39 % des parents des lecteurs actuels, 18,5 % de ceux des anciens lecteurs et 10 % de ceux des non-lecteurs sont dans ce cas.
- 23 On peut donc trouver trois profils de parents ayant un impact sur le comportement de leurs enfants vis-à-vis de la bande dessinée, ce que montre le graphique suivant, deux s'opposant (parents lecteurs et discutant, et parents non-lecteurs ne discutant pas), le troisième unissant des influences convergentes (parents lecteurs ne discutant pas, et parents non-lecteurs discutant) ayant un impact plus modéré mais non négligeable.

Figure 3. Discuter de bande dessinée : un facteur de transmission

Population : lecteurs, anciens lecteurs et non-lecteurs adultes de bandes dessinées et comportements des parents. Données exprimées en pourcentages.

- 24 On peut en déduire que le simple fait de lire des bandes dessinées devant des enfants, même si on ne leur en parle pas, ainsi que celui d'accepter d'en parler alors même qu'on n'en lit pas ont un impact sur le comportement des enfants.
- 25 De même, si le fait de disposer de parents amateurs de bandes dessinées prêts à en parler avec leurs enfants constitue un facteur important dans l'établissement des premiers goûts, il n'est pas suffisant pour systématiquement faire acquérir durablement le goût de la bande dessinée (puisque 10 % des anciens lecteurs et 5 % des non-lecteurs sont dans ce cas).
- 26 Certes, les lecteurs actuels lisaient, enfants, plus régulièrement des bandes dessinées que les anciens lecteurs (68 % d'entre eux en lisaient au moins une à deux fois par semaine, contre 53 % des anciens lecteurs), mais la différence n'est pas assez importante pour expliquer la plus grande durabilité de cette activité. Autrement dit, la

transmission familiale joue un rôle important, et ce d'autant plus que les parents sont impliqués dans l'activité, mais elle n'explique pas la totalité des situations. On notera que les différents profils de lecteurs actuels de bandes dessinées sont affectés par les mêmes indicateurs de transmission qui agissent sur le fait d'être lecteur, ancien lecteur ou non-lecteur de bandes dessinées.

Figure 4. Exposition à la bande dessinée dans l'enfance

Indicateurs de transmission	Lecteurs occasionnels de BD	Lecteurs réguliers de BD	Amateurs de BD
Lecture de bandes dessinées au moins une fois par semaine	57 %	75 %	81 %
Achat de bandes dessinées par les parents	65 %	78 %	82 %
Discussion à propos de bandes dessinées avec les parents	26 %	39 %	54 %
Parents lecteurs de bandes dessinées	36 %	31 %	52 %

Population : adultes actuels lecteurs ayant eu enfants des bandes dessinées au foyer. Données exprimées en pourcentages.

- 27 On voit clairement ici que les éléments de la transmission familiale qui favorisent l'émergence du goût pour la bande dessinée agissent par la suite directement sur l'intensité de lecture : les amateurs de bandes dessinées ont eu, pour au moins la moitié d'entre eux, un parent lecteur de bandes dessinées avec lequel ils pouvaient en discuter.

3. Lecture de bandes dessinées et transmission aux enfants

- 28 Ces résultats trouvent un écho dans le comportement des parents et actuels lecteurs vis-à-vis de leurs propres enfants : si 71 % des lecteurs de bandes dessinées ayant des enfants leur ont conseillé de lire de la bande dessinée, cela ne concerne que 43 % des anciens lecteurs de bandes dessinées et 23 % des non-lecteurs. Autrement dit, lire de la bande dessinée prédispose au fait d'en transmettre le goût. On notera la progression que décrit implicitement l'évolution générationnelle : si presque trois parents des lecteurs actuels sur dix lisaient de la bande dessinée et en parlaient avec leurs enfants, presque sept lecteurs actuels sur dix (68,5 %) parlent souvent ou parfois de bande dessinée avec leurs enfants.
- 29 S'il est logique que la transmission se fasse davantage au niveau des lecteurs actuels que des anciens lecteurs ou des non-lecteurs, les représentations de la bande dessinée comme étant principalement une lecture pour les enfants ou les jeunes ne semblent pas vraiment jouer ici : la majorité des lecteurs parents n'est pas d'accord avec cette conception (62 %), qu'ils conseillent ou non à leurs enfants de lire, qu'ils soient lecteurs, anciens lecteurs ou non-lecteurs.
- 30 Ce sont plutôt des raisons éducatives qui font que les parents conseillent ou pas à leurs enfants de lire des bandes dessinées. On observe un lien significatif entre le fait de penser que la bande dessinée peut donner le goût d'autres lectures et celui de conseiller des bandes dessinées à ses enfants : 50 % des parents en accord avec cette assertion ont

conseillé des bandes dessinées à leurs enfants, 66 % des parents la désapprouvant ne l'ont jamais fait. De même, 50 % des parents considérant que les bandes dessinées permettent de se cultiver ont conseillé à leurs enfants d'en lire et, à l'inverse, 61 % des personnes en désaccord avec cette affirmation n'ont pas conseillé à leurs enfants de lire des bandes dessinées.

- 31 Évidemment, les lecteurs actuels sont les plus nombreux à être totalement ou plutôt d'accord avec les propositions « la bande dessinée permet d'apprendre beaucoup de choses et de se cultiver » ou « la bande dessinée peut donner le goût d'autres lectures » : respectivement 85 % et 86 % d'entre eux pensent ainsi, contre 73 % et 79 % des anciens lecteurs, et 64 % et 57 % des non-lecteurs. Les différences sont nettes, mais pourtant, c'est toujours la majorité des personnes interrogées qui a une vision positive des qualités éducatives de la bande dessinée.
- 32 Ces qualités sont les plus explicatives : seulement 46 % des parents pensant que la bande dessinée est divertissante ont conseillé à leurs enfants d'en lire. Les apports éducatifs des bandes dessinées semblent être assez reconnus (selon 74 % des parents adultes, lecteurs ou non, la BD permet de se cultiver, et 76 % pensent que la BD peut donner le goût d'autres lectures).
- 33 On notera néanmoins que ces points de vue s'opposent finalement à la définition de qualités intrinsèques à la bande dessinée. Le point de vue parental sur la bande dessinée est davantage axé sur les vertus pédagogiques que sur les aspects artistiques : seulement 48 % des parents (lecteurs, anciens lecteurs et non-lecteurs confondus) pensant que la bande dessinée est un art à part entière ont conseillé à leurs enfants d'en lire. S'ils sont plus nombreux que les parents pensant que la bande dessinée n'est pas un art à part entière (42,5 %), il n'existe pas de relation significative, probablement du fait aussi du grand nombre de parents ne se prononçant pas sur cette question (8 %, soit presque autant que de parents en désaccord avec cette assertion : 9 %).
- 34 Évidemment, c'est aussi le fait de lire soi-même de la bande dessinée qui conduit à devenir prescripteur auprès de ses enfants. Ainsi, 60 % des lecteurs occasionnels ont conseillé à leurs enfants de lire de la bande dessinée, contre 77 % des lecteurs réguliers et 89 % des lecteurs amateurs de bandes dessinées. De même, 60 % des lecteurs occasionnels parlent parfois ou souvent de bande dessinée avec leurs enfants, contre 78 % des lecteurs réguliers et 92 % des lecteurs amateurs du genre.
- 35 S'il n'est pas possible de conclure de ces chiffres que les enfants de ces parents lisent effectivement de la bande dessinée, on ne peut que remarquer que l'intention de transmettre est bien présente. Lequel de ces deux facteurs agit le plus sûrement sur l'envie de transmettre : le fait de considérer que la bande dessinée a un potentiel pédagogique, ou celui d'être un lecteur au moins régulier de bandes dessinées ?
- 36 Les parents qui considèrent que la bande dessinée a des valeurs éducatives (ayant répondu positivement aux deux propositions : la bande dessinée agit sur la culture générale et sur le goût pour d'autres lectures) ne sont que 54 % à avoir conseillé de lire des bandes dessinées à leurs enfants⁴, ce qui est bien en dessous des pourcentages cités ci-dessus pour les lecteurs réguliers et les amateurs de bandes dessinées. Autrement dit, c'est avant tout le fait d'être soi-même lecteur qui donne envie de transmettre le goût de la bande dessinée à ses enfants.
- 37 Pourtant, on voit clairement apparaître l'autonomisation des goûts à travers les âges des jeunes de 11 à 17 ans interrogés dans l'enquête. Si 76 % des enfants lecteurs de

bandes dessinées de 11 à 14 ans disent parler souvent ou parfois de bande dessinée avec leurs parents, cela ne concerne que 42 % des jeunes lecteurs de BD de 15 à 17 ans. Tout laisse donc à penser que si les discussions avec les parents contribuent à la formation du goût pour la bande dessinée, cette influence est plus importante avant 15 ans et baisse ensuite.

- 38 La question de la transmission du goût pour la bande dessinée ne peut être traitée indépendamment de variables aussi conséquentes que l'âge et le sexe. Ces variables se rejoignent lorsque l'on considère l'évolution de la production de la bande dessinée.
- 39 Ainsi, Christophe Evans et Françoise Gaudet expliquent :

Une personne sur deux âgée de 60 ans et plus déclare ne jamais avoir lu de bandes dessinées au cours de sa vie alors que moins d'un quart des générations suivantes sont dans ce cas. On peut supposer que l'exposition à la bande dessinée pendant l'enfance a été moins forte pour ces générations nées avant-guerre ou dans l'immédiat après-guerre. L'enquête montre que la sensibilisation précoce à la bande dessinée favorise la pratique à l'âge adulte, de même que le fait d'avoir eu des parents lecteurs de bandes dessinées : la probabilité d'être lecteur soi-même est de 45 % en ce cas, de 18 % dans le cas inverse. Or 6 % seulement des personnes âgées de plus de 60 ans avaient un parent lui-même lecteur de bandes dessinées, contre 29 % des 18-24 ans (Evans, Gaudet, 2012).
- 40 Cet effet générationnel est plus conséquent selon qu'il s'agit d'hommes ou de femmes. « À 60 ans et plus, six femmes sur dix déclarent n'avoir jamais lu de bandes dessinées au cours de leur vie, elles sont deux fois moins nombreuses entre 50 et 59 ans » (Evans, Gaudet, 2012).
- 41 La socialisation des hommes et des femmes à la bande dessinée est aussi liée aux conceptions parentales. Alors même qu'environ un tiers des parents des lecteurs hommes et femmes de bandes dessinées en lisaient eux-mêmes, l'achat de bandes dessinées aux enfants a été un peu moins fréquent pour les filles que pour les garçons (75 % des lecteurs actuels de bandes dessinées disent que leurs parents leur achetaient des bandes dessinées lorsqu'ils étaient enfants, contre 68 % des lectrices). De même, 17 % des femmes lectrices de BD ne disposaient pas, enfants, de bandes dessinées chez elles, contre 12 % des hommes.
- 42 On ne peut mettre cette différence uniquement sur le compte d'une moindre présence de la bande dessinée pour filles. Certes, en France, le marché de la bande dessinée a été davantage tourné vers les hommes, qui ont constitué l'essentiel de son lectorat pendant de longues années (Donnat, 1998), et le déploiement de nouvelles stratégies d'extension vers le public féminin est finalement assez récent⁵. Mais, comme le rappelle Thierry Groensteen, des publications pour les filles ont toujours existé, même si elles étaient moins nombreuses. La différence tient surtout à ce que « les illustrés pour demoiselles étaient clairement identifiés comme tels, tandis que les *Tintin*, *Spirou*, *Vaillant* et autres *Pilote* ne revendiquaient pas, ou seulement implicitement, un lectorat masculin, mais semblaient plutôt s'adresser à un public sexuellement indifférencié » (Groensteen, 2001).
- 43 Ne peut-on émettre l'hypothèse de représentations parentales plus tolérantes vis-à-vis de la lecture de bandes dessinées des garçons que des filles ? Ainsi, seulement 24 % des hommes adultes déclarent ne pas avoir eu de bandes dessinées au foyer lorsqu'ils étaient enfants, contre presque le double de femmes dans ce cas (40,5 %), quel que soit leur statut de lecteur. La fréquence de lecture des femmes apparaît aussi avoir été plus basse : les hommes lecteurs de BD disposant de BD chez eux, enfants, sont 73 % à

déclarer en avoir lu au moins une à deux fois par semaine, contre seulement 57 % des femmes.

- 44 On admettra qu'il nous manque là une variable : celle de la composition de la fratrie (voir III-1, §19). Peut-être certaines des femmes lectrices ont-elles pu être sensibilisées à la lecture de BD par leurs frères, ou avoir à disposition des bandes dessinées parce que leurs parents en achetaient pour leurs frères ? De même, la variable parentale nous fait défaut. Quelles conceptions les parents des lecteurs avaient-ils de ce qu'il est bon de lire pour un garçon ou une fille ? On ne peut pas non plus rattacher cette question au milieu social, puisque nous ne disposons pas de cette donnée pour les parents des adultes de l'échantillon. Quoi qu'il en soit, la transmission familiale du goût de la bande dessinée apparaît plus forte pour les hommes que pour les femmes.

4. D'autres instances de sensibilisation à la bande dessinée...

- 45 Si la transmission familiale est un mode de formation important des intérêts culturels, on voit bien que l'on peut acquérir le goût de la bande dessinée autrement, puisque finalement la moitié des lecteurs actuels n'a pas eu de parents lecteurs de bandes dessinées ou n'en a pas parlé avec eux. Nous avons déjà noté plus haut que la différence entre les pourcentages de lecture et d'achat de bandes dessinées par les parents impliquait d'autres modes d'accès à la bande dessinée que l'achat parental : prêt par des amis, emprunts en bibliothèque.
- 46 Ce sont 15 % des lecteurs actuels de bandes dessinées qui n'en disposaient pas chez eux et à qui leurs parents n'en achetaient pas, et 23 % des anciens lecteurs. De même, presque un tiers des 15-17 ans lecteurs de bandes dessinées déclare qu'aucune autre personne qu'eux, au sein du foyer, ne possède de bandes dessinées. Il faut donc bien imaginer que l'on peut découvrir la bande dessinée ailleurs qu'en famille.
- 47 Par conséquent, deux questions émergent : d'une part celle de la formation du goût, d'autre part celle de l'accès aux bandes dessinées elles-mêmes. Dans leur travail sur les lecteurs de mangas, Christine Détrez et Olivier Vanhée notent que la découverte des bandes dessinées se fait souvent dans le prolongement de celle des dessins animés (Détrez, Vanhée, 2012). On peut rapprocher cette réflexion des résultats d'une enquête sur les pratiques juvéniles menée dans le Limousin où, parmi les bandes dessinées les plus citées par les élèves, la plupart avaient connu des déclinaisons récentes sur les écrans, grands (*Astérix*) ou petits (*Tintin*, *Titeuf*, *Naruto*, *Dragon Ball Z*, *Garfield*, *Les Simpson*, *Lucky Luke*, *Lou*) (Aquatias, 2010b).
- 48 À défaut de pouvoir le prouver, on peut donc émettre l'hypothèse que la télévision pourrait être un moyen possible de sensibilisation à la bande dessinée. Cela ne serait pas étonnant dans la mesure où beaucoup de personnages populaires nés dans les périodiques pour enfants se sont vus mettre en scène pour la télévision ou le cinéma, voire devenir des héros de jeux vidéo. Ces œuvres sont probablement considérées comme étant des sources possibles de revenus par les producteurs. On le sait, les jeunes publics sont prescripteurs d'achats familiaux, et leur offrir différentes déclinaisons possibles de leurs héros préférés peut permettre, en diversifiant les débouchés, de vendre plus.

- 49 Mais cette hypothèse fait aussi appel à la transmédiatité ou, plus exactement encore, à la transmédiagenie, qui repose « sur l'appréciation de la capacité d'étoilement, de circulation, de propagation transmédiatique que possède un récit » (Marion, 1997). Les qualités spécifiques des bandes dessinées ou des dessins animés font qu'il est plus aisé, techniquement, de passer de l'un à l'autre de par leur proximité graphique. La même réflexion pourrait être formulée vis-à-vis du jeu vidéo⁶. C'est aussi le fait que les aventures restent suffisamment souples et transformables, qu'il existe un stock possible d'histoires adaptables selon l'intention, de la plus fidèle à la plus innovante, que l'univers narratif est assez dense pour y trouver nombre de personnages principaux ou secondaires et de décors susceptibles de donner sa substance à l'histoire (voir VI-4, §32-33).
- 50 Si l'on pouvait démontrer que le dessin animé constitue parfois le prélude à l'intérêt pour la bande dessinée (ce qui semble assez clair, au moins pour le manga), on se trouverait alors face à un effet intéressant de la transmédiatité : les dessins animés, produits à partir de personnages déjà existants, participeraient à la sensibilisation à la bande dessinée dont ils sont dérivés.
- 51 Enfin, et c'est toujours le travail de Christine Détrez et d'Olivier Vanhée qui nous amène sur cette piste, les enfants peuvent découvrir la bande dessinée en bibliothèque. Les auteurs citent ainsi plusieurs cas de jeunes qui ont connu des mangas par le documentaliste de leur établissement scolaire ou dans les rayons de la bibliothèque locale. Malgré le déficit de formation des bibliothécaires et des documentalistes en ce qui concerne le neuvième art, que déplore Benoît Berthou (2011), les établissements d'emprunt de livres permettent aux enfants de s'initier à la bande dessinée.
- 52 Ils sont aussi un moyen, évidemment, de s'en procurer. On notera, même si les chiffres sont trop bas pour être réellement significatifs⁷, que l'immense majorité des jeunes de 15 à 17 ans lecteurs de bandes dessinées ayant déclaré que personne, hormis eux, n'avait de bandes dessinées au foyer, a fréquenté une bibliothèque ou une médiathèque dans les douze derniers mois (85 % d'entre eux). Tout au moins, ces différents chiffres nous fournissent-ils une piste que l'on pourrait mieux explorer à l'avenir (voir V-1, §10-12).
- 53 Enfin, autre zone d'ombre de l'enquête quantitative, la transmission par les pairs, notée là encore par Christine Détrez et Olivier Vanhée, échappe en partie à notre investigation, faute de questions posées à ce sujet. Néanmoins, il semble impossible qu'elle n'ait pas quelque importance à une époque où la culture se transmet aussi horizontalement, bien que nous ayons vu que cela n'empêche pas la poursuite de la transmission verticale. Elle ne peut être mesurée ici, mais les effets d'influence visibles par exemple au niveau de la musique (Aquatias, 2012) laissent entrevoir que, même si la lecture des livres échappe en partie aux intérêts des groupes juvéniles, celle de la bande dessinée pourrait bien s'y transmettre. Là encore, il s'agit aussi d'un moyen possible d'accès. Les jeunes amateurs rencontrés par Christine Détrez et Olivier Vanhée échangent des mangas, et on peut supposer qu'à leur instar, d'autres bandes dessinées peuvent circuler ainsi.
- 54 Les résultats de l'enquête sur les pratiques juvéniles menée dans le Limousin permettent de confirmer cette tendance d'une autre manière. Une question portait sur les raisons du choix des bandes dessinées. Les élèves ayant lu une bande dessinée dans le dernier mois ont cité avant tout l'intérêt (26,8 %), puis le hasard (19,5 %). Ces deux premières réponses évoquent malgré tout le fait que les jeunes interrogés, pour

l'essentiel des élèves de cinquième, troisième et première, ont déjà un intérêt pour la bande dessinée. Mais arrivent ensuite les conseils d'un ami (19 %) et l'influence de la télévision (12 %), les conseils d'un parent (8 %) ou d'un enseignant (3 %) se positionnant loin derrière (Aquatias, 2010b). On retrouve là l'influence non seulement des pairs, mais aussi de la télévision dont nous avons parlé plus haut.

- 55 Un agent d'influence possible semble être absent de ces données : l'école. Il existe des tendances assez contradictoires au niveau des programmes. Alors même qu'il est admis que la bande dessinée peut être une ressource pour enseigner⁸, elle est quasiment absente des programmes de français. Au demeurant, les œuvres du neuvième art sont surtout conçues dans le monde scolaire comme des aides pédagogiques, rarement comme des œuvres en soi, méritant une étude propre⁹. De la même manière que Philippe Coulangeon (2010) note une faible influence de l'école sur le goût musical des jeunes, on peut penser qu'elle agit peu en ce qui concerne le goût pour la bande dessinée, sinon à travers le rôle, relevé plus haut, des enseignants documentalistes.
- 56 On voit ici se dégager d'autres influences possibles pouvant contribuer à l'initiation des jeunes aux bandes dessinées. Nous ne pouvons certes en mesurer les importances relatives dans le processus d'acquisition du goût de la bande dessinée, mais leur rôle semble difficile à nier.

5. Motifs d'arrêt de la lecture : conceptions adolescentes, temporalités de vie et manque de variété des lectures

- 57 Nous avons essayé de détacher les variables qui agissaient sur l'acquisition du goût pour la bande dessinée, goût qui s'acquiert essentiellement à l'enfance. Mais la plus grande partie de notre échantillon est constituée d'anciens lecteurs. Pourquoi ont-ils arrêté de lire de la bande dessinée ?
- 58 On notera d'abord que cet arrêt se produit pour l'essentiel avant 25 ans (79,5 % des arrêts). Certaines raisons évoquées ont peu de poids, quel que soit l'âge auquel les lecteurs ont arrêté de lire de la bande dessinée : le coût des bandes dessinées (5 % des raisons d'arrêt), la déception au regard de l'évolution de la production (2,5 % des raisons d'arrêt), ou l'influence de l'entourage (3 %).
- 59 Par contre, quand on examine les raisons d'arrêt de la lecture de la bande dessinée en fonction de l'âge d'arrêt, on voit apparaître quelques motifs récurrents qui font sens au regard des périodes de la vie des personnes interrogées.
- 60 Ainsi, pour les anciens lecteurs adultes de bandes dessinées ayant arrêté d'en lire avant 15 ans, **le désintérêt de la bande dessinée** apparaît comme le motif d'arrêt le plus important (cette raison figure dans 31 % des réponses données). Le deuxième motif par ordre d'importance est **la préférence pour d'autres lectures ou loisirs** (25 %). Le troisième motif est **le manque de temps** (21 %). Les deux premières raisons ne sont pas sans rapport : le désintérêt d'une activité est souvent en lien avec l'émergence de nouveaux intérêts ou le renforcement d'intérêts déjà présents.
- 61 On pourrait penser, bien sûr, que cet abandon est en rapport avec la conception même de la bande dessinée comme d'un loisir surtout fait pour les enfants et les jeunes. Mais 54 % des anciens lecteurs adultes de bandes dessinées ayant arrêté à 15 ans ou avant

déclarent ne pas être d'accord avec cette assertion. Pourtant, le regard des adultes sur leurs pratiques passées diffère souvent de celui que l'on porte au moment même où l'on fait ses choix.

- 62 Si l'on considère la sous-population des jeunes de 15 à 17 ans ayant arrêté de lire de la bande dessinée (qui est significative, 46 % d'entre eux disant ne plus lire de bandes dessinées, 5 % étant non-lecteurs et 49,5 % lecteurs), on voit surgir les mêmes trois grands motifs d'arrêt que pour les adultes, dans des proportions assez similaires : le désintérêt (29 % des réponses), la préférence pour d'autres lectures ou loisirs (28 %), le manque de temps (21 %).
- 63 Mais surtout, le regard que portent les 15-17 ans anciens lecteurs sur la bande dessinée est très différent de celui des adultes anciens lecteurs : 62 % d'entre eux sont totalement d'accord ou plutôt d'accord avec le fait que les bandes dessinées sont surtout faites pour les enfants et les jeunes. Si cette conception est majoritaire chez ceux qui arrêtent la lecture de la bande dessinée, elle est minoritaire chez ceux qui sont encore lecteurs (36 %).

Figure 5. Perception enfantine de la bande dessinée

POPULATION : LECTEURS, ANCIENS LECTEURS ET NON-LECTEURS DE BANDES DESSINÉES DE 15 À 17 ANS EN ACCORD OU EN DÉSACCORD AVEC L’AFFIRMATION : « LES BANDES DESSINÉES SONT SURTOUT FAITES POUR LES ENFANTS ET LES JEUNES » (QUESTION J114, QUESTIONNAIRE JEUNES). DONNÉES EXPRIMÉES EN EFFECTIFS.

- 64 Autrement dit, à l'adolescence, il est fort probable qu'un nombre non négligeable de jeunes lecteurs arrêtent de lire des bandes dessinées simplement parce qu'ils pensent qu'elles ne sont plus de leur âge ou, plus cyniquement, pour bien montrer qu'ils ont grandi. On sait qu'à la préadolescence, pris dans le processus d'individualisation, les jeunes sont de plus en plus soucieux de s'affirmer comme n'étant déjà plus des enfants (Singly, 2006). Trouver un relatif déni de la lecture de la bande dessinée n'est donc pas étonnant. Mais cela marque aussi le fait que beaucoup d'enfants ne savent pas qu'existent des bandes dessinées destinées à des publics plus matures.
- 65 Néanmoins, on peut penser que certains environnements familiaux sont plus propices à la diffusion de ces conceptions de la bande dessinée. En contrôlant le métier du père, on voit apparaître quelques liaisons significatives : les jeunes de 15 à 17 ans enfants

d'ouvriers sont 64,5 % à penser que la bande dessinée est davantage tournée vers l'enfance, ainsi que 90 % des jeunes du même âge dont les parents exercent une profession libérale. Ces pourcentages sont encore plus importants si l'on considère les jeunes de 15 à 17 ans anciens lecteurs : 100 % des enfants de parents ayant une profession libérale et 73 % de ceux d'ouvriers partagent cet avis.

- 66 Ce qui est particulièrement intrigant, c'est que si l'on observe les représentations des adultes parents de l'échantillon appartenant à ces catégories socioprofessionnelles, cette conception ne ressort pas particulièrement. 63 % des ouvriers sont en désaccord avec cette assertion, ainsi que 79,5 % des professions libérales. Il faut donc penser que des représentations peuvent être transmises qui ne correspondent pas aux discours tenus par les personnes interrogées soit aux enquêteurs, soit à leurs enfants.
- 67 On peut expliquer ce décalage de deux manières : soit les effets de légitimité produits par l'enquêteur incitent les personnes interrogées à répondre différemment de ce qu'elles pensent en réalité, soit d'autres influences, non parentales, agissent sur les enfants. Les chiffres cités plus haut quant aux représentations des enfants sembleraient faire pencher l'interprétation du côté de l'influence des pairs, indépendamment du fait qu'elles soient soutenues ou non par les représentations des parents. Pour autant, c'est bien la profession du père qui sépare les représentations des différents jeunes.
- 68 On émettra donc une troisième hypothèse, qui nous semble mieux expliquer le décalage observé. En ce qui concerne les ouvriers adultes ayant des enfants de notre échantillon, on sait que les lecteurs actuels ne représentent qu'une faible proportion d'entre eux (19 %). On peut donc dire que leurs discours sont à l'inverse de leurs pratiques, ce qui peut expliquer en partie les représentations de leurs enfants¹⁰. Cela est moins vrai des parents exerçant des professions libérales, où la proportion de lecteurs de bandes dessinées est plus conséquente, mais néanmoins non majoritaire : 48 % d'entre eux. On peut donc postuler que les représentations se transmettent davantage à partir des pratiques effectives des parents que de leurs propos. Le fait que les personnes ont répondu à cette question de l'enquête ne permet pas d'ailleurs de déduire qu'elles expriment leur opinion en famille. Il est possible que certains enfants n'aient pas même connaissance des appréciations de leurs parents sur la bande dessinée.
- 69 Cette considération fait écho à l'observation que nous avons citée plus haut sur le fait que les parents qui lisent des bandes dessinées sans en parler avec leurs enfants ont autant d'influence que ceux qui, n'en lisant pas, acceptent de parler de bande dessinée avec leurs enfants. L'observation des comportements nourrit tout autant la socialisation des enfants que les discours qu'on leur tient¹¹.
- 70 En outre, les activités de loisirs varient en fonction des âges, on le sait, et la lecture de bandes dessinées n'échappe pas aux modifications qu'entraînent les changements de statut tant au regard de l'éducation et du travail (élève, étudiant, salarié) que du statut familial (enfant, jeune célibataire, parent). On l'a dit, le deuxième motif par ordre d'importance pour ceux ayant arrêté avant 15 ans est **la préférence pour d'autres lectures ou loisirs** (25 %), presque à égalité avec **le manque de temps** (21 %).
- 71 Or, la restructuration du temps à l'adolescence, avec l'entrée au lycée, l'émergence de nouveaux loisirs et le renforcement des sociabilités juvéniles (Aquatias, 2010b), s'inscrit bien dans le processus de construction de l'identité des adolescents. Sylvie Octobre et ses collègues notent comment les agendas de loisirs se réorganisent au fur et à mesure que l'on grandit, et évoquent la décroissance de la lecture quotidienne de bandes dessinées au fil des âges des enfants, passant de 20,5 % à 11 ans à 13,5 % à 13 ans, puis à

8,5 % à 15 ans avant de chuter à 5,5 % à 17 ans. Cette réorganisation provoque aussi une baisse de l'assiduité télévisuelle et de la lecture quotidienne de livres, tandis que l'écoute de la radio et de la musique s'élève (Octobre, 2010).

- 72 Entre 16 et 24 ans, les raisons dominantes d'arrêt sont le manque de temps (32 % des raisons d'arrêt données par les adultes anciens lecteurs ayant arrêté à cet âge) et le fait d'être attiré par des activités concurrentes (24 %). On trouve un même exemple de restructuration des intérêts dans la pratique des activités sportives, où l'arrêt de la pratique découle en grande partie du surgissement d'autres activités, qui réduisent la disponibilité des jeunes¹².
- 73 Or, c'est vers 16 ans que l'on rentre au lycée, et les objurgations scolaires se font plus conséquentes au fur et à mesure que l'on va vers le baccalauréat et les études supérieures. On sait que pour certains lycéens, les demandes de lecture scolaire entrent en concurrence avec leurs lectures de loisirs (Aquatias, 2012).
- 74 On peut vérifier partiellement cette hypothèse en partant du principe que les anciens lecteurs qui n'auront pu trouver le temps de continuer à lire des bandes dessinées sont aussi ceux qui lisaient le moins d'autres livres étant enfants, c'est-à-dire qui avaient le moins l'habitude de beaucoup lire. C'est ce que présente le tableau suivant.

Figure 6. Arrêt de la lecture de bandes dessinées.

Lectures étant enfant / raisons d'arrêt de la lecture de BD	A arrêté parce qu'il avait moins de temps pour lire	A arrêté pour d'autres raisons ou ne se souvient plus
Lisait souvent d'autres livres que des bandes dessinées étant enfant	27 %	35 %
Lisait occasionnellement d'autres livres que des bandes dessinées étant enfant	49 %	48 %
Ne lisait jamais ou presque jamais d'autres livres que des bandes dessinées étant enfant	24 %	17 %
Total	100 %	100 %

Population : adultes anciens lecteurs ayant arrêté de lire des bandes dessinées entre 16 et 24 ans. Données exprimées en pourcentages.

- 75 Il existe une liaison positive entre le fait d'avoir souvent lu d'autres livres que des bandes dessinées étant enfant et celui d'arrêter de lire des bandes dessinées pour d'autres raisons que le manque de temps, de même qu'entre le fait de n'avoir jamais ou presque jamais lu des bandes dessinées étant enfant et celui d'arrêter pour cette raison¹³.
- 76 On arrête donc d'autant plus facilement de lire de la bande dessinée entre 16 et 24 ans qu'on a lu peu d'autres livres que de la bande dessinée étant enfant. Pour le dire autrement, il y a bien, pour certains enfants, un déficit de passage de la bande dessinée à d'autres lectures pendant l'enfance qui, ensuite, jouera sur la lecture de bandes dessinées, mais aussi sur celle d'autres livres.

- 77 On peut donc penser qu'il est important d'organiser le passage de la bande dessinée vers d'autres lectures, dès que l'on voit que des enfants en lisent de manière quasiment exclusive. 22 % des anciens lecteurs de bandes dessinées ne lisaient jamais ou presque jamais d'autres ouvrages étant enfants, ce qui est considérable. Il existe un lien entre le fait d'avoir lu un livre (quel qu'il soit) dans les douze derniers mois et celui d'avoir souvent lu d'autres livres que des bandes dessinées étant enfant : 68 % des anciens lecteurs ayant lu souvent d'autres ouvrages que des bandes dessinées étant enfants ont lu des livres dans les douze derniers mois, 63 % des anciens lecteurs n'ayant jamais ou presque jamais lu d'autres ouvrages n'ont lu aucun roman dans les douze derniers mois. Et ce lien semble apparaître de façon précoce, au niveau des personnes qui, enfants, lisaient occasionnellement d'autres ouvrages que de la bande dessinée (53 % d'entre elles n'ont lu aucun ouvrage dans les douze derniers mois).
- 78 Or si l'on regroupe les deux catégories de ceux qui, enfants, ne lisaient qu'occasionnellement ou jamais d'autres ouvrages que de la bande dessinée, 64,5 % des anciens lecteurs sont alors concernés, dont un peu plus de la moitié n'a lu aucun ouvrage dans les douze derniers mois (56,5 %).
- 79 La lecture de bandes dessinées ne suffit donc pas à transmettre le goût de la lecture, même si, on le verra plus loin, elle agit bien sur ce dernier. Encore faut-il que se construise une continuité entre la lecture de bandes dessinées et celle d'autres ouvrages.
- 80 Revenons aux motifs d'arrêt. Parmi ceux qui cessent de lire des bandes dessinées entre 25 et 39 ans, 28 % le font encore par manque de temps. On l'a dit, cette période correspond souvent à l'insertion professionnelle, voire à la constitution d'un couple ou d'une famille, et les budgets temps se réduisent d'autant. Cette raison d'arrêt continue ensuite de baisser dans les tranches d'âges supérieures.
- 81 On ne trouve pas de conjonction saillante entre le manque de temps et la profession ou le niveau de diplôme. Mais la lecture fait partie des loisirs du temps quotidien, qui sont définis par les contraintes professionnelles et domestiques et ne nécessitent pas une planification, ce qui n'implique pas tant une culture du temps très élaborée, mais plutôt des habitudes de lecture (Coulangeon, Menger, Roharik, 2002).
- 82 Existe-t-il un lien intrinsèque entre le type de lecture de bandes dessinées et sa pérennité ? Pour répondre à cette question, nous avons réuni les styles de bandes dessinées que disaient avoir lus les anciens lecteurs de bandes dessinées (comics, mangas, bandes dessinées traditionnelles, romans graphiques et bandes dessinées alternatives¹⁴).
- 83 L'on voit cependant clairement que pour les personnes ayant répondu, la proportion d'anciens lecteurs ayant lu au moins les quatre types de bandes dessinées cités plus haut est très basse (1 %). Ceux qui lisaient trois styles de bandes dessinées sont un peu plus nombreux (4 %). Un peu plus d'un quart des anciens lecteurs adultes (27 %) ne lisaient que deux styles de bandes dessinées. Mais l'écrasante majorité ne lisait qu'un seul style de bandes dessinées (69 %).

Figure 7. Diversité et pérennité de la lecture de bandes dessinées

Types de styles de lecture	Effectifs	Fréquence
Tout	18	1 %
Trois styles au moins	68	4 %
Deux styles seulement	476	26,5 %
Un style seulement	1 228	68,5 %
Total	1 790	100 %

Population : adultes anciens lecteurs. Données exprimées en effectifs et en pourcentages.

- 84 Ce sont très largement des lecteurs de bandes dessinées traditionnelles qui sont concernés par cet arrêt (96 % des adultes anciens lecteurs n'ayant lu qu'un seul style de bandes dessinées étaient des lecteurs de bandes dessinées traditionnelles)¹⁵. L'arrêt pourrait alors être lié à ce que les anciens lecteurs n'ayant lu qu'un seul style de bandes dessinées ne connaissaient que les œuvres destinées à la jeunesse. Le fait que les anciens lecteurs d'un seul style de bande dessinée de 15 ans et plus ont pour leur plus grande part arrêté avant 15 ans (71 % des anciens lecteurs ayant arrêté avant 15 ans ne lisaient qu'un style de bandes dessinées) soutient ce raisonnement.
- 85 On restera cependant prudent. D'une part, les phénomènes générationnels dont nous avons vu plus haut l'importance peuvent pondérer ces résultats : le roman graphique s'est imposée en France entre 1980 et 2000 (Groensteen, 2012) et le manga connaît son premier succès populaire avec Akira à partir de 1990. C'est dire que l'extension dans le marché de ces deux styles n'était certes pas comparable avec celle des comics et, plus encore, des bandes dessinées traditionnelles. D'autre part, les lecteurs actuels ne lisant qu'un seul style de bande dessinée représentent une proportion conséquente du total des lecteurs actuels (34 %).
- 86 Il faut donc bien formuler les choses ainsi : moins on lit de styles différents de bandes dessinées, plus les probabilités d'arrêter d'en lire sont importantes. Il ne s'agit là que d'un facteur parmi d'autres.
- 87 Cependant, on retrouve là l'hypothèse émise plus haut. Un certain nombre d'adolescents ne connaissant que la bande dessinée traditionnelle (dont on peut penser qu'elle est tournée vers la jeunesse) et lisant peu d'autres ouvrages ne trouvent pas de lectures qui soient à la fois à leur portée et valorisantes. De fait, ils abandonnent la bande dessinée, considérant qu'elle n'est plus de leur âge.
- 88 Si l'on voulait résumer le modèle qui se dégage de cette réflexion, on pourrait dire que les raisons d'arrêt de la lecture de bandes dessinées se définissent au croisement des dispositions à la lecture dont disposaient les personnes interrogées au moment où elles

ont arrêté et des représentations qu'elles avaient de la bande dessinée, représentations définies en partie au moins par la connaissance qu'elles pouvaient avoir des œuvres disponibles et des budgets-temps liés aux âges de la vie et déterminés en partie par les statuts professionnels et familiaux.

- 89 Ce dernier point nous amène déjà à considérer, au-delà des facteurs d'arrêt de la lecture de bande dessinée, les effets de renforcement qui permettront au goût de se pérenniser, puisque le raisonnement inversement symétrique de celui tenu plus haut est tout aussi vérifiable : plus on lit de styles de bandes dessinées, moins on arrête d'en lire (63,6 % des lecteurs actuels lisent plus d'un style de bande dessinée).

6. Des effets de renforcement : les sociabilités, la situation professionnelle et le goût pour la lecture

- 90 48 % des adultes lecteurs actuels de bandes dessinées déclarent avoir souvent lu d'autres livres que de la bande dessinée pendant leur enfance, contre seulement 35 % des anciens lecteurs (la fréquence la plus élevée pour eux étant de 42 % de lecteurs occasionnels d'autres livres) et 26 % des non-lecteurs de bandes dessinées (dont la proportion la plus importante – 44 % – répond ne jamais ou presque jamais avoir lu d'autres livres).
- 91 Si l'écart est significatif entre les lecteurs de bandes dessinées, les anciens lecteurs et les non-lecteurs quant à la lecture fréquente d'autres ouvrages pendant l'enfance, il faut bien souligner que cela ne concerne pourtant pas la majorité des lecteurs actuels de bandes dessinées.
- 92 Néanmoins, on peut ainsi voir que non seulement la lecture de bandes dessinées n'entre pas en compétition avec celle de livres, mais plus encore que les deux sont complémentaires et s'associent largement au niveau des lecteurs actuels de bandes dessinées. Ainsi, 85 % des lecteurs actuels adultes lisaient souvent ou occasionnellement des ouvrages autres que la bande dessinée, enfants. Cette donnée n'est pas nouvelle. Déjà, l'enquête de 1994 sur le lectorat relevait ce fait (IFOP, 1994).
- 93 On trouve d'un côté d'anciens lecteurs de bandes dessinées qui ne lisent que peu, ni bandes dessinées, ni autres ouvrages ; de l'autre, des lecteurs actuels de bandes dessinées qui lisent à la fois des bandes dessinées et d'autres ouvrages. C'est ce que montre clairement le graphique suivant.

Figure 8. Lecture de bandes dessinées et d'autres livres

Population : lecteurs, anciens lecteurs et non-lecteurs de bandes dessinées ayant ou non lu d'autres types d'ouvrages dans les douze derniers mois. Données exprimées en pourcentages.

- 94 De fait, puisque l'on sait que les usages de la lecture sont plus encouragés dans les classes supérieures et moyennes que dans les classes populaires, on peut en déduire aussi que l'appartenance à une catégorie sociale favorisée permet aux usages de la lecture en général et de la bande dessinée en particulier de perdurer dans le temps. Pour confirmer cette hypothèse, il nous suffit d'observer les professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) des adultes ayant répondu aux questionnaires.

Figure 9. Professions et catégories socioprofessionnelles, et lecture de bandes dessinées

CSP et statut de lecteur de BD	Lecteurs de BD	Anciens lecteurs de BD	Non-lecteurs de BD	Total
Agriculteurs	19 %	43 %	38 %	100 %
Artisans, commerçants, chefs d'entreprises	23 %	58 %	19 %	100 %
Cadres, professions intellectuelles supérieures	47,5 %	47,5 %	5 %	100 %
Professions intermédiaires	32,5 %	58 %	9,5 %	100 %
Employés	23 %	58,5 %	18,5 %	100 %
Ouvriers	20 %	58 %	22 %	100 %
Retraités	9 %	43 %	48 %	100 %
Autres inactifs	20,5 %	47 %	32,5 %	100 %
Au foyer	13 %	40 %	47 %	100 %
Étudiants	40 %	57 %	3 %	100 %

Population : personnes adultes interrogées. Données exprimées en pourcentages.

- 95 Trois profils de lecteurs de bandes dessinées se détachent largement : les cadres et les professions intellectuelles supérieures, puis à moindre hauteur les étudiants, et enfin les professions intermédiaires. Au contraire, les agriculteurs, les personnes au foyer et les retraités sont plus portés à ne pas être lecteurs de bandes dessinées. Le profil des anciens lecteurs se trouve davantage parmi les professions intermédiaires, les employés et les ouvriers. On voit bien, là, que le niveau de lecture est directement corrélé aux professions et catégories socioprofessionnelles.
- 96 Ce n'est probablement pas un hasard si les retraités et les personnes au foyer lisent moins de bandes dessinées que les personnes actives. En ce qui concerne les retraités, nous avons déjà vu qu'un effet générationnel était bien présent. Quant aux personnes au foyer, 96 % d'entre elles sont des femmes, 45 % n'ont aucun diplôme, et 35 % sont titulaires d'un diplôme inférieur au baccalauréat.
- 97 De même, de façon logique, le niveau de diplôme agit sur le nombre de livres lus autres que la bande dessinée : 61 % des détenteurs d'un diplôme universitaire de deuxième ou troisième cycle, diplôme d'ingénieur ou d'une grande école lisent dix livres et plus par an, contre seulement 35 % des personnes titulaires d'un diplôme inférieur au baccalauréat ou n'ayant pas de diplômes du tout. Inversement, 14 % de ces derniers n'ont lu aucun livre dans l'année passée, contre 3 % des diplômés de second cycle au moins.
- 98 On voit donc bien qu'un des éléments déterminants est bien le goût pour la lecture, lequel est directement corrélé au niveau de diplôme et donc, bien sûr, à l'activité professionnelle. Le goût pour la lecture agit aussi sur les profils des adultes lecteurs de bandes dessinées, puisque 90 % des amateurs de BD et 86 % des lecteurs réguliers de BD

disent avoir lu, souvent ou occasionnellement, des livres autres que des BD lorsqu'ils étaient enfants.

- 99 Somme toute, reste une interrogation qui tient aux différents comportements de lecture entre sexes. De manière générale, les femmes lisent plus que les hommes (Donnat, 2009). Or, elles sont moins lectrices de bandes dessinées. Cela n'est-il pas contradictoire au regard de nos conclusions ?
- 100 Pour mieux comprendre, nous examinerons plus précisément la population des 24 à 59 ans¹⁶. Dans cette population, 45 % des hommes n'ont lu aucun livre dans les douze derniers mois, contre seulement 34 % des femmes.
- 101 Parmi les femmes de 24 à 59 ans, les statuts de lecture de la bande dessinée sont significativement reliés à des paliers de lecture annuelle : les lectrices de bandes dessinées sont majoritaires à lire dix livres et plus, autres que de la bande dessinée, par an (60 %), et les non-lectrices à n'en lire aucun (50,5 %) ; les anciennes lectrices sont un peu plus nombreuses à lire un à neuf livres (35 %).
- 102 Au contraire, les hommes non lecteurs de bandes dessinées comme les anciens lecteurs de bandes dessinées sont majoritairement des non-lecteurs de livres autres que de la bande dessinée (respectivement 85 % et 60 %), alors que les lecteurs de bandes dessinées se partagent entre lecteurs d'un à neuf livres par an (52 %) et lecteurs de dix livres et plus par an (41 %).
- 103 Pour le dire ainsi, le lien entre lecture de livres autres que de la bande dessinée et lecture de bandes dessinées est indépendant de la quantité de livres lus pour les hommes : il suffit qu'ils lisent des livres, aussi peu que ce soit (pour exemple, ceux qui lisent un à quatre livres par an représentent 30 % des lecteurs de bandes dessinées), pour lire de la bande dessinée.
- 104 Pour les femmes, au contraire, la quantité de livres lus autres que de la bande dessinée est en rapport avec les probabilités de lire de la bande dessinée : plus les femmes de 25 à 59 ans lisent de livres, plus grandes sont les chances qu'elles lisent aussi de la bande dessinée.
- 105 On retrouve là un profil sexué conséquent, probablement lié à une sensibilisation précoce à la bande dessinée plus importante pour les garçons que pour les filles.
- 106 Enfin, on peut penser que, pour que le goût se stabilise et devienne pérenne, il faut au moins que l'entourage, sinon soutienne, au moins accepte les pratiques des lecteurs de bandes dessinées.
- 107 Presque trois quarts des amateurs de bandes dessinées en parlent avec leur famille, leurs amis, leurs collègues (74 %). Cela représente encore un peu plus de la moitié des lecteurs réguliers de bande dessinée (55 %), mais moins du tiers des lecteurs occasionnels (32 %). On peut donc considérer que le fait de pouvoir parler avec son entourage est bien un facteur renforçant la pratique.
- 108 De même, les lecteurs adultes qui parlent parfois ou souvent de leur passion avec des personnes inconnues rencontrées sur des forums et des réseaux sociaux sont plus nombreux chez les amateurs de bande dessinée (38 % d'entre eux) que chez les lecteurs réguliers (18 %) et encore plus que chez les lecteurs occasionnels (8 %). En outre, 29 % des amateurs de bande dessinée discutent avec leur entourage pour choisir leurs bandes dessinées, 25,5 % des lecteurs réguliers et 20 % seulement des lecteurs occasionnels.

- 109 Le fait que l'intérêt pour la bande dessinée s'exprime à travers des discussions, que ce soit en coprésence ou non, n'est pas étonnant en soi. Mais, ainsi, il se renforce et se stabilise.

7. Les variables des goûts spécifiques

- 110 Un lecteur de bande dessinée en aime-t-il tous les styles ou plus spécialement un ? Des goûts spécifiques émergent-ils, qui puissent être corrélés avec une variable descriptive telle que l'âge, le sexe, les catégories socioprofessionnelles, etc. ?
- 111 Il existe une relation claire entre le fait d'être un lecteur régulier et de lire deux styles au moins de bandes dessinées¹⁷ (63,5 % des lecteurs réguliers lisent au moins deux styles de bandes dessinées), ainsi qu'entre le fait d'être un lecteur occasionnel et de ne lire qu'un style de bandes dessinées (68 % d'entre eux). On peut donc penser que la passion pour la bande dessinée entraîne à en découvrir et en lire de multiples formes. Pour exemple, 74 % des amateurs de bandes dessinées lisent au moins deux styles de bandes dessinées, et 46,5 % en lisent au moins trois styles.
- 112 Pourtant, les effets générationnels évoqués plus haut incitent à penser que l'histoire même des publications de bandes dessinées a pu avoir une incidence sur le goût des lecteurs en fonction de leurs âges, et peut-être de leur sexe.
- 113 La figure 10, construite à partir du poids relatif de chaque type de bandes dessinées lues, quelles que soient les autres lectures accomplies, illustre bien cela.

Figure 10. Les différents types de bandes dessinées : quelle porosité ?

Classes d'âge et types de lecture de BD	19-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus
Au moins des mangas	45 %	38 %	14 %	10 %	13 %
Au moins des comics	57 %	51 %	30 %	21 %	13 %
Au moins des BD traditionnelles	64 %	77 %	91 %	93 %	93 %
Au moins des romans graphiques	34 %	30 %	18 %	17 %	14 %

Population : adultes lecteurs de bandes dessinées. Données exprimées en pourcentages.

- 114 On y voit clairement la décroissance des comics, des mangas et des romans graphiques au fur et à mesure que l'âge s'élève et, inversement, le poids de la bande dessinée traditionnelle dans les classes d'âge supérieures. Les romans graphiques décroissent de même, mais cela est probablement en rapport avec leur apparition tardive sur le marché.
- 115 Ainsi, on s'aperçoit que les 40 ans et plus représentent 74,5 % des lecteurs qui lisent uniquement des bandes dessinées traditionnelles. De même, à l'inverse, les personnes qui ne lisent que des mangas se recrutent parmi les plus jeunes : ils sont 7 % des 18-24 ans et 9 % des 25-29 ans, le pourcentage décroissant à partir de 30 ans (5 % de 30 à 39 ans, 3 % de 40 à 49 ans, etc.).
- 116 D'ailleurs, lorsque l'on observe les réponses des adultes à qui l'on a demandé s'ils connaissaient, ne serait-ce que de nom, certains personnages au sein d'une liste, des variations générationnelles sont évidentes : *Naruto*, par exemple, regroupe 22 % des

réponses des 18-24 ans et 19 % des 25-29 ans, mais ne figure que dans 4 % des réponses des 50-59 ans ainsi que des 60 ans et plus. Cela n'est pas étonnant lorsque l'on sait que le personnage apparaît pour la première fois en 1999 au Japon et en 2002 en France.

- 117 En fait, on voit là que l'acquisition du goût est liée au paysage éditorial et à ses variations au fil des générations. Autrement dit, les goûts acquis à l'enfance ne se modifient que pour une faible partie des lecteurs : les différents styles émergeant au cours du temps ne sont adoptés que par une faible proportion des lecteurs adultes de bandes dessinées. Ainsi, il existe de fortes variations du nombre de styles lus, quels qu'ils soient, d'une classe d'âge à une autre, ce que montre le tableau suivant.

Figure 11. Les différents types de bandes dessinées : quelle pérennité ?

Nombre de styles lus	19-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus	Total
Tous les styles	15 %	13 %	3 %	2 %	3 %	8 %
Trois styles	14 %	18 %	12 %	4 %	7 %	12 %
Deux styles	31 %	25 %	22 %	30 %	12 %	25 %
Un style seulement	35 %	38 %	63 %	64 %	78 %	52 %
Aucun de ces styles	5 %	6 %	0 %	0 %	0 %	3 %
Total	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

Population : adultes lecteurs de bandes dessinées. Données exprimées en pourcentages.

- 118 Ce sont bien les plus jeunes qui sont les plus nombreux à lire le plus de styles : 60 % des 19-29 ans et 56 % des 30-39 ans lisent deux styles au moins, contre seulement 37 % des 40-49 ans, 36 % des 50-59 ans et 22 % des 60 ans et plus.
- 119 Si l'âge est prédictif du goût, on ne perçoit pas vraiment de distinctions entre les hommes et les femmes vis-à-vis du nombre de styles appréciés (mangas, comics, bandes dessinées traditionnelles et romans graphiques). De même, on constate que les différences sexuées n'apparaissent pas vraiment par rapport au style. Mais c'est probablement que, dans les mangas ou les romans graphiques comme dans les bandes dessinées traditionnelles ou les comics, la variété de choix est suffisante pour que chacun puisse y trouver son compte.
- 120 Si l'on observe les thèmes des bandes dessinées, globalement, les hommes sont plus nombreux à préférer fantasy, fantastique et science-fiction (62 % contre 53 %), policiers et thrillers (70 % contre 59 %), bandes dessinées historiques (62 % contre 52 %), westerns (57 % contre 29 %) et bandes dessinées érotiques (32 % contre 21 %).
- 121 Les femmes sont plus nombreuses que les hommes à préférer les bandes dessinées d'enfance et de jeunesse (76 % d'entre elles contre 60 % des hommes), sans qu'un lien apparaisse avec le fait qu'elles aient des enfants ou pas.
- 122 Christophe Evans et Françoise Gaudet remarquent que « la lecture de bandes dessinées, à l'instar de la lecture de livres et de la plupart des pratiques culturelles, est positivement corrélée au niveau de diplôme » (Evans, Gaudet, 2012). Des goûts correspondraient-ils alors aux niveaux de diplômes (voir I-2, §18) ?

- 123 S'il n'existe pas de différences significatives pour ce qui est des bandes dessinées traditionnelles, largement appréciées à tout niveau de diplômes, il en va autrement pour les mangas, les comics et les romans graphiques. On pourrait même décrire une relative hiérarchie des bandes dessinées en fonction des niveaux de qualification des personnes qui les lisent.
- 124 Ainsi, les romans graphiques opposent clairement les personnes détenant au moins un diplôme universitaire de second cycle (53 % déclarent les aimer) et les personnes ayant un diplôme inférieur au premier cycle ou étant sans diplômes (59 % disent ne pas les aimer).
- 125 De même, les mangas opposent les personnes titulaires d'un diplôme universitaire de premier cycle et celles détenant un diplôme universitaire au moins de second cycle : 41 % des premières déclarent aimer lire des mangas, et 73 % des secondes disent ne pas apprécier ces bandes dessinées.
- 126 Enfin, une troisième particularité émerge au niveau des comics, qui sont préférés par les personnes n'ayant aucun diplôme ou en possédant un inférieur au baccalauréat (57 % d'entre elles déclarent les aimer, contre 49,5 % des personnes ayant au moins un baccalauréat)¹⁸.
- 127 S'il existe bien des écarts significatifs en fonction du diplôme, les proportions concernées sont assez mesurées. Aussi examinerons-nous les trois styles de bandes dessinées les uns après les autres pour en vérifier la validité.
- 128 En ce qui concerne **les romans graphiques et les bandes dessinées alternatives**, on note d'abord des pourcentages importants de lecteurs actuels ne connaissant pas ce type de bandes dessinées (19 % du total : seulement 5 % des lecteurs actuels ne connaissent pas les mangas, et 4 % ne connaissent pas les comics). Mais la définition elle-même du roman graphique n'est pas toujours claire¹⁹, et ce résultat en est probablement l'expression.
- 129 Le niveau de diplôme apparaît faiblement discriminant en ce qui concerne le fait d'avoir lu des romans graphiques et des bandes dessinées alternatives dans l'année.
- 130 Cependant, pour les hommes adultes lecteurs de bandes dessinées, la séparation est nette, tant au niveau des lecteurs dans les douze derniers mois (30 % des titulaires d'un diplôme de premier cycle et plus sont dans ce cas, contre 20 % des bacheliers et 20,5 % des personnes n'ayant aucun diplôme ou détenant un diplôme inférieur au baccalauréat) que du goût déclaré pour ce type de production, ce que montre le tableau suivant.

Figure 12. Le diplôme : un facteur de diversité dans la lecture de BD ?

Aime ou pas les romans graphiques et les bandes dessinées alternatives	Aime bien ou beaucoup	N'aime pas vraiment ou pas du tout	Ne connaît pas	Total
Aucun diplôme ou diplôme inférieur au baccalauréat	31 %	46 %	23 %	100 %
Baccalauréat ou équivalent	32 %	54 %	14 %	100 %
Diplôme universitaire de 1 ^{er} 2 ^e ou 3 ^e cycle ou équivalent	44 %	39 %	17 %	100 %

Population : hommes adultes lecteurs de bandes dessinées. Données exprimées en pourcentages.

- 131 Aucune différence significative n'apparaît au niveau des femmes, pour lesquelles le niveau de diplôme n'est pas discriminant. On voit clairement ici un effet du diplôme sur la lecture et sur le goût pour les romans graphiques au niveau des lecteurs adultes hommes.
- 132 En ce qui concerne **les comics et les autres bandes dessinées américaines**, il existe une opposition entre les lecteurs actuels qui n'ont pas de diplôme ou détiennent un diplôme inférieur au baccalauréat et les lecteurs actuels ayant le baccalauréat ou plus. Ainsi, 43 % des premiers en ont lu au cours des douze derniers mois, contre 37 % des seconds. La proportion la plus importante de lecteurs de comics se trouve parmi les personnes sans diplômes (55 % d'entre elles). Si l'on observe ces chiffres pour la population des 18 à 39 ans, c'est-à-dire ceux qui lisent le plus de comics, la différence est encore plus forte : 65 % des adultes lecteurs de bandes dessinées n'ayant aucun diplôme ou titulaires d'un diplôme inférieur au baccalauréat sont lecteurs de comics, contre seulement 50,5 % des adultes lecteurs de bandes dessinées ayant un diplôme supérieur au baccalauréat.
- 133 Mais on peut être encore plus précis puisque l'une des questions portait directement sur le fait d'aimer ou pas les super-héros. On voit alors clairement une opposition entre les lecteurs adultes n'ayant aucun diplôme (71 % d'entre eux affirment aimer les super-héros) et les titulaires d'un diplôme universitaire de deuxième ou troisième cycle (42 % d'entre eux disent apprécier les super-héros), les titulaires de diplômes inférieurs au baccalauréat ou de niveau baccalauréat, ainsi que les détenteurs d'un diplôme de premier cycle occupant des positions intermédiaires (respectivement 52 % et 55 % d'entre eux déclarent priser les super-héros).
- 134 Le goût pour **les mangas et autres bandes dessinées asiatiques** est autrement délicat à traiter, une variable supplémentaire venant se rajouter au diplôme : la pratique des jeux vidéo et la lecture des mangas sont corrélées. Ainsi, 63 % des adultes lecteurs de bandes dessinées jouant aux jeux vidéo au moins une ou deux fois par semaine ont lu des mangas dans l'année, alors que 58 % des adultes lecteurs de bandes dessinées et qui ne jouent jamais aux jeux vidéo n'ont pas lu de mangas dans l'année. Le fait de jouer plus souvent n'agit pas sur la quantité de mangas lus.
- 135 Or, 58 % des titulaires d'un diplôme de premier cycle disent jouer aux jeux vidéo, contre seulement 45 % des titulaires d'un diplôme de second ou troisième cycle. Est-il possible que se dissimule là un autre effet générationnel ? 78 % des 18 à 39 ans déclarent jouer aux jeux vidéo et 78,5 % des 40 ans et plus disent ne pas y jouer. De même, l'on sait que les femmes, en général, jouent moins que les hommes aux jeux vidéo²⁰.
- 136 Pourtant, l'âge agit davantage que le sexe sur la probabilité de jouer au moins une à deux fois par semaine aux jeux vidéo. Si 51 % des femmes adultes lectrices de bandes dessinées de moins de 40 ans jouent au moins une à deux fois par semaine aux jeux vidéo (contre 71 % des hommes), 85 % des hommes de 40 ans et plus et 90 % des femmes jouent rarement ou jamais. Au vu de ces pourcentages, on peut examiner les niveaux de diplômes là où ils seront les plus distinctifs, c'est-à-dire pour la population des 18-39 ans.
- 137 Plusieurs liaisons se détachent alors. D'une part, on trouve une opposition relative entre les diplômés du premier cycle et ceux des deuxième et troisième cycles : les premiers contribuent pour la plus forte proportion au total des lecteurs appréciant les

mangas et jouant au moins une fois par semaine (29 %) ; les seconds forment plus du tiers de ceux qui jouent rarement ou jamais et n'aiment pas les mangas (35 %).

- 138 D'autre part, la plus forte proportion parmi ceux qui jouent au moins une fois par semaine et n'aiment pas les mangas est constituée des non-diplômés ou des faiblement diplômés (diplômes inférieurs au CAP) : 56,5 % d'entre eux jouent au moins une fois par semaine et n'aiment pas les mangas.
- 139 Le diplôme a donc bien un effet sur le fait d'aimer ou pas le manga, d'abord au niveau des non-diplômés ou des faiblement diplômés où, même si l'on aime jouer, on n'en aime pas forcément les mangas, puis au niveau des titulaires de diplômes universitaires, entre ceux détenant un diplôme de premier cycle et ceux ayant un diplôme de second et troisième cycles.
- 140 Même si l'on doit, comme toujours, aborder ces chiffres avec prudence, il semble bien que le lien entre le diplôme et le goût pour un style de bande dessinée peut supposer une interprétation en termes de représentations des œuvres et, plus précisément, de leur niveau de légitimité. Des styles s'opposent ainsi, selon que les lecteurs imaginent, en fonction de leur niveau de diplôme, qu'ils sont de plus ou moins grande qualité : comics et mangas dans le premier cas, romans graphiques et bandes dessinées alternatives dans le second²¹.
- 141 Ces représentations agissent à différents niveaux : pour les mangas, ce sont les diplômés de l'université qui se séparent en fonction des cycles ; pour les comics, c'est au niveau du baccalauréat que l'écart se creuse avec les diplômés de l'université. Il semble que cela évoque une moindre reconnaissance des comics et, plus précisément, de la bande dessinée super héroïque par rapport aux mangas, ainsi qu'une plus forte légitimité des romans graphiques.

8. Conclusion

- 142 Qu'en est-il finalement de l'acquisition du goût pour la bande dessinée ? Dans un article antérieur (Aquatias, 2010a), nous avons posé l'hypothèse que les agents d'influence pouvaient varier en fonction des objets culturels considérés et que des configurations spécifiques pouvaient alors émerger. Si l'on considère que les intérêts, à l'adolescence, se construisent à partir de goûts préalablement existants, d'abord transmis comme autant d'éléments d'une culture sociale par les familles, les apports que pourront faire l'école, les groupes de pairs ou les médias, pour ne citer qu'eux, seront plus ou moins convergents ou divergents, produisant alors les conditions d'un intérêt plus ou moins durable.
- 143 Si les données dont nous disposons ne nous permettent pas de reconstituer totalement les différents éléments de ce que serait une configuration des diverses influences contribuant au goût pour la bande dessinée, on voit cependant clairement que cette dernière est bien un objet particulier s'inscrivant dans un schéma de construction du goût bien spécifique.
- 144 Durant l'enfance, elle s'inscrit pleinement dans les supports culturels proposés aux enfants, au même titre que les jeux vidéo et les dessins animés. Si la plupart des enfants sont exposés à la bande dessinée, l'acquisition du goût varie en fonction de la transmission familiale, à la fois présente de manière significative et insuffisante pour expliquer la totalité des comportements des lecteurs de notre échantillon.

- 145 D'autres sources nous ont permis de voir que les médias, et notamment la diffusion des dessins animés, les sociabilités juvéniles et, dans une moindre part, les établissements de prêts d'ouvrages (bibliothèques et centres de documentation et d'information scolaires) participent à la propagation du goût pour la bande dessinée, alors même que l'école semble jouer un faible rôle.
- 146 En parallèle, l'arrêt de la lecture de bandes dessinées, au croisement des représentations qu'ont les enfants du monde adulte et de la réorganisation des activités juvéniles, montre l'importance du jugement des pairs et leur ancrage dans des milieux sociaux, bien que les discours des parents se conjuguent peu avec les représentations des enfants.
- 147 On ne peut donc pas expliquer l'acquisition du goût par le seul ascendant des parents, des pairs ou des médias. L'intérêt pour la lecture de bandes dessinées s'élabore dans la confrontation de ces trois agents d'influence. Il nous faudrait des données plus qualitatives afin de pouvoir mieux expliquer comment ils s'associent ou non pour provoquer l'intérêt pour la bande dessinée.
- 148 Des questions d'âge président bien de manière plus générale encore à l'abandon de la bande dessinée, comme le montre Sylvie Octobre. Mais il s'agit là de la recomposition des intérêts qui s'effectue avec la sortie de l'enfance et/ou de l'adolescence.
- 149 On notera néanmoins une phase palier entre 10 et 24 ans, qui, selon que l'intérêt des bandes dessinées destinées aux enfants et aux adolescents se convertit ou non en un intérêt plus global pour la bande dessinée, détermine l'arrêt ou la prolongation de la lecture de bandes dessinées et, dans une certaine mesure, de la lecture de tout ouvrage. La recomposition des intérêts juvéniles est liée au moins en partie aux valeurs que les jeunes accordent à la bande dessinée en tant que pratique enfantine, dont il faut se débarrasser, ou en tant que pratique culturelle, que l'on peut poursuivre.
- 150 À l'âge adulte, clairement, le goût de la bande dessinée s'inscrit dans une appétence plus générale pour la lecture, qui varie cependant en fonction du sexe. Les hommes, plus exposés à la bande dessinée, en lisent d'autant plus qu'ils lisent d'autres types d'ouvrages et qu'ils font partie de milieux socioprofessionnels favorisés. Si le même principe agit bien sur les femmes, ce sont les grandes lectrices qui lisent le plus de bandes dessinées.
- 151 De la même manière que pour la lecture d'autres livres, on lit d'autant plus de bandes dessinées que le niveau de diplôme est élevé. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on y retrouve des effets de légitimité, qui séparent les différents genres des mangas, des comics et des romans graphiques.
- 152 D'une certaine manière, l'on voit apparaître ici le clivage entre deux marchés : celui qui se destine aux publics juvéniles, enfants et adolescents, et celui qui s'élabore en visant un public adulte. Tous deux sont constitutifs de la bande dessinée, et pourtant, la divisent en deux comportements assez différents : l'un, à l'enfance, semble assez peu sélectif et moins porteur de jugements de valeur, même si probablement des préférences s'y élaborent, que nous ne pouvons saisir ici ; l'autre, à l'âge adulte, se scinde et crée des comportements plus sélectifs, où s'opposent les tenants de niveaux de diplômes plus ou moins hauts, en fonction aussi de leur génération, c'est-à-dire de l'état du développement des marchés qui a permis qu'ils connaissent à l'enfance différents genres de bandes dessinées.

- 153 Finalement, la dénomination de « bande dessinée » permet bien mal de circonscrire l'acquisition d'un goût spécifique : d'abord, parce que ce sont deux publics distincts qui la constituent, touchés par des œuvres et des politiques éditoriales différentes ; ensuite, parce que la bande dessinée est perméable à d'autres univers où l'expression graphique est tout aussi présente : dessins animés et jeux vidéo, dont nous avons vu qu'ils pouvaient être des précurseurs, des accompagnateurs ou des prolongateurs de l'intérêt pour la bande dessinée à l'adolescence. Se posent alors la question des dispositions de certains domaines culturels à favoriser le déploiement transmédiatique, et dès lors, celle de l'intérêt à les examiner séparément, comme c'est le cas à l'heure actuelle.
- 154 Cette constatation peut aboutir à deux points de vue presque contradictoires : l'un inciterait à diviser les œuvres en fonction du public, l'autre à les lier à d'autres œuvres de ce que l'on pourrait appeler la narration graphique (jeux vidéo, dessins animés, story-boards, etc.). Mais la description que nous venons de faire de l'acquisition du goût et de ses transformations (de l'abandon à la passion) montre que l'on ne peut séparer aisément le public juvénile du public adulte dans la mesure où l'un peut être le précurseur de l'autre.
- 155 Notre réflexion nous amène donc plutôt à une invitation à redéfinir le champ même de la bande dessinée (voir VI-5), à l'élargir peut-être pour permettre de mieux rendre compte des usages et des productions qui le composent, celui des arts qui associent lettres et graphisme et, bien sûr, de la manière dont le goût naît pour ces différents supports.

NOTES

1. Le phénomène est beaucoup moins marqué aux États-Unis, par exemple, où les bandes dessinées étaient aussi considérées comme un divertissement acceptable pour les adultes.
2. Pour exemple, on trouve la déclaration suivante sur le site de l'agence chargée de la promotion des derniers albums de Blake et Mortimer : « L'agence marketing et communication famille Family & Compagnie a créé autour de cette sortie un véritable événement médiatique en donnant à cet album un statut de star de la BD incontournable, intelligente et haut de gamme. L'objectif est de séduire le lectorat classique de cette série, les 40 ans et plus, en allant aussi conquérir une cible plus jeune. » URL <<http://www.familycompagnie.com/agence-publicite-famille-blake-et-mortimer/>> [page consultée le 4 juin 2013].
3. On trouve des exemples de ce type d'attitude chez les lecteurs de mangas décrits par Christine Détrez et Olivier Vanhée, notamment dans la figure des « complexés » (Détrez, Vanhée, 2012).
4. On notera que le pourcentage est encore plus faible si l'on observe une sous-population de parents ayant déclaré être d'accord avec le fait que les BD agissent sur la culture générale OU que les BD agissent sur le goût pour la lecture : seulement 47,6 % d'entre eux conseillent alors à leurs enfants de lire des BD.
5. Le lancement d'abord de bandes dessinées ouvertement tournées vers les filles (le journal *Spirou* avait déjà dans les années 1960 « Sophie » ou « Isabelle », on ne l'oubliera pas) voit le jour à partir des années 2000, soit cherchant le public adolescent (*Lou !*, 2003 ; *Les Nombres*, 2005), soit s'adressant au public adulte (le blog de Pénélope Bagieu ouvre en 2007, celui de Margaux

Motin en 2008). À sa suite, on voit apparaître des collections (« Strawberry et Blackberry », chez Soleil, en 2009) et des magazines (*Fluide Glamour* en 2010, *Bisou magazine* en 2013).

6. On pourrait multiplier les exemples : de la bande dessinée vers le dessin animé et le jeu vidéo, bien sûr, mais aussi, à l'inverse, du jeu vidéo vers la bande dessinée (*Assassin's Creed*, *World of Warcraft*) et du dessin animé vers la bande dessinée (*Mickey Mouse*).

7. Nous n'avons que deux cents lecteurs de 15 à 17 ans, et seulement soixante-quinze (37 %) d'entre eux disent être seuls à posséder des bandes dessinées au foyer.

8. Voir les pages où différents CRDP proposent des ressources sous l'égide du SCEREN-CNDP (Service culture, éditions, ressources pour l'Éducation nationale – Centre national de documentation pédagogique). Par exemple. URL <<http://www.educasources.education.fr/selection-detail-149427.html>> [page consultée le 17 janvier 2015]. Ou URL <<http://eprofsdocs.crdp-aix-marseille.fr/-BD-Bande-Dessinee-.html>> [page consultée le 17 janvier 2015].

9. Certains éditeurs se sont d'ailleurs saisis de cette opportunité pour faire valoir leurs publications. Voir URL <<http://www.editions-delcourt.fr/professionnels/education>> [page consultée le 17 janvier 2015]. Ou URL <<http://www.dargaud.com/espace-educatif/>> [page consultée le 17 janvier 2015].

10. Cela ne peut être qu'une hypothèse, bien sûr. Nous n'avons pas, pour les jeunes de 15 à 17 ans, de données sur le fait que leurs parents lisent ou pas des bandes dessinées.

11. On retrouve là, bien sûr, les principes de la socialisation « par corps », chère à Pierre Bourdieu (1980).

12. « Car il semble assuré que c'est la concurrence avec d'autres activités qui constitue le puissant moteur de l'abandon. En effet suivent ensuite dans le classement des motifs d'abandon, "le manque de temps" (52 %), "une autre activité qui plaisait plus" (46 %), et "les problèmes d'emploi du temps" (32 %) : charges scolaires nouvelles, contraintes domestiques surtout pour les jeunes filles, nouvelles sociabilités remplissent sans doute ces réponses » (Burlot *et al.*, 2004, p. 62).

13. « Les liaisons données ici sont obtenues par le pourcentage de l'écart maximum (PEM), un indice de liaison entre les données d'un tableau de contingence. Voir URL <<http://cibois.pagesperso-orange.fr/bms93.pdf>> [page consultée le 17 janvier 2015].

14. La liste proposée comportait deux items de plus : petits formats et magazines de bandes dessinées. Nous ne les avons pas retenus ici, considérant qu'ils tenaient plus du format que du style. Certes les petits formats ne proposaient pas de mangas, mais l'on pouvait y trouver aussi bien de la bande dessinée traditionnelle que des comics. Le même problème se pose pour les magazines (on se souvient que *Le Journal de Tintin* avait, par exemple, publié *Le Spirit*). De fait, nous avons un taux de non-réponses conséquent (15 %), probablement des personnes ayant lu uniquement des petits formats ou des magazines, voire les deux.

15. Le libellé exact de la question était : « Lorsque vous lisez des bandes dessinées, lisez-vous les genres suivants ? Des albums traditionnels (séries franco-belges ou européennes : *Astérix*, *Tintin*, *Spirou*, *Buddy Longway*, *Les Passagers du vent*...) ».

16. Ceci nous permet d'éliminer les retraités (nous avons déjà vu les spécificités générationnelles de cette population) et une partie au moins des étudiants, qui pourraient lire davantage de livres du fait de leurs cursus.

17. ... parmi les mangas, les comics, les romans graphiques et les bandes dessinées traditionnelles. Il existait une cinquième catégorie, celle des journaux d'humour et de bandes dessinées. Nous ne l'avons pas retenue, parce qu'elle nous semblait trop éclectique pour correspondre à un style précis. On peut imaginer que les lecteurs qui ne lisent que ces journaux correspondent à ceux ayant déclaré ne lire aucun des quatre autres styles, soit 5,6 % des lecteurs occasionnels et 0,6 % des lecteurs réguliers.

18. Les pourcentages ci-dessus ont été calculés pour les personnes ayant répondu aimer ou ne pas aimer le style concerné. Nous n'avons pas tenu compte ici de celles qui ne connaissaient pas ou n'avaient pas d'avis. Les liaisons données sont obtenues, comme plus haut, par le PEM.

19. Thierry Groensteen signale bien qu'« il est plus difficile que jamais de dire ce qui relève proprement du “roman graphique”. Dans une acception large, tout ce qui se situe entre l'album grand format traditionnel et le format poche peut sembler en relever » (Groensteen, 2012, *op. cit.*).

20. Dans l'enquête d'Olivier Donnat, 25 % des hommes ont joué au moins une ou plusieurs fois par semaine au cours des douze derniers mois, contre seulement 12 % des femmes (Donnat, 2009). 28,5 % des hommes adultes et 15 % des femmes adultes de notre échantillon disent jouer au moins une ou plusieurs fois par semaine.

21. Thierry Groensteen explique que « l'expression de “roman graphique” vise à introduire une distinction entre le tout-venant de la production et des œuvres plus ambitieuses. Elle cherche à séduire un public (et des médias) qui n'avaient pas nécessairement l'habitude de considérer la bande dessinée comme une littérature à part entière. Elle se veut révélatrice du clivage qui existerait entre une bande dessinée de divertissement – parfois de grande qualité, parfois moins – et une authentique “bande dessinée d'auteurs”, laquelle, s'étant affranchie du carcan des genres, exprime d'abord la sensibilité de l'artiste et le regard qu'il porte sur le monde » (Groensteen, 2012).

III. Circulations de la bande dessinée : achat, emprunt, collection

Xavier Guilbert

- 1 Depuis plus d'un demi-siècle de discours critique, l'image populaire de la bande dessinée, construction qui prend ses fondations dans le slogan programmatique du *Journal de Tintin* (« le journal des jeunes de 7 à 77 ans¹ »), entretient également autour d'elle l'idée d'une lecture rassembleuse. Au milieu des années 1980, dans les pages de *Circus*, les éditoriaux d'Henri Filippini ne cessent d'évoquer « notre chère bédé », exaltant ce que l'on désigne désormais comme « le discours amoureux² » – un discours implicitement partagé.
- 2 Plus près de nous, dans un article du *Monde des livres* datant de 2008, le journaliste Alain Beuve-Méry s'inscrit dans le prolongement de cette pensée, affirmant sans détour (et sans citer de source) : « Un livre acheté sur huit est un album. En bibliothèque, c'est un ouvrage emprunté sur cinq. La BD apparaît comme le livre le plus convivial, le seul qui rassemble toutes les générations. »
- 3 Enfin, à sa manière, le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême entérine également cette vision par son choix d'intégrer à son palmarès un prix intergénérationnel (entre 2010 et 2012), décerné à « une œuvre transgénérationnelle, susceptible d'intéresser tous les publics sans distinction d'âge³ ».
- 4 Face à ces affirmations souvent péremptoires, on est en droit de se demander ce qu'il en est vraiment des dynamiques de circulation de la bande dessinée. Jusqu'ici, les données relatives à la bande dessinée en général ont été particulièrement peu nombreuses, mais l'enquête menée sur son lectorat par TMO en 2011 représente, tant par la taille de l'échantillon interrogé que par l'ampleur de son questionnaire, une solide base d'exploration que nous nous proposons de mettre en œuvre.
- 5 Dans un premier temps, nous nous attacherons à établir une cartographie de la circulation de la bande dessinée, en couvrant l'ensemble des pratiques qui y sont associées. Dans un second temps, nous nous emploierons, en nous appuyant sur les résultats de l'enquête 2011 relatifs à cette dimension, à en mettre en évidence les vecteurs les plus marquants.

1. La propriété de bandes dessinées

- 6 Traditionnellement, l'œuvre de bande dessinée est associée à son support physique – une identité qui s'établit avec l'émergence de l'album comme format privilégié de sa commercialisation, dans le courant des années 1980 et 1990. Cependant, malgré l'inscription durable de la bande dessinée au sein des périodiques (spécialisés ou non), il faut reconnaître combien est ténue la nuance existant entre « la bande dessinée » (entendue comme mode d'expression) et « une bande dessinée » (terme longtemps associé à l'album, alors format dominant). On notera d'ailleurs que des glissements sémantiques similaires ont pu émerger par rapport aux productions étrangères : ainsi, un comics (majoritairement utilisé au pluriel) désigne tout autant une bande dessinée américaine que le format réduit avec couverture souple qui lui est associée. Plus rarement, un manga sera une bande dessinée en format de poche, en noir et blanc et à forte pagination, quand bien même l'œuvre en question ne serait pas originaire du Japon.
- 7 Dans le modèle traditionnel où œuvre et support physique sont confondus, la question de la collection apparaît comme un premier point d'entrée dans notre tentative de cartographie.
- 8 La notion de « collection » mérite d'ailleurs que l'on s'y arrête : d'usage courant pour les professionnels (éditeurs ou bibliothécaires), elle revêt chez le lecteur une dimension bien différente, qui implique l'accumulation d'ouvrages. S'il s'agit sans aucun doute de l'expression consacrée lorsque l'on évoque la bande dessinée, on parle rarement de « collection » dans le cadre du livre : on se constitue plutôt une bibliothèque, l'idée de collection correspondant généralement à une approche bibliophile particulière tournée vers une forme de fétichisme de l'objet.
- 9 S'il est indéniable que de tels comportements existent au sein des lecteurs de bandes dessinées, ils ne caractérisent probablement pas l'ensemble des pratiques. De fait, la question Q90 de l'étude (« Pour vous, quels sont les deux critères les plus importants dans le choix d'une bande dessinée... ») révèle que l'histoire (66 %) et le dessin (59 %) sont les critères principaux du choix, bien loin devant le fait de poursuivre une série (15 %) ou l'auteur (12 %)⁴ – semblant souligner l'importance accordée à la narration sur les dynamiques de série, et donc privilégier la lecture par rapport à la collection (voir VI-4, §35-36).
- 10 La question Q71 de l'étude (« Vous personnellement, possédez-vous des bandes dessinées au format papier ? ») montre que la propriété de bandes dessinées touche un individu sur deux (49 %) au sein de la population âgée de 11 ans et plus – et ce, bien que l'on ne compte que 29 % de lecteurs « actifs » déclarant avoir lu de la bande dessinée au cours des douze derniers mois. De fait, les lecteurs « actifs » sont très majoritairement (87 %) possesseurs de bandes dessinées au format papier, alors que ce n'est le cas que de 44 % des anciens lecteurs et d'un peu moins de 10 % des personnes déclarant ne jamais avoir été lectrices de bandes dessinées. Il ressort ainsi que la propriété est essentiellement le fait de lecteurs « actifs » (pour 52 %) et d'anciens lecteurs (pour 43 %), seuls moins de 5 % des possesseurs de bandes dessinées se déclarant comme non lecteurs. Le fait d'avoir des enfants constitue par ailleurs, pour les anciens lecteurs et les non-lecteurs, un facteur significatif mais pas forcément déterminant dans la possession de bandes dessinées au format papier : ainsi, on compte 36 % de

« possesseurs » chez les anciens lecteurs et non-lecteurs de plus de 15 ans qui ont des enfants, contre seulement 29 % de possesseurs pour ceux qui n'en ont pas. Chez les lecteurs actuels, on observe une proportion comparable de « possesseurs », qu'ils aient des enfants ou pas (85 % contre 84 %, respectivement).

- 11 Pour mettre ces données en perspective, rappelons que lors de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français réalisée en 2008, seulement 6 % des plus de 15 ans ne possédaient aucun livre (VI-2-1, question 58 : « nombre de livres possédés au foyer »), alors que l'on comptait 61 % de lecteurs « actifs » déclarant avoir lu un livre au cours des douze derniers mois (VI-3-2, question 66 : « nombre de livres lus au cours des douze derniers mois »).
- 12 On note d'ailleurs qu'un homme est plus susceptible de posséder des bandes dessinées (à 59 %) qu'une femme (40 %), alors que la situation n'est pas aussi tranchée du côté du livre en général (7 % de « non-possédants » chez les hommes, contre 5 % chez les femmes). Un constat s'impose : au même titre que la lecture, la propriété ressort comme étant inégalement partagée, et fortement « genrée ». Sommes-nous ici en présence d'une lecture qui manquerait de légitimité aux yeux des lectrices ? Ou s'agit-il de la conséquence de l'absence d'une offre spécifique qui leur soit destinée (voir I-2, §16-17) ?
- 13 On observe ensuite que la possession diminue avec l'âge, passant de 89 % chez les 11-14 ans à autour de 50 % à partir de 30 ans, pour connaître une forte chute au-dessus de 60 ans (23 % seulement). Cette évolution est à mettre en parallèle avec l'abandon de la lecture de bandes dessinées, et pose la question du lien qui peut exister entre lecture et possession – et en particulier, de la conservation d'une collection de bandes dessinées, quand bien même il y aurait eu abandon de la lecture de ces dernières.
- 14 On notera que la situation pour le livre en général (en se basant toujours sur les données de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français réalisée en 2008) est bien différente : ainsi, la possession de livres au sens large se montre stable et s'inscrit entre 93 % et 96 % pour toutes les catégories d'âge entre 15 et 64 ans. Même chez les 65 ans et plus (au sein desquels on enregistre le plus faible taux de lecteurs, à 63 %), la possession de livres s'établit à 91 % de la population.
- 15 La question Q72 de l'étude (« Combien de bandes dessinées possédez-vous personnellement en format papier ? ») vient d'ailleurs confirmer ces observations. Tout d'abord, on constate que la majorité des collections compte dix à cinquante ouvrages (25 % de la population âgée de 11 ans et plus, pour 49 % de possesseurs). Cette valeur se montre de plus remarquablement stable dans le temps, ne variant guère entre les 18-24 ans et les 50-59 ans.
- 16 Ensuite, il apparaît que l'avancée en âge, une fois passé le cap des 18 ans, met en évidence deux périodes particulières : d'une part, un grand nombre de « collections modestes » (moins de dix ouvrages) chez les 18-29 ans, pour lesquels on peut supposer qu'ils doivent faire face à des impératifs économiques liés à cette période de transition (études avec éloignement potentiel du foyer familial, puis installation et entrée dans la vie active) ; et d'autre part, un renforcement après 30 ans des « grosses collections » (au-delà de cent ouvrages), qui pourrait correspondre à une accumulation graduelle au fil du temps.

Figure 1. La propriété de bandes dessinées en format papier : répartition par tranches d'âge

	Aucune/ Moins de 10	10 à 50	50 à 100	100 à 500	500 et plus	NSP
De 15 à 17 ans	33 %	38 %	23 %	4 %		
De 18 à 24 ans	42 %	38 %	12 %	7 %		
De 25 à 29 ans	43 %	37 %	12 %	7 %		
De 30 à 39 ans	23 %	44 %	17 %	15 %	2 %	1 %
De 40 à 49 ans	20 %	41 %	21 %	15 %	4 %	1 %
De 50 à 59 ans	18 %	39 %	14 %	26 %	3 %	
60 ans et plus	25 %	46 %	19 %	8 %	2 %	
Total	28 %	41 %	17 %	13 %	2 %	0 %

POPULATION : LECTEURS ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

Figure 2. La propriété de bandes dessinées en format papier : répartition par intensité de lecture

	Aucune/ Moins de 10	10 à 50	50 à 100	100 à 500	500 et plus	NSP	Possession
1 à 4 bandes dessinées	44 %	43 %	6 %	5 %	1 %		73 %
5 à 9 bandes dessinées	38 %	44 %	13 %	4 %	0 %		79 %
10 à 19 bandes dessinées	22 %	42 %	23 %	13 %	1 %		91 %
20 à 49 bandes dessinées	10 %	42 %	23 %	20 %	4 %	1 %	93 %
50 à 99 bandes dessinées	15 %	16 %	18 %	46 %	4 %		90 %
100 bandes dessinées et plus	7 %	30 %	28 %	26 %	7 %		98 %
Total	28 %	41 %	17 %	13 %	2 %	0 %	85 %

POPULATION : LECTEURS ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 17 Au sein des lecteurs, si la possession de bandes dessinées progresse avec l'intensité de la lecture (nombre total de bandes dessinées lues sur une année), on observe un véritable point d'inflexion autour de dix bandes dessinées lues dans l'année, avec une possession qui s'inscrit dans la fourchette 92-95 %. Ce seuil est également présent lorsque l'on s'intéresse au détail des collections, et représente peut-être l'indicateur d'une « lecture installée ». On note par ailleurs que ce basculement se traduit également dans le détail des collections (question Q72 de l'étude), puisqu'il correspond au point où les collections de cinquante bandes dessinées ou plus passent devant les collections de moins de dix ouvrages. Au même titre que la « lecture installée » se situant au-delà du seuil de dix bandes dessinées lues dans l'année, on pourrait identifier

ici une « collection conséquente » se positionnant au-dessus de cinquante bandes dessinées possédées.

- 18 À ce stade, il est important de souligner à nouveau l'écart significatif qui s'établit vis-à-vis de la possession de livres en général. Si l'on observe ici que seuls 5 % de la population âgée de plus de 11 ans possèdent cent bandes dessinées ou plus, l'enquête sur les pratiques culturelles des Français réalisée en 2008 révélait que 40 % de la population âgée de plus de 15 ans possédaient cent livres ou plus.
- 19 La question Q73 de l'étude (« D'autres personnes au sein de votre foyer possèdent-elles d'autres bandes dessinées ? ») valide l'importance d'un environnement familial dans la présence d'une autre collection au sein du foyer (voir II-2, §16-17). Très fréquente chez les 15-17 ans (63 %), elle fléchit ensuite pour remonter chez les 40-49 ans (52 %), dans une évolution qui semble suivre la présence d'adolescents au sein du foyer. Au-delà de la question de la transmission de parent à enfant, celle du partage au sein d'une fratrie semble revêtir ici une importance notable. On notera ainsi que la présence d'une collection au sein du foyer encourage l'intensité de lecture : 62 % des lecteurs qui déclarent avoir lu plus de vingt bandes dessinées au cours des douze derniers mois font état de la présence d'une autre collection que la leur au sein du foyer.
- 20 Si 45 % de la population âgée de 15 ans et plus possèdent en propre des bandes dessinées au format papier, ce chiffre tombe à 34 % quand on considère la présence d'une collection ne leur appartenant pas au sein du foyer – ce qui indique que dans la majorité des foyers, on ne trouve qu'une seule collection de bandes dessinées.
- 21 Par catégorie d'âge, cet écart connaît deux positions extrêmes : tout d'abord, pour les 25-29 ans (59 % et 36 %, respectivement), chez qui semble ressortir majoritairement une pratique de collection personnelle ; ensuite, pour les 40-49 ans (46 % et 52 %, respectivement), ce qui met en évidence l'importance des collections des enfants par rapport à une pratique personnelle. On peut alors s'interroger sur les dynamiques de transmission, qui n'opéreraient pas de la même manière pour les pratiques de lecture que pour celles de collection de bandes dessinées. La collection de bandes dessinées pourrait alors relever d'une démarche autonome de la part de l'adolescent, marquant une première étape dans la constitution d'une bibliothèque personnelle.
- 22 Les questions Q78 (« Au cours des douze derniers mois, vous est-il arrivé d'emprunter des bandes dessinées papier à des personnes extérieures à votre foyer ? ») et Q79 (« Combien de bandes dessinées, approximativement, avez-vous empruntées en moyenne par mois à des personnes extérieures à votre foyer ? ») de l'étude permettent d'aborder la sphère sociale par le biais de l'emprunt de bandes dessinées papier.
- 23 On note tout d'abord que seulement 45 % des lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus ont recours à l'emprunt entre particuliers. Contrairement à la possession de bandes dessinées papier qui se révèle relativement « sexuée » (90 % chez les lecteurs hommes, contre 80 % pour les lecteurs femmes), la pratique d'emprunt ne semble pas changer significativement en fonction du sexe. Tout juste observe-t-on plus de « gros emprunteurs » chez les hommes (5 % à plus de dix bandes dessinées empruntées par mois en moyenne, contre 2 % chez les femmes).
- 24 Si l'emprunt est plus répandu chez les jeunes lecteurs (60 % pour les 11-14 ans, 52 % pour les 15-17 ans), on observe une certaine stabilité des pratiques par la suite (autour de 40 %), à l'exception d'un décrochage net pour les 60 ans et plus (22 %). L'intensité de lecture apparaît finalement comme un déterminant concernant les pratiques

d'emprunt, et l'on y observe à nouveau le seuil de « lecture installée » identifié plus haut : au sein des lecteurs de 15 ans et plus qui lisent moins de dix bandes dessinées sur une année, plus de 70 % déclarent ne jamais emprunter à des personnes extérieures à leur foyer ; à l'inverse, parmi ceux qui lisent plus de dix bandes dessinées sur une année, près d'un sur deux (49 %) a recours à l'emprunt, un taux qui monte à 62 % pour ceux qui déclarent lire plus de cinquante bandes dessinées sur une année.

- 25 Les questions Q80 à Q83 s'intéressent aux pratiques liées à une sphère « institutionnelle » relative aux bibliothèques ou médiathèques. Cependant, il faut souligner une particularité surprenante des résultats de cette étude : ainsi, selon la question Q137 (« Êtes-vous inscrit dans une médiathèque ou une bibliothèque municipale ? »), on aurait 28 % d'inscrits pour l'ensemble de la population de 11 ans et plus, et même 48 % d'inscrits pour l'ensemble de la population des lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus – soit des valeurs particulièrement élevées, surtout lorsqu'on les compare avec les données publiées dans la *Synthèse nationale 2010 sur les bibliothèques municipales*, qui faisaient état de 16,6 % d'inscrits. Il existerait donc un lien très fort existant entre bandes dessinées et lecture publique (voir IV-1, §10).
- 26 Parmi les lecteurs de bandes dessinées âgés de 11 ans et plus, on observe que si les femmes fréquentent plus les bibliothèques que les hommes (66 % contre 59 %), les hommes sont plus nombreux à lire des bandes dessinées sur place (34 % contre 28 %, soit 57 % pour les hommes contre 43 % pour les femmes, une fois rapporté à la population qui fréquente les bibliothèques). À l'inverse, les pratiques d'emprunt de bandes dessinées en bibliothèque ne présentent pas de différences en fonction du sexe, malgré une fréquentation des établissements plus marquée chez les lectrices.
- 27 L'observation des mêmes pratiques en fonction de l'âge suit une évolution attendue : la fréquentation est très forte chez les 11-14 ans (89 %) et les 15-17 ans (86 %), et baisse progressivement par la suite. La lecture sur place suit une évolution similaire : très répandue en dessous de 18 ans, elle est une pratique plutôt stable jusqu'à 40 ans, et s'effondre par la suite. La question Q81 (« Combien de bandes dessinées, approximativement, avez-vous lues sur place, en bibliothèque ou en médiathèque, en moyenne par mois ? ») révèle d'ailleurs qu'il s'agit d'une véritable pratique de lecteur au sein des établissements, avec une intensité qui est loin d'être négligeable : ainsi, 46 % des lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus étant allés lire à la bibliothèque au cours des douze derniers mois déclarent avoir lu une à cinq bandes dessinées par mois, auxquels il faut rajouter les 16 % qui déclarent avoir lu plus de six bandes dessinées par mois.
- 28 On observe une situation comparable pour l'emprunt, tant au niveau de la pratique que de l'intensité : 48 % des lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus ayant emprunté à la bibliothèque au cours des douze derniers mois déclarent avoir emprunté une à cinq bandes dessinées par mois, auxquels il faut rajouter les 20 % qui déclarent avoir emprunté plus de six bandes dessinées par mois.

Figure 3. Bande dessinée et bibliothèque

	11- 14 ans	15- 17 ans	18- 24 ans	25- 29 ans	30- 39 ans	40- 49 ans	50- 59 ans	60 ans et plus	Total
Lecture sur place	62 %	40 %	26 %	25 %	29 %	18 %	12 %	4 %	32 %
Emprunt	61 %	38 %	18 %	25 %	36 %	28 %	24 %	11 %	35 %
Ne fréquente pas les bibliothèques	11 %	14 %	36 %	51 %	39 %	55 %	58 %	75 %	38 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 11 ANS ET PLUS.

- 29 Au vu de l'importance des pratiques de lecture et d'emprunt en bibliothèque⁵, on peut s'interroger sur le rapport à la possession de l'objet physique. Le besoin de propriété est-il aussi affirmé en bande dessinée que pour d'autres livres ?
- 30 Les questions Q75 à Q77 nous permettent ensuite d'aborder la sphère commerciale, dans le rapport à l'acte d'achat. La question Q75 (« Au cours des douze derniers mois, avez-vous acheté des bandes dessinées au format papier ? ») illustre à nouveau le clivage hommes-femmes que nous avons observé quant à la possession de bandes dessinées. Si 59 % des hommes et 40 % des femmes possèdent des bandes dessinées au format papier (au sein de la population de 11 ans et plus), 62 % des hommes et 56 % des femmes parmi les lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus déclarent en avoir acheté au cours des douze derniers mois. L'écart se traduit également dans l'intensité de la pratique d'achat : 63 % des hommes acheteurs ont ainsi acheté cinq bandes dessinées papier ou plus (et 10 % plus de vingt), contre à peine 47 % des femmes acheteuses (et 7 % plus de vingt).
- 31 L'approche par âge révèle un creux pour les 18-24 ans (46 % d'acheteurs, contre 59 % pour l'ensemble des lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus), qui confirme un arrêt de la lecture de bandes dessinées, mais pas de la lecture en général. Nous reviendrons plus loin sur les spécificités de cette tranche d'âge. La pratique d'achat est relativement stable (y compris dans son intensité) au-dessus de 25 ans, et marque à nouveau le pas au-delà de 60 ans.
- 32 Par contre, la question Q77 (« En général, où achetez-vous vos bandes dessinées papier ? ») met en lumière des comportements faiblement contrastés. Ainsi, au sein des lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus, les hommes sont plus susceptibles que les femmes d'acheter sur un site internet généraliste (19 % contre 13 %) ou dans des braderies, dépôts-ventes, solderies, brocantes (21 % contre 15 %). On peut rapprocher cette dernière donnée de la fréquentation de festivals de bande dessinée, légèrement en faveur des hommes (27 % contre 23 % pour les femmes), toujours parmi les lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus.
- 33 Selon l'âge, on observe des comportements assez marqués : si la grande surface arrive en premier en dessous de 25 ans, les 18-29 ans sont les plus enclins à acheter dans une librairie spécialisée en bande dessinée (alors même qu'ils représentent la population qui achète le moins), et le recours à Internet pour les moins de 40 ans s'inscrit au-dessus de 20 % pour les sites généralistes, soit une part sensiblement plus élevée que celle constatée d'Internet dans les ventes de livres (17 % selon les chiffres clés 2011-2012 publiés par l'Observatoire de l'économie du livre). On constate par ailleurs une certaine stabilité des librairies et espaces culturels généralistes (utilisés en moyenne par 59 % des lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus), un constat assez

étonnant si l'on considère les énormes difficultés rencontrées par les chaînes Chapitre et Virgin ces dernières années.

- 34 Les pratiques selon le niveau de diplôme suivent globalement les schémas « attendus », enregistrant une progression correspondante de l'achat en librairie ou en espace culturel généraliste, en librairie spécialisée en bande dessinée, ou via Internet. L'achat en braderies, dépôts-ventes, solderies, brocantes s'inscrit à l'inverse de cette progression, et représente au contraire une pratique plus favorisée par les lecteurs plus faiblement diplômés. Enfin, on pourra s'étonner de la stabilité de l'achat en grande surface, indépendamment du niveau de diplôme – pratique qui ne fléchit que chez les détenteurs d'un diplôme universitaire de deuxième ou troisième cycle, diplôme d'ingénieur, d'une grande école, etc.
- 35 L'augmentation de l'intensité de lecture voit une montée en puissance de la librairie ou de l'espace culturel généraliste, de la librairie spécialisée en bande dessinée et du recours à Internet, soit une progression en direction de canaux de plus en plus spécialisés. Cependant, on constate encore la stabilité de la grande surface, qui demeure en seconde position comme lieu d'achat de bandes dessinées papier. Le commerce de la bande dessinée semble moins clivé que celui d'autres livres par rapport aux canaux de distribution (voir V-1, §8-9), comme le confirment les données fournies par l'institut GFK au sein de l'étude « Le marché du livre en France – État des lieux des circuits de distribution⁶ », réalisée pour le compte du Syndicat de la librairie française. Sa dépendance par rapport à la librairie (39 % des ventes) est moindre que celle d'autres secteurs éditoriaux (46 % pour la littérature générale, 53 % pour l'histoire), son implantation en grande surface alimentaire diffère de celle d'autres genres (16 % contre 6 % pour les beaux-arts et 27 % pour la jeunesse), tandis que ses ventes en grandes surfaces spécialisées et sur Internet figurent dans les plus hautes valeurs observées (45 % contre 43 % pour les sciences humaines et 37 % pour la littérature).

2. Une théorie des genres ?

- 36 Avec l'installation du manga au début de la décennie 2000, l'affirmation du roman graphique et la montée en puissance annoncée des comics ces dernières années, le dispositif éditorial semble se structurer autour de grands genres souvent présentés comme imperméables les uns aux autres. Cependant, les résultats de l'étude montrent que l'on est face à des lecteurs bien souvent multigenres – et qu'au contraire, ce sont les lecteurs exclusifs (monogenres) qui fournissent le plus gros contingent d'abandon de la lecture de bandes dessinées. À l'inverse, on peut supposer que les lecteurs multigenres sont les plus impliqués dans cette pratique.
- 37 Il faut également relever ici les limites de l'étude, qui considère les pratiques auxquelles nous nous intéressons dans le présent texte (possession, emprunt, achat, etc.) par rapport à la bande dessinée en général, et non pas par rapport à un genre donné⁷.
- 38 Il apparaît que l'approche par genre de bande dessinée ne révèle aucune différence notable pour la possession de bandes dessinées (question Q71), y compris dans la taille des collections (question Q72) – et ce, malgré les spécificités éditoriales du manga, par exemple, qui présente un grand nombre de séries « feuilletonnantes ». Cette situation indifférenciée se retrouve également dans les questions relatives aux autres collections

présentes au sein du foyer, ainsi qu'aux pratiques liées à l'emprunt à une personne extérieure au foyer.

- 39 Les pratiques liées aux bibliothèques présentent par contre un clivage assez net, puisque les lecteurs de mangas et de comics enregistrent des taux de fréquentation beaucoup plus élevés que pour les autres genres – et montrent également une propension plus forte à la lecture et à l'emprunt. On n'observe pas, par contre, de différence notable au niveau de l'intensité de ces deux pratiques, lorsqu'elles sont avérées, pour l'ensemble des genres.
- 40 Il est probable que cette spécificité des mangas et des comics soit liée à un lectorat ancré dans les générations les plus jeunes, et par conséquent plus actives par rapport aux bibliothèques et médiathèques. Ces dernières prennent-elles la mesure des spécificités des pratiques de ces publics ? On peut s'interroger sur l'accueil qui est réservé à ces lectures au sein des bibliothèques, avec en particulier la problématique que représente la constitution du fonds, pour un genre souvent culturellement déconsidéré et dont les titres les plus plébiscités sont des séries comportant un nombre très conséquent de volumes.
- 41 Enfin, les questions liées à l'achat mettent en évidence des dynamiques différentes. Ainsi, les lecteurs de mangas s'affirment comme les plus multicanaux, et les seuls pour qui la grande surface est le premier lieu d'achat (64 %, contre 56 % en moyenne pour l'ensemble des lecteurs). C'est également le genre pour lequel la librairie spécialisée en bande dessinée est la plus importante (29 %, contre 19 % en moyenne pour l'ensemble des lecteurs). À l'inverse, on observe que les lecteurs de romans graphiques délaissent la grande surface (46 % seulement), favorisant plutôt la librairie spécialisée en bande dessinée (26 %). Cette particularité découle peut-être de la spécificité éditoriale du roman graphique (qui se rapproche des schémas de la littérature) par rapport aux dynamiques de séries établies tant pour les albums traditionnels que pour les mangas (voir IV-2, §9).
- 42 Enfin, de manière générale, la librairie ou l'espace culturel généraliste émerge comme un standard stable autour de 60 %, quel que soit le genre considéré, pour les lecteurs de bandes dessinées âgés de 15 ans et plus.

3. La frontière numérique

- 43 La lecture de bandes dessinées au format numérique abordée par la question Q84 (« Lisez-vous des bandes dessinées au format numérique ? ») révèle une pratique encore peu répandue : en effet, seuls 14 % des lecteurs de bandes dessinées âgés de 11 ans et plus déclarent en lire. De fait, les échantillons considérés pour les questions relatives à ces pratiques (questions Q84-88) sont plutôt faibles, ne représentant que cent quatre-vingt-deux individus en effectif pondéré.
- 44 Les taux de lecture les plus élevés se rencontrent chez les 18-24 ans (29 %) et les 25-29 ans (23 %) – deux catégories d'âge que l'on peut supposer plus technophiles, ou tout du moins techno-capables que leurs aînés. Selon la question Q85 (« Ces bandes dessinées au format numérique, vous les lisez... »), l'ordinateur est encore le support le plus fréquemment utilisé (80 % des lecteurs), loin devant les tablettes numériques (26 %), les téléphones portables (18 %) et les liseuses électroniques (12 %).

- 45 Alors que 87 % des lecteurs de bandes dessinées âgés de 11 ans et plus déclarent posséder des bandes dessinées au format papier, ils ne sont que 71 % (au sein des lecteurs de bandes dessinées au format numérique) à dire posséder des bandes dessinées au format numérique⁸, selon les réponses à la question Q86 (« Combien de bandes dessinées possédez-vous en format numérique ? »). On note, de plus, que les collections sont de faible importance, puisque seulement 41 % des lecteurs déclarent en posséder moins de dix, et 22 % entre dix et cinquante. Au final, seuls 7 % des lecteurs de bandes dessinées au format numérique – soit à peine 1 % de la population des lecteurs de bandes dessinées – disent posséder des collections supérieures à cinquante ouvrages (alors que c'est le cas de 28 % des lecteurs de bandes dessinées au format papier).
- 46 Ils sont d'ailleurs 47 % à déclarer ne jamais avoir acheté de bandes dessinées au format numérique, selon la question Q87 (« Vous est-il arrivé, au cours des douze derniers mois, d'acheter des bandes dessinées au format numérique ? »), mais 42 % en ont échangé selon la question Q88 (« Et vous est-il arrivé, au cours des douze derniers mois, d'échanger des bandes dessinées numériques ? »).
- 47 En définitive, on constate chez les lecteurs de bandes dessinées au format numérique un niveau de pratique comparable à celui des lecteurs de bandes dessinées au format papier : achat 53 % / possession 71 % pour les premiers, contre achat 59 % / possession 87 % pour les seconds.
- 48 Même lorsque l'on s'attarde sur les 18-24 ans, chez qui l'on rencontre les plus gros lecteurs de bandes dessinées au format numérique, le portrait qui ressort de cette étude révèle une situation bien éloignée du spectre d'un piratage massif de la bande dessinée que l'on a pu voir agité, comme lorsque le MOTif titrait, en janvier 2012, « La bande dessinée, proie des pirates » pour présenter « BDZ, l'observation du piratage de la BD sur le Net ». Certes, les lecteurs âgés de 18 à 24 ans sont ceux qui achètent le moins de bandes dessinées papier (46 %, contre 59 % en moyenne pour les lecteurs de bandes dessinées âgés de 11 ans et plus). Pour autant, ils sont 71 % à déclarer ne pas lire de bandes dessinées au format numérique, et 77 % à ne pas en posséder. La bande dessinée au format numérique (quand bien même elle serait piratée) n'apparaît donc pas comme une solution de substitution à son équivalent papier.
- 49 En fait, il semblerait plutôt que cette catégorie d'âge soit confrontée à un contexte particulier (éloignement du foyer parental, poursuite des études, diversification des centres d'intérêt, intégration sociale, etc.), et se retrouve à reconsidérer son rapport à la bande dessinée et au livre en général. Cette période charnière paraît se prolonger avec l'installation dans la vie active pour les 25-29 ans. Ce sont d'ailleurs les deux catégories d'âge qui comptent le plus d'anciens lecteurs de bandes dessinées (58 % pour les 18-24 ans, 65 % pour les 25-29 ans), et l'on peut discerner certaines de leurs préoccupations spécifiques dans les raisons invoquées pour l'abandon de la pratique (en dehors du trio habituel : « La bande dessinée ne vous intéresse plus », « Vous avez moins de temps pour lire » et « Vous préférez d'autres lectures ou d'autres loisirs » que l'on retrouve en tête).
- 50 Ainsi, si la question du prix ressort (« Les bandes dessinées coûtent trop cher »), on relève également l'importance de l'intégration sociale (« Votre entourage ne s'intéresse pas à la bande dessinée »), l'évolution de l'offre en bande dessinée (« Vous ne savez pas s'il y a des genres de bandes dessinées qui pourraient vous intéresser », « Vous êtes déçu par l'évolution de la bande dessinée » et « Vos auteurs préférés ne publient plus »), et finalement la facilité d'accès à la bande dessinée (« Vous ne pouvez pas

acheter ou emprunter les bandes dessinées qui vous intéressent à côté de chez vous »). Ces quatre facteurs (prix, intégration sociale, évolution de l'offre, accès) semblent revêtir une importance particulière pour ces deux catégories d'âge, qui les mentionnent nettement plus fréquemment que les autres : ainsi, les six raisons évoquées cumulent 54 % d'adhésion pour les 18-24 ans et 42 % pour les 25-29 ans, loin devant les 15-17 ans (34 %), les plus de 30 ans se situant à moins de 20 %.

4. Une tentative de cartographie

- 51 L'analyse des résultats concernant les pratiques liées à la bande dessinée au format numérique par genre ne se montre pas vraiment plus significative que pour les bandes dessinées papier : possession, achat, échange, et même support de lecture se retrouvent globalement inchangés, quel que soit le genre considéré. Seule la lecture au format numérique semble favoriser le manga, pour lequel elle est pratiquée par 27 % des lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus, contre 20 % pour les comics, 22 % pour les romans graphiques, 12 % pour les albums traditionnels et 16 % pour les journaux d'humour. Cet écart, que l'on ne retrouve pas au sein des autres pratiques, pourrait s'expliquer par le phénomène des *scantrads* (de « scan-traductions », traductions amateur de mangas généralement mises à disposition gratuitement en ligne), qui existe essentiellement pour les mangas. Cependant, il faut souligner ici que les lecteurs de mangas demeurent les acheteurs de bandes dessinées papier les plus actifs, comparé aux autres genres, puisqu'ils sont 69 % à déclarer avoir acheté des bandes dessinées papier au cours des douze derniers mois, et même 25 % à en avoir acheté plus de dix.
- 52 Cinq sphères émergent ainsi pour notre cartographie :
- une sphère personnelle [P] (relevant du lecteur lui-même) ;
 - une sphère familiale [F] (relevant des autres personnes du même foyer) ;
 - une sphère sociale [S] (l'ensemble des collections particulières hors du foyer) ;
 - une sphère institutionnelle [I] (regroupant l'ensemble des espaces destinés à la consultation et au prêt) ;
 - et enfin, une sphère commerciale [C] (regroupant l'ensemble des acteurs de la chaîne du livre susceptibles d'établir une transaction marchande avec un particulier : auteurs, éditeurs, points de vente).
- 53 Ces sphères se répartissent au sein d'espaces différents, que l'on peut identifier : foyer contre extérieur comme évoqué plus haut (PF/SIC), particuliers contre professionnels (PFS/IC), gratuit contre marchand (PFSI/C).

5. Données disponibles

- 54 Si l'enquête 2011 s'intéresse de près au comportement des lecteurs de bandes dessinées, le questionnement en profondeur de la circulation se heurte à un certain nombre de limites. Il y a tout d'abord le choix de circonscrire la bande dessinée aux livres (ou assimilés – dont leurs équivalents numériques) ou aux journaux d'humour (magazines spécialisés). Or, la bande dessinée existe en dehors de ces seules formes, sous des formes marginales certes, mais dont certaines présentent une visibilité des plus importantes (en particulier, la prépublication dans un quotidien ou un hebdomadaire, au rythme de quelques pages par numéro, souvent durant l'été).

- 55 On notera par ailleurs que le questionnaire se montre asymétrique quant aux modalités de la circulation de la bande dessinée, privilégiant les flux centripètes (achat, emprunt) au détriment des flux centrifuges (vente, prêt). Par le choix qui a été fait d'écarter les questions relatives à ces dernières pratiques, le lecteur y est essentiellement considéré comme un récepteur.
- 56 Une fois ces limites posées (qui se veulent plus comme des encouragements à poursuivre plus avant l'exploration de ces problématiques que comme de véritables doléances), les données collectées par l'enquête se montrent particulièrement riches – tout juste regrettera-t-on que la question de la lecture sur le lieu de vente n'ait pas été abordée.
- 57 Dans le cadre de cette analyse, nous nous sommes particulièrement intéressés aux données suivantes (organisées en fonctions des sphères que nous avons identifiées), qui nous permettront d'explorer la cartographie établie plus haut et de dresser une première ébauche de la circulation de la bande dessinée. Nous avons à chaque fois précisé le type de réponse (binaire, quantitative, gradation ou choix multiple) qui était proposé.
- Sphère personnelle [P] : Q071 (« Vous personnellement, possédez-vous des bandes dessinées au format papier ? » – binaire) / Q072 (« Combien de bandes dessinées possédez-vous personnellement en format papier ? » – quantitative) / Q084 (« Lisez-vous des bandes dessinées au format numérique ? » – binaire) / Q086 (« Combien de bandes dessinées possédez-vous en format numérique ? » – quantitative)
 - Sphère familiale [F] : Q073 (« D'autres personnes au sein de votre foyer possèdent-elles d'autres bandes dessinées ? » – binaire) / Q074 (« Combien de bandes dessinées possèdent-elles, en dehors des vôtres ? » – quantitative) / Q091 (« Parlez-vous souvent, parfois, rarement, ou jamais bande dessinée avec vos enfants (pour les adultes) / vos parents (pour les jeunes et les enfants) » – gradation)
 - Sphère sociale [S] : Q078 (« Au cours des douze derniers mois, vous est-il arrivé d'emprunter des bandes dessinées papier à des personnes extérieures à votre foyer ? » – binaire) / Q079 (« Combien de bandes dessinées, approximativement, avez-vous empruntées en moyenne par mois à des personnes extérieures à votre foyer ? » – quantitative) / Q092 (« Parlez-vous souvent, parfois, rarement, ou jamais bande dessinée avec les autres membres de votre famille, vos amis ou vos collègues » – gradation)⁹ / Q093 (« Parlez-vous souvent, parfois, rarement, ou jamais bande dessinée avec des personnes que vous ne connaissez pas sur des forums ou des réseaux sociaux » – gradation) / Q088 (« Et vous est-il arrivé, au cours des douze derniers mois, d'échanger des bandes dessinées numériques ? » – gradation)
 - Sphère institutionnelle [I] : Q080 (« Toujours au cours des douze derniers mois, vous est-il arrivé d'aller à la bibliothèque ou à la médiathèque pour lire des bandes dessinées sur place ? » – binaire) / Q081 (« Combien de bandes dessinées, approximativement, avez-vous lues sur place, en bibliothèque ou en médiathèque, en moyenne par mois ? » – quantitative) / Q082 (« Et vous est-il arrivé, au cours des douze derniers mois, d'aller à la bibliothèque ou à la médiathèque pour emprunter des bandes dessinées ? » – binaire) / Q083 (« Combien de bandes dessinées, approximativement, avez-vous empruntées, en bibliothèque ou en médiathèque, en moyenne par mois ? » – quantitative)
 - Sphère commerciale [C] : Q075 (« Au cours des douze derniers mois, avez-vous acheté des bandes dessinées au format papier ? » – binaire) / Q076 (« Combien de bandes dessinées papier avez-vous achetées au cours des douze derniers mois ? » – quantitative) / Q77 (« En général, où achetez-vous vos bandes dessinées papier ? » – choix multiple) / Q087 (« Vous

est-il arrivé, au cours des douze derniers mois, d'acheter des bandes dessinées au format numérique ? » – gradation)

- 58 On notera ici que la question de la lecture de bandes dessinées au format numérique n'apporte aucune indication de quantité, seulement une indication de pratique¹⁰, ce qui limitera d'autant l'exploration de cette dimension.

6. Profils de lecteurs

- 59 Considérant la population des lecteurs actifs âgés de 15 ans et plus, on observe un investissement important dans l'ensemble des sphères de notre cartographie. Une forme de hiérarchie semble s'en dégager, la sphère personnelle se trouvant (naturellement) au premier plan, devant les sphères familiale et commerciale, et enfin les sphères sociale et institutionnelle.

Figure 4. La lecture de bandes dessinées : répartition en sphères

P	Possession (papier)	85 %
	Relecture	48 %
	Possession (numérique)	9 %
F	Autre collection dans le foyer	52 %
	Discussion avec les parents/enfants	57 %
S	Emprunt à une personne extérieure	39 %
	Discussions avec famille/amis/collègues	70 %
	Discussions sur Internet	23 %
	Échange (numérique)	5 %
I	Lecture en bibliothèque	22 %
	Emprunt en bibliothèque	26 %
	Lecture et/ou emprunt en bibliothèque	35 %
C	Achat (papier)	56 %
	Achat (numérique)	7 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 60 La dimension numérique semble pour l'instant marginale, avec seulement 1 % des lecteurs possédant une collection conséquente, mais paraît indiquer une installation à venir : achat et échange (qui visent à enrichir ces collections) font preuve d'un dynamisme plus marqué, puisqu'ils concernent 5 % des lecteurs au global. Il faut cependant souligner combien la dimension numérique s'établit déjà comme un espace d'échange d'information autour de la bande dessinée : près d'un quart des lecteurs (23 %) déclare avoir parlé bande dessinée sur des forums ou des réseaux sociaux.
- 61 Nous avons précédemment identifié un seuil se situant à plus de dix bandes dessinées lues au cours des douze derniers mois, qui séparerait les lecteurs entre tenants d'une

lecture occasionnelle, et ceux d'une lecture installée. De manière fortuite, cette distinction partage l'ensemble des lecteurs en deux populations quasiment égales, puisque l'on compte au sein des lecteurs âgés de 15 ans et plus 48 % d'« occasionnels » contre 52 % d'« installés ».

- 62 On y remarque cependant des différences qui renvoient bien souvent aux observations formulées plus haut dans ce texte : ainsi, les « installés » sont majoritairement des hommes (à 68 %) alors que les « occasionnels » sont plus équilibrés (52 % d'hommes, 48 % de femmes) ; on trouve plus d'« occasionnels » chez les 18-29 ans et chez les 60 ans et plus, alors que les « installés » sont très présents chez les 15-17 ans et chez les 30-49 ans ; enfin, on compte plus d'« installés » qui ont des enfants (à 50 %) que d'« occasionnels » (à 44 %).
- 63 Par ailleurs, l'écart entre les deux populations est particulièrement marquant dans les pratiques de relecture (touchant 29 % des « occasionnels », contre 65 % des « installés »), d'emprunt hors du foyer (29 % contre 48 %), de lecture ou d'emprunt en bibliothèque (13 % et 16 %, respectivement, contre 30 % et 36 %), ou d'achat (42 % contre 70 %).
- 64 Comme observé plus haut, on constate une rupture nette dans la taille des collections : alors que 46 % des « installés » possèdent plus de cinquante bandes dessinées au format papier, ce n'est le cas que de 15 % des « occasionnels ». De même, la moitié des « installés » déclare acheter cinq bandes dessinées au format papier ou plus dans l'année, alors que c'est le cas d'à peine 12 % des « occasionnels ».
- 65 Un écart comparable se retrouve dans les pratiques d'emprunt « soutenues » (une fois ou plus par mois) auprès d'un tiers, ainsi que pour la lecture et l'emprunt en bibliothèque, concernant respectivement 26 %, 21 % et 27 % des « installés », contre 10 %, 6 % et 8 % seulement des « occasionnels ».
- 66 Il en ressort que les lecteurs « installés » font preuve d'une pratique active et mobilisent fortement les diverses modalités d'accès à la bande dessinée, par rapport aux tenants d'une lecture occasionnelle, qui se montrent nettement moins impliqués (les données variant du simple au double) dans tous les domaines.

Figure 5. Types de lecteurs et monde du livre de bandes dessinées

		Lecteurs « occasionnels »	Lecteurs « installés »
P	Possession (papier)	76 %	92 %
	Relecture	29 %	65 %
	Possession (numérique)	6 %	12 %
F	Autre collection dans le foyer	46 %	58 %
	Discussion avec les parents/enfants	51 %	62 %
S	Emprunt à une personne extérieure	29 %	48 %
	Discussions avec famille/amis/collègues	63 %	75 %
	Discussions sur Internet	17 %	28 %
	Échange (numérique)	2 %	8 %
I	Lecture en bibliothèque	13 %	30 %
	Emprunt en bibliothèque	16 %	36 %
C	Achat (papier)	41 %	70 %
	Achat (numérique)	2 %	11 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 67 Enfin, les lecteurs « installés » sont déjà bien engagés dans le numérique, puisque 18 % d'entre eux déclarent lire des bandes dessinées au format numérique, et 28 % d'entre eux ont déjà participé à des discussions autour de la bande dessinée sur Internet. Ils sont aussi, de très loin, plus nombreux à posséder, échanger ou acheter des bandes dessinées au format numérique.

7. Non-acheteurs et non-possesseurs

- 68 Si la dimension commerciale de la bande dessinée est bien souvent mise en avant dans la presse (spécialisée ou pas), à grands coups de « santé insolente du secteur » et de « large succès populaire », il faut reconnaître que l'achat est loin de toucher tous les lecteurs, puisque seuls 59 % d'entre eux déclarent avoir acheté une bande dessinée au format papier au cours des douze mois écoulés. Plus encore, seul un lecteur sur six (16 %) dit avoir acheté plus de dix bandes dessinées durant les douze mois précédents – cette population réalisant autour de 70 % des achats totaux, une situation proche de ce qu'indique le principe de Pareto¹¹. Enfin, à peine 1,5 % des lecteurs déclarent avoir acheté plus de cinquante bandes dessinées sur cette période – mais représentent près de 20 % de la totalité des achats.
- 69 Dans cette cartographie de la circulation de la bande dessinée, deux typologies de lecteurs méritent alors que l'on s'y attarde : d'une part, les lecteurs qui n'achètent pas de bandes dessinées, et qui sont donc absents (si ce n'est momentanément) de la sphère commerciale (43 % des lecteurs) ; et d'autre part, les lecteurs qui ne possèdent pas de

bandes dessinées (15 % des lecteurs), alors même que la « collection » semble être étroitement associée avec la pratique de lecture.

- 70 Ces considérations font apparaître quatre populations distinctes de lecteurs : les possesseurs/acheteurs (P/A, 53 % des lecteurs adultes), les possesseurs/non-acheteurs (P/nA, 31 %), les non-possesseurs/acheteurs (nP/A, 5 %), et enfin les non-possesseurs/non-acheteurs (nP/nA, 11 %).

Figure 6. Propriété et achat : quelles populations ?

	P/A	P/nA	nP/A	nP/nA	Total
Part des lecteurs adultes	53 %	31 %	5 %	11 %	100 %
Hommes	65 %	63 %	26 %	52 %	61 %
Femmes	35 %	37 %	74 %	48 %	39 %
Ont des enfants	59 %	43 %	73 %	42 %	53 %
Lecteurs « occasionnels »	33 %	61 %	63 %	78 %	48 %
Lecteurs « installés »	67 %	39 %	37 %	22 %	52 %
Autre possesseur au sein du foyer	55 %	40 %	84 %	36 %	50 %
Emprunt à une personne extérieure au foyer	44 %	37 %	12 %	28 %	38 %
Lecture au format numérique	14 %	10 %	7 %	7 %	13 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 71 Alors que lecteurs « occasionnels » et lecteurs « installés » sont presque également représentés au sein de la population des lecteurs âgés de 18 ans et plus (48 % contre 52 %, respectivement), on observe un faible taux de lecteurs « installés » au sein des populations de possesseurs/non-acheteurs (39 %), de non-possesseurs/acheteurs (37 %), et surtout de non-possesseurs/non-acheteurs (22 %).
- 72 Dans cette segmentation, la pratique de l'achat ressort comme fortement corrélée au fait d'avoir des enfants : ainsi, 59 % des possesseurs/acheteurs mais surtout 73 % des non-possesseurs/acheteurs déclarent avoir des enfants, alors que ce n'est pas le cas pour 43 % des possesseurs/non-acheteurs et de 42 % des non-possesseurs/non-acheteurs. Les non-possesseurs/acheteurs sont, de plus, en majorité des femmes (74 %), pour moitié (49 %) âgés de 30 à 49 ans, et qui déclarent à 84 % qu'une autre personne au sein de leur foyer possède des bandes dessinées au format papier – renforçant l'hypothèse d'un achat pour un tiers.
- 73 Par ailleurs, les possesseurs/non-acheteurs semblent être actifs et impliqués, s'appuyant sur d'autres pratiques que l'achat pour compenser ce « déficit » : ils se montrent ainsi plus enclins à avoir recours à l'emprunt (à une personne extérieure au foyer ou en bibliothèque) et à la lecture au format numérique que les deux autres populations de « non ».
- 74 Enfin, on observe une surreprésentation des 18-24 ans au sein des non-possesseurs/non-acheteurs (26 %, contre 18 % de l'ensemble des lecteurs adultes), population dont nous avons noté la situation particulière.

8. Conclusion

- 75 Contrairement aux portraits de collectionneurs chasseurs de dédicaces qui fleurissent dans la presse chaque année au moment de l'ouverture du Festival d'Angoulême (lui-même revendiqué comme « la plus grande librairie de bande dessinée du monde »), le lecteur de bandes dessinées ne se réduit pas à sa seule dimension d'acheteur, et démontre au contraire sa capacité à mobiliser l'ensemble des modalités d'accès à la bande dessinée qui lui sont proposées. La sphère commerciale, bien que présente, apparaît comme largement concurrencée par les pratiques d'emprunt, et relève essentiellement d'un petit noyau de lecteurs très impliqués.
- 76 Alors que le numérique y est encore restreint à une population relative jeune, la croissance de ce secteur durant les deux dernières années¹² laisse envisager son implantation à large échelle dans un avenir proche. Dans cette perspective, il faut souligner combien les choix stratégiques et techniques effectués par les acteurs de la sphère commerciale négligent, voire interdisent le prêt.
- 77 La disparition à moyen terme de cette modalité d'accès à la bande dessinée pourrait avoir diverses conséquences : la réduction du nombre de lecteurs occasionnels, perdant ainsi une part importante de leur exposition à la bande dessinée, lecture envers laquelle ils sont peu impliqués ; le report des gros lecteurs vers les alternatives moins légales mais plus souples vis-à-vis du partage et de l'échange, entraînant une diminution forte des achats ; enfin, la remise en question à long terme de l'un des principaux vecteurs de transmission entre les générations, à savoir l'accès à la collection parentale qui ne relèverait plus de l'évidence.
- 78 Face à cette révolution numérique annoncée qui recompose en profondeur nos usages et notre rapport au livre, et *a fortiori* à la bande dessinée, la question de la circulation et de son évolution future pourrait bien constituer un enjeu majeur pour le secteur.

NOTES

1. On pourra y rapprocher la déclaration de Daniel Couvreur en ouverture de son article « La popularité de la BD n'est pas un mythe » (*Le Soir*, 20 janvier 2009) : « Pour les jeunes de 7 à 77 ans : le slogan inventé par le fondateur du journal *Tintin*, Raymond Leblanc, reste la plus belle image de la vocation populaire de la bande dessinée. »

2. Voir l'article de Jean-Philippe Martin, « La théorie du 0 %. Petite étude critique de la critique en bande dessinée », *Comicalités*, mis en ligne le 10 février 2012, §16. URL <<http://comicalites.revues.org/827>> ; DOI <10.4000/comicalites.827> [page consultée le 5 août 2014].

3. Les « Fauves d'Angoulême » ont subi une réorganisation profonde pour l'édition 2010, Benoît Mouchart en expliquant les motivations dans *20 Minutes* : « On a eu un retour mitigé des libraires. Le public n'accordait pas forcément de valeur aux prix *ex aequo*. Les nouveaux prix seront des conseils de lecture en fonction des affinités de chacun. Le but est que le plus grand nombre de personnes trouve dans le palmarès la BD qui lui convient » (dans « Angoulême laisse éclater quelques bulles », *20 Minutes*, 3 décembre 2009. Disponible en ligne. URL <<http://www.>

20minutes.fr/culture/368364-angouleme-laisse-eclater-quelques-bulles> [page consultée le 17 janvier 2015]). Les six catégories en résultant étaient alors : le prix spécial du jury, le prix de la série (rentrent dans cette catégorie les séries d'au minimum trois tomes), le prix révélation, le prix regards sur le monde (pour « une œuvre traitant des problématiques du monde contemporain »), le prix de l'audace (pour « une œuvre développant une approche innovante (formelle ou narrative) de la bande dessinée ») et le prix intergénérationnel (pour « une œuvre transgénérationnelle, susceptible d'intéresser tous les publics sans distinction d'âge »).

4. Il faut noter que le fait de suivre un auteur est significativement plus important pour les possesseurs de bandes dessinées au format papier que pour ceux qui n'en possèdent pas. Si histoire et dessin émergent comme les deux premiers déterminants de la lecture et de la propriété, le fait de « suivre un auteur » agit aussi, même marginalement. À l'inverse, il ne ressort rien de tel sur le fait de « suivre une série ».

5. Même si, pour les plus jeunes, se pose la question de l'autonomie financière – une dimension que les données à notre disposition ne nous permettent pas d'interroger.

6. Disponible en ligne. URL < http://www.syndicat-librairie.fr/images/documents/etude_slf_tat_des_lieux_circuits_distribution_mai_2013.pdf > [page consultée le 17 janvier 2015].

7. Pour donner un exemple : si l'on s'intéresse aux lecteurs de mangas, il ne nous est pas possible d'explorer leurs pratiques d'achat (ou de prêt, etc.) de mangas en particulier, mais seulement de bandes dessinées, tous genres confondus.

8. Rappelons que l'étude dont nous analysons ici les résultats a été conduite entre mai et juillet 2011. À cette époque, les offres légales de bandes dessinées au format numérique se présentent sous des formes et des formats très variés : formats ePub et PDF (Numilog), formats propriétaires (AveComics Production avec son format AVE, BDTouch ou encore Relay), applications dédiées (Mozzo), et enfin diffusion en *streaming* – c'est-à-dire sans réelle « possession » pour le lecteur-abonné (digiBiDi ou izneo, lancé en mars 2010). C'est cette dernière solution qui est aujourd'hui privilégiée par les deux acteurs majeurs du secteur, izneo et comiXology.

9. Si nous introduisons ici une redondance avec la famille, celle-ci devrait s'équilibrer du fait de la présence d'une question similaire au niveau de la sphère familiale. Par ailleurs, nous ne disposons d'aucun autre moyen (dans le cadre de ce questionnaire) d'accéder aux éléments relatifs aux discussions avec les collègues et amis.

10. C'est pour une raison similaire que nous avons préféré privilégier les indications de fréquentation des bibliothèques, plutôt que la donnée d'inscription à une bibliothèque, comparativement plus pauvre pour la problématique qui nous intéresse ici.

11. Le principe de Pareto, également appelé « principe des 80-20 », est un phénomène empirique constaté dans certains domaines, pour lesquels environ 80 % des effets sont le produit de 20 % des causes. Il est généralement utilisé comme outil d'analyse (en particulier dans le domaine de l'entreprise), permettant de distinguer les éléments stratégiques des éléments plus secondaires.

12. Rappelons, s'il le faut, que l'enquête sur laquelle cette analyse est basée a été conduite durant l'année 2011.

IV. La bande dessinée dans le régime du divertissement : reconnaissance et banalisation d'une culture

Éric Maigret

- 1 Dans les sociétés qui ont opéré le « tournant culturel » (dans le sens défendu par les *cultural studies*, de Richard Hoggart à Stuart Hall (voir Chaney, 1994, et Maigret, 2013), autonomisant partiellement le culturel du socio-économique, les œuvres médiatiques ne servent plus principalement à produire des classements sociaux, c'est-à-dire aussi à hiérarchiser des formes culturelles plus ou moins légitimes en fonction de l'appartenance à la classe (Bourdieu, 1979), la hiérarchie entre arts n'étant que l'une des multiples façons d'utiliser des biens symboliques (Grignon, Passeron, 1989 ; Frow, 1995 ; Glevarec, 2005 et 2013 ; Glevarec, Pinet, 2009 ; Macé et Maigret, 2005). Elles permettent également aux individus et aux groupes d'explorer des identités en devenir (Schulze, 1992), de se différencier avec et au sein de fractions subculturelles (Hebdige, 2008 ; Muggleton, 2007), d'entretenir des relations sémiotiques complexes (Fiske, 1989) avec un social en partie désinstitutionnalisé, sur le mode de l'expérience et du divertissement (Dubet, 1994 ; Shusterman, 1991), dans un contexte de redistribution partielle des contraintes perçues de classe vers d'autres contraintes comme celles d'âge et de groupes de pairs (Singly, 2006 ; Pasquier, 2005). Cette hypothèse, pour être vérifiée dans le cas de la bande dessinée, doit être passée au crible d'une étude des pratiques et du sens conféré par les publics à ces pratiques, qui ne peut être oublieuse de la trajectoire historique du signifiant « bande dessinée », conditionnant le cadre même d'interprétation de résultats n'existant jamais naturellement. Les données statistiques de l'enquête dont nous traitons ici comparées aux résultats d'enquêtes antérieures, certes beaucoup plus fragmentaires, apportent de riches enseignements tant par la mise en évidence de continuités que par l'apparition de ruptures.
- 2 Rappelons que la bande dessinée est demeurée un média de masse d'abord lié au populaire et à l'enfance dans ses pratiques, relativement stable sous cet angle dans ses typifications infantilistes et négatives jusque dans les années 1950-1960. À partir de cette période, un nouveau processus a commencé à opérer alors que le lectorat se

diversifiait socioprofessionnellement et voyait son âge s'accroître avec l'apparition d'une contre-culture adulte, qui a contribué à une légitimation de la bande dessinée (Boltanski, 1975) pourtant contrariée dans ses effets (Maigret, 1994). Dans les années 1980, signe majeur de transformation, une corrélation aux extrêmes supérieurs ressortait de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français (Donnat, Cogneau, 1990, puis Donnat, 1994, 2009), et les plus forts lecteurs de livres apparaissaient également comme les plus forts lecteurs de bandes dessinées, phénomène traduisant une certaine appropriation par les milieux diplômés, sans que la bande dessinée ne devienne pour autant l'apanage de ces derniers. Dans les années 1990, un sondage IFOP pour le Salon international de la bande dessinée d'Angoulême (IFOP, 1994, voir Introduction, §17). mettait en lumière un effet archi-dominant de l'âge et de la génération dans l'expression du jugement culturel en opposant quatre groupes aux opinions graduellement différenciées : les « réfractaires » à la bande dessinée se recrutaient majoritairement chez les plus de 65 ans, ancrés dans un rejet légitimiste (« la bande dessinée ne vaut pas un roman ») ; les « tolérants », plus nombreux chez les 50-64 ans et, dans une moindre mesure, chez les 35-49 ans, conservaient un certain légitimisme mais s'ouvraient à une pratique jugée agréable quoique peu passionnante ; les « amoureux modernes », les 25-34 ans et surtout les 15-24 ans, développaient clairement une posture anti-légitimiste et parlaient de lecture « plaisir », quand le dernier groupe, les 11-14 ans et les 8-10 ans, utilisait le langage de la « passion ». Les variables de classe étaient éclipsées ici par les variables d'âge, même si le goût pour la bande dessinée, supérieur à la moyenne chez les ouvriers, les professions intermédiaires et, dans une certaine mesure, chez les cadres, ne pouvait avoir la même signification d'un milieu social à un autre.

1. La montée du régime du divertissement

- 3 En 2011, notre étude prolonge et infléchit les tendances ici décrites succinctement. L'évitement de la bande dessinée devient résiduel avec la généralisation de la lecture, mais l'effet d'âge et de génération prévaut toujours, avec des situations de décalage de vingt ans par rapport aux années 1990. La non-lecture de bandes dessinées augmente avec l'âge et ne se révèle vraiment significative qu'après 60 ans avec 49 % de personnes n'ayant jamais lu de bandes dessinées, chiffre qui chute immédiatement à 24 % pour les 50-59 ans avant de passer à 5 % chez les 15-17 ans (voir Aquatias). Si les non-lecteurs dans leur ensemble, qui étaient traditionnellement les fers de lance de la condamnation culturelle de la bande dessinée, sont de moins en moins nombreux, ils sont également de moins en moins opposés au média puisqu'ils ne sont que 14 % à considérer que ce dernier n'est pas « un art à part entière », contre 59 % en accord avec l'idée que la bande dessinée est un art. De même, ceux qui pensent, parmi les non-lecteurs, que « la lecture de la bande dessinée incite à s'intéresser à d'autres formes d'art » sont plus nombreux (41,2 %) que ceux qui désapprouvent cette proposition (14,2 %). Au sein du bastion réfractaire et, bien évidemment, au-delà de ce dernier, le jugement culturel à l'égard de la bande dessinée est devenu massivement favorable avec des taux de réponse positive à la proposition « La bande dessinée est un art à part entière » atteignant 70 % ou 86 % suivant les tranches d'âge en dessous de 60 ans. Tout se passe comme si à un devoir culturel de hiérarchisation avait désormais succédé un devoir multiculturel de ne pas manifester une intolérance à l'égard des goûts des autres, que l'on soit lecteur ou non-lecteur et, plus fortement encore, que l'on soit

particulièrement attiré ou pas par la bande dessinée quand on est lecteur. Il est intéressant de noter que les plus ardents défenseurs de la valeur culturelle de la bande dessinée sont les 30-49 ans et dans une moindre mesure les 50-59 ans, qui ont été au cœur des luttes symboliques pour la reconnaissance durant les décennies 1960-1990. Plus sensibles à l'idiome de la légitimité culturelle (« art », « culture », « donner le goût d'autres lectures »), ils inversent l'étiquetage négatif de ce qui a longtemps été pensé comme non artistique ou non culturel. Pour les jeunes générations, la question de la valeur institutionnelle et de la consécration semble par contre moins centrale. Les 18-24 ans occupent la position la plus basse chez les moins de 60 ans en raison de leur entrée dans la vie de couple, dans la vie active et dans les études, phénomènes qui se conjuguent pour les éloigner des signifiants qu'ils ont tendance à associer à l'enfance comme la bande dessinée (conjoncturellement probablement). Pour eux, comme pour les 15-17 ans, il semble surtout que la cause de la reconnaissance soit considérée comme acquise ou qu'elle ne se pose plus en ces termes, qu'elle ne soit plus estimée comme une question centrale dans nos sociétés.

Figure 1. « Êtes-vous totalement d'accord, plutôt d'accord, plutôt pas d'accord ou pas du tout d'accord avec les propositions suivantes ? »

		Âge							Total
		15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus	
En lisant des bandes dessinées, on peut s'amuser et se divertir.	Totalement d'accord	45 %	35 %	34 %	50 %	63 %	59 %	48 %	50 %
	Plutôt d'accord	48 %	47 %	53 %	43 %	34 %	38 %	42 %	42 %
	Plutôt pas d'accord	4 %	9 %	8 %	4 %	1 %	2 %	2 %	3 %
	Pas du tout d'accord	1 %	1 %	2 %	0 %	0 %	1 %	0 %	1 %
	NSP	2 %	7 %	2 %	3 %	1 %	1 %	8 %	4 %
Total		100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
Les bandes dessinées peuvent donner le goût d'autres lectures.	Totalement d'accord	18 %	15 %	22 %	24 %	27 %	28 %	18 %	22 %
	Plutôt d'accord	53 %	56 %	55 %	51 %	48 %	46 %	42 %	48 %
	Plutôt pas d'accord	22 %	17 %	14 %	15 %	14 %	10 %	8 %	13 %
	Pas du tout d'accord	2 %	2 %	3 %	3 %	2 %	4 %	4 %	3 %
	NSP	5 %	10 %	6 %	8 %	9 %	11 %	27 %	14 %
Total		100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
La lecture de la bande dessinée incite à s'intéresser à d'autres formes d'art.	Totalement d'accord	16 %	15 %	16 %	20 %	23 %	26 %	14 %	19 %
	Plutôt d'accord	42 %	48 %	54 %	50 %	51 %	45 %	38 %	46 %
	Plutôt pas d'accord	29 %	19 %	17 %	15 %	10 %	11 %	8 %	13 %
	Pas du tout d'accord	5 %	6 %	5 %	4 %	3 %	3 %	3 %	4 %
	NSP	7 %	12 %	7 %	10 %	13 %	15 %	36 %	18 %
Total		100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
La bande dessinée est un art à part entière.	Totalement d'accord	31 %	22 %	30 %	39 %	47 %	52 %	36 %	39 %
	Plutôt d'accord	49 %	47 %	54 %	45 %	39 %	34 %	30 %	39 %
	Plutôt pas d'accord	12 %	17 %	7 %	8 %	6 %	4 %	6 %	8 %
	Pas du tout d'accord	2 %	2 %	4 %	3 %	1 %	1 %	2 %	2 %
	NSP	6 %	11 %	5 %	6 %	7 %	8 %	25 %	12 %
Total		100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
Total	Effectif pondéré	200	465	335	691	725	701	1 162	4 279
	Effectif non pondéré	477	568	518	588	526	525	759	3 961

POPULATION : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 15 ANS ET PLUS.

- 4 À la question très discriminante « La bande dessinée, c'est principalement pour vous... », adressée aux personnes interrogées (c'est-à-dire aux lecteurs, non-lecteurs et anciens lecteurs de bandes dessinées) âgées de 15 ans et plus, des réponses très générationnelles sont en effet apportées. Dire que la bande dessinée est principalement une « activité culturelle » est corrélé positivement avec l'âge, passant de 2 % pour les 15-17 ans à 15 % pour les 40-49 ans, une corrélation négative se mettant en place au-delà de 49 ans (6 % pour les plus de 60 ans). Les générations qui forment ce que je

propose d'appeler la « bosse anti-légitimiste », les 30-39 ans et les 40-49 ans, sont les plus attachées à l'idée d'une valeur culturelle. Elles n'hésitent pas également à parler de « passion dévorante » plus que proportionnellement (8 %) et de « moyen de s'évader » (19 % et 24 %, dans la moyenne). Avec les 50-59 ans s'amorce un déclin sur l'item de la passion, les 60 ans et plus étant ceux qui déclarent le moins de passion (3 %), assimilant avant tout la bande dessinée à « un divertissement comme un autre » (35 %) et à « un moyen de s'évader » (31 %). Les plus âgés se gardent de tout jugement culturel trop contempteur, mais développent un faible intérêt et évoquent une fonction d'abord escapistes. Les jeunes générations se démarquent des anciennes et des anti-légitimistes par leur désintérêt pour l'idée de pratique culturelle, comme on l'a vu. Sur la plupart des autres items, les 18-24 ans et les 25-29 ans sont encore proches des anti-légitimistes, mais ils sont les plus marqués de tous par la « nostalgie de l'enfance », après un renoncement relatif à la lecture au moment de l'arrachement à la cellule familiale d'origine et au système scolaire secondaire. Les 15-17 ans – c'est l'un des résultats majeurs de la nouvelle enquête – se distinguent par leur vote massif en faveur de l'item « un divertissement comme un autre », puisqu'ils sont 40 % à percevoir ainsi la bande dessinée, de même qu'ils sont 32 % à la considérer comme un « passe-temps », laissant entrevoir un rapprochement tout fictif avec les plus de 60 ans. Si les extrêmes semblent se rejoindre, ce n'est pas parce que les plus jeunes lisent moins de la bande dessinée et l'apprécient moins – les données sur l'intensité de la lecture démontrent le contraire – mais parce qu'elle est devenue à la fois plus évidente et plus diffuse, en ce sens plus banale dans le paysage médiatique. Bénéficiant, d'une part, du travail de reconnaissance culturelle effectué par les générations plus âgées, en premier lieu les anti-légitimistes, les 15-17 ans intègrent, d'autre part, la bande dessinée à un écosystème médiatique plus riche et plus dense qu'il y a vingt ans, relativisant son importance propre (voir II-7, §157). Les jeux vidéo en ligne et hors ligne en premier lieu, mais aussi les chaînes de télévision pour enfants, les séries télévisées et les blockbusters cinématographiques composent un nouvel environnement dont la bande dessinée n'est parfois plus qu'une simple composante de consommation pour le lecteur, un maillon commercial pour l'éditeur. Dans ce nouveau contexte, les plus jeunes ne développent plus un enthousiasme spécifique (au-delà des 7 % de « passionnés »), mais leur attachement au média signifie que ce dernier n'est pas marginalisé pour autant.

Figure 2. « La bande dessinée, c'est principalement pour vous... »

		Âge							Total
		15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus	
La bande dessinée, c'est principalement pour vous...	Un moyen de s'évader	12 %	22 %	21 %	19 %	24 %	22 %	31 %	22 %
	Une passion dévorante	7 %	4 %	7 %	8 %	8 %	5 %	3 %	6 %
	Un divertissement comme un autre	40 %	26 %	27 %	27 %	25 %	35 %	35 %	30 %
	Une nostalgie de l'enfance	7 %	19 %	21 %	15 %	13 %	14 %	6 %	14 %
	Une pratique culturelle	2 %	6 %	7 %	12 %	15 %	9 %	6 %	9 %
	Un passe-temps	32 %	23 %	16 %	18 %	14 %	14 %	19 %	19 %
Total	Total	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
	Effectif pondéré	99	164	97	199	199	159	100	1 018
	Effectif non pondéré	352	319	291	241	163	141	103	1 610

POPULATION : ENSEMBLE DES LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 5 Pour résumer, il est frappant d'observer la montée d'un régime du divertissement, déjà perceptible il y a vingt ans mais désormais plus nette avec l'arrivée des nouvelles générations. La question de la légitimité culturelle, quand elle est jugée pertinente, est d'abord celle du rejet des normes de distinction. La bande dessinée n'est pas en premier lieu considérée comme un corpus d'œuvres, c'est-à-dire comme une collection d'objets aux propriétés formelles plus ou moins élevées qu'il faudrait socialement hiérarchiser, mais comme un ensemble de processus faisant passer le temps, divertissants voire passionnants. Le régime évoqué est en réalité culturel ou expérientiel en ce qu'il s'appuie sur des pratiques et du sens dégagé au contact des productions culturelles : si ces dernières sont « divertissantes », c'est parce qu'elles renvoient à des expériences existentielles, à des explorations identitaires, à des routines sociales... Ce résultat bien connu des études sur les publics ne peut être ici détaillé puisque l'on se heurte aux limites des enquêtes quantitatives, qui saisissent peu le sens intime des pratiques (voir Introduction, §20-21).

2. L'appropriation par les milieux supérieurs et les effets néo-distinctifs

- 6 Dire que les discours tenus sur la bande dessinée s'inscrivent dans une conception « culturelle » et ne reflètent pas une idéologie de la distinction, telle qu'elle avait pu être mise en évidence par Pierre Bourdieu, dire par ailleurs que l'âge et la génération l'emportent comme variables sur celle de classe ne signifie pas que cette dernière ne modèle plus pour partie les consommations et les usages, ni même que des effets distinctifs ne se manifestent plus. L'autre grande tendance enregistrée depuis une cinquantaine d'années, l'entrée de la bande dessinée dans le menu des milieux supérieurs, va s'affirmant. Il n'y a plus seulement corrélation aux extrêmes supérieurs entre lecture de livres et lecture de bandes dessinées, comme dans les années 1980-1990 – les plus gros consommateurs de livres, appartenant surtout aux milieux supérieurs, ajoutant la bande dessinée à leur palette de lecture – mais corrélation plus large entre lecture au sens large (notamment de journaux et de romans) et lecture de bandes dessinées. Cette corrélation existe aussi désormais entre niveau de diplôme et lecture de bandes dessinées, entre classe sociale (supérieure) et lecture de bandes dessinées. Au final, les cadres et professions intellectuelles supérieures (PIS) et leurs enfants voient leurs pratiques de lecture de bandes dessinées culminer à 38 % quand les professions intermédiaires ne sont qu'à 27 %, les artisans, commerçants, chefs d'entreprises à 24 %, les agriculteurs à 10 %, les employés à 18 %, et les ouvriers à 15 %.

Figure 3. « Plus précisément, au cours des douze derniers mois, avez-vous lu les genres suivants ? »
(Pourcentages de personnes ayant répondu « OUI »)

	CSP de la personne interrogée										Total
	Agriculteur	Artisan, commerçant, chef d'entreprise	Cadrc, PIS	Profession intermédiaire	Employé	Ouvrier	Retraité	Au foyer	Étudiant /Scolaire	Autre inactif	
Des romans (15 ans et plus)	31 %	35 %	67 %	56 %	45 %	24 %	41 %	34 %	64 %	27 %	45 %
Des livres sur l'histoire (15 ans et plus)	14 %	15 %	36 %	24 %	18 %	11 %	26 %	15 %	26 %	15 %	22 %
Des bandes dessinées	10 %	24 %	38 %	27 %	18 %	15 %	7 %	10 %	60 %	18 %	24 %
Des livres de poésie (15 ans et plus)	5 %	7 %	16 %	8 %	7 %	4 %	9 %	6 %	21 %	11 %	9 %
Effectif pondéré	47	150	393	631	718	580	1 131	191	691	115	4 646

POPULATION : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 15 ANS ET PLUS (SAUF POUR LA BANDE DESSINÉE : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 11 ANS ET PLUS).

Figure 4. « Plus précisément, au cours des douze derniers mois, avez-vous lu les genres suivants ? »
(Pourcentages de personnes ayant répondu « OUI »)

	Diplôme de la personne interrogée							Total
	Aucun diplôme	CEP (certificat d'études primaires)	BEPC, brevet élémentaire, brevet des collèges	CAP ou BEP	Baccalauréat, brevet professionnel ou de technicien, autre brevet (BEA, BEC, BEI, etc.)	Diplôme universitaire de 1 ^{er} cycle, BTS, DEUST, DUT et diplôme des professions sociales ou de la santé	Diplôme universitaire de 2 ^e ou 3 ^e cycle, diplôme d'ingénieur, d'une grande école, etc.	
Des romans (15 ans et plus)	25 %	34 %	46 %	36 %	55 %	56 %	71 %	45 %
Des livres sur l'histoire (15 ans et plus)	13 %	18 %	27 %	19 %	25 %	25 %	33 %	22 %
Des bandes dessinées	11 %	4 %	20 %	17 %	23 %	29 %	32 %	19 %
Des livres de poésie (15 ans et plus)	5 %	7 %	15 %	8 %	10 %	11 %	14 %	9 %
Effectif pondéré	660	512	284	1 064	695	511	552	4 279

Population : ensemble des personnes interrogées âgées de 15 ans et plus (sauf pour la bande dessinée : ensemble de la population âgée de 11 ans et plus).

- 7 Le rapport des milieux favorisés à la bande dessinée ne relève plus centralement de l'encanaillement ou du « droit de cuissage » (si ce dernier existe réellement : lire à ce propos Hervé Glevarec, 2013), façons parmi d'autres de cumuler tout à la fois les bénéfices de la consommation, ceux de l'interdit culturel que l'on a bravé et ceux de la réassurance d'une supériorité culturelle qui joue avec les codes établis. Il ne relève plus en priorité de la nostalgie ni même de l'ironie, qui conduit à consommer pour critiquer. Enfin, il ne relève pas majoritairement des circonstances, ce que l'on nomme « le hasard », la grâce d'une lecture subreptice, c'est-à-dire le contact non calculé avec ceux qui n'ont pas vos goûts, vos habitudes sociales et familiales. Il est vrai que le relâchement relatif de la contrainte de classe a pour contrepartie l'affirmation de nouvelles contraintes, comme la pression des jugements exercés par les groupes de pairs. Les enfants des milieux supérieurs subissent eux aussi l'injonction de produire une culture jeune, centrée notamment sur la bande dessinée (Aquatias, 2010), parce qu'ils fréquentent l'école et se sentent profondément appartenir à une classe d'âge au moins autant qu'à une catégorie sociale (ce qui ne produit pas que de la violence, de la tyrannie (Pasquier, 2005), mais également de l'identité et du sens (Singly, 2006)).

Néanmoins, les statistiques sur les préférences à tous les âges démontrent que la bande dessinée est délibérément intégrée, qu'elle s'enracine peu à peu dans le dispositif culturel supérieur en l'enrichissant par « omnivorité » (Peterson, 1992), par panachage de pratiques diversifiées qui sont plus ou moins appréciées. Ce faisant, elle ne prend pas la place des anciens référents légitimes qui déclinent aujourd'hui dans cette fonction (l'opéra, le théâtre, la musique classique et savante...), et ne sert bien souvent que d'« adjuvant » à ces derniers dans cette mission (Maigret, 1994). Les cadres et professions intellectuelles supérieures ont un goût peu prononcé pour les mangas, support de la re-juvénisation et de la re-popularisation du média à partir des années 1990 (Maigret, 1999) : 50 % n'aiment pas du tout, 33 % aiment beaucoup ou bien, ce qui les situe au-dessus des professions intermédiaires (27 %) et des artisans et commerçants (28 %) mais en dessous des agriculteurs à 38 %, des employés à 37 %, et des ouvriers à 36 %. De la même façon, ils n'apprécient pas plus que les autres catégories socioprofessionnelles les comics et autres bandes dessinées américaines, et se situent dans la moyenne pour la tradition franco-belge. Cette appropriation nuancée entre *a priori* en contradiction avec leur consommation, qui est élevée en tendance. Elle indique en réalité la banalisation pour eux aussi d'une pratique qui coexiste avec de nombreuses autres et qui n'est que lâchement corrélée à la volonté de construire une distinction. La bande dessinée est le plus souvent au menu des cadres et professions intellectuelles supérieures dans le sens communicationnel conféré à ce mot par Tarde : un agenda de significations et de paroles à prendre, et non une hiérarchie de formes rigide associées à des goûts.

- 8 Les vellétés distinctives ne sont certes pas absentes. Elles peuvent ressortir de la déclaration plus affirmée dans les milieux supérieurs d'une appartenance de la bande dessinée aux univers consacrés (un « art à part entière »), bien que cet élément prête à discussion : c'est aussi par rejet de l'ordre des légitimités culturelles que tout ou presque dans le champ culturel peut désormais prétendre au rang d'« art ». On a vu que les moins de 60 ans, y compris dans les milieux supérieurs, se refusent pour la plupart à réinstaurer des pratiques nettes de hiérarchisation par domaine qui feraient de la bande dessinée un « art » se substituant à d'autres en termes de légitimité. Les publics supérieurs semblent eux aussi être devenus lecteurs de Howard S. Becker, qui évoque des « mondes de l'art » sous la forme d'ensembles de systèmes de négociation permanente et multidimensionnelle, et non sous l'angle d'entreprises univoques de légitimation.
- 9 Les vellétés distinctives ressortent plus clairement du goût plus que proportionnel envers un nouveau genre : le « roman graphique » (présenté dans le questionnaire comme faisant partie des « bandes dessinées alternatives »). 43 % des cadres et professions intellectuelles supérieures aiment beaucoup ou bien des publications qui prennent généralement la forme d'ouvrages épais, liés matériellement et parfois sémiotiquement au roman. La bande dessinée, qui n'est pas devenue un « art » au sens le plus violemment distinctif, seulement un « monde de l'art », emprunte peut-être le chemin des champs culturels clivés dans la théorie de la distinction, divisés entre un champ à grande circulation et un champ à circulation restreinte (Bourdieu, 1971). On sait que des visées avant-gardistes confortent cette hypothèse du côté d'une partie de la production (Beaty, 2007), rendant possible l'instauration d'une authentique légitimité culturelle là où les tentatives précédentes ont échoué (celles évoquées dans les recherches de Boltanski dans les années 1970). Trois résultats relativisent cependant

la portée de cette évolution. Outre le fait que les œuvres produites dans l'espace des romans graphiques sont la plupart du temps créées par des auteurs qui contribuent également aux comic books américains¹ et, dans une moindre mesure, à la bande dessinée grand public francophone², les « champs » à grande diffusion et à diffusion restreinte communiquant largement (Maigret, 2012), il apparaît difficile de passer sous le boisseau le niveau finalement assez limité de l'appétence des milieux supérieurs pour les romans graphiques. Les 43 % de cadres et professions intellectuelles supérieures qui aiment beaucoup ou bien ce genre sont à comparer avec les 38 % de professions intermédiaires, 34 % d'employés et 29 % d'ouvriers. Or, si les écarts sont statistiquement significatifs, ils sont trop peu prononcés pour justifier une authentique « légitimation » fondée sur une puissante délectation « bourgeoise » de ce qui la définirait en propre et, réciproquement, sur le sentiment d'une incompétence avouée des autres milieux sociaux. Plus intéressant encore, les cadres et professions intellectuelles supérieures déclarent préférer aux romans graphiques... les comics américains, qu'ils aiment beaucoup ou bien à 50 % ! Lorsqu'ils sont interrogés sur les genres (narratifs), leurs goûts ne sont pas supérieurs à ceux des autres milieux sociaux dans la catégorie de l'autobiographie et du reportage, composantes majeures des romans graphiques, que l'on pourrait supposer « nobles » par ailleurs, les ouvriers se révélant plus intéressés qu'eux et, dans la catégorie historique, à peine plus intéressés que les autres, alors que le goût pour l'érotisme et, dans une moindre mesure pour le western, les spécifie véritablement. Les stratégies de distinction, qui sont bien présentes, doivent être appréciées et même relativisées à l'aune de ces données sur les pratiques et les divers goûts en apparence contradictoires. Un certain parallélisme se manifeste avec la télévision dont les milieux supérieurs apprécient plus que proportionnellement les programmes cinématographiques et le sport, là où l'on pourrait attendre les émissions dites culturelles (Souchon, 1992), tandis que les autres milieux sociaux, en particulier les ouvriers, ont un comportement plus « attrape-tout ». De façon similaire, les préférences révélées pour les films démontrent que les milieux supérieurs ne dédaignent pas – au contraire – les blockbusters (Glevarec, 2013).

Figure 5. « Parmi les genres de bandes dessinées suivants, quels sont ceux que vous aimez beaucoup, que vous aimez bien, que vous n'aimez pas vraiment, que vous n'aimez pas du tout ? »

		CSP de la personne interrogée										Total
		Agriculteur	Artisan, commerçant, chef d'entreprise	Cadre, PIS	Profession intermédiaire	Employé	Ouvrier	Retraité	Au foyer	Étudiant/ Scolaire	Autre inactif	
Des mangas et autres bandes dessinées asiatiques	Aime beaucoup	16 %	21 %	11 %	10 %	13 %	25 %		8 %	36 %	8 %	20 %
	Aime bien	22 %	7 %	22 %	17 %	24 %	11 %	14 %	22 %	24 %	16 %	20 %
	N'aime pas vraiment	27 %	8 %	12 %	20 %	19 %	20 %	11 %	24 %	17 %	20 %	17 %
	N'aime pas du tout	35 %	61 %	50 %	46 %	38 %	42 %	60 %	43 %	19 %	50 %	37 %
Des comics et autres bandes dessinées américaines	Aime beaucoup	32 %	13 %	19 %	10 %	14 %	24 %	4 %	28 %	28 %	33 %	20 %
	Aime bien	68 %	39 %	31 %	35 %	46 %	30 %	16 %	40 %	45 %	33 %	38 %
	N'aime pas vraiment		28 %	19 %	23 %	16 %	20 %	25 %	14 %	17 %	14 %	19 %
	N'aime pas du tout		15 %	26 %	26 %	16 %	22 %	46 %	14 %	7 %	18 %	18 %
Des romans graphiques ou des bandes dessinées alternatives	Aime beaucoup		2 %	12 %	6 %	12 %	9 %	4 %	26 %	11 %	3 %	9 %
	Aime bien	16 %	20 %	31 %	32 %	22 %	20 %	22 %	29 %	24 %	24 %	26 %
	N'aime pas vraiment	24 %	31 %	18 %	18 %	25 %	27 %	22 %	19 %	32 %	52 %	24 %
	N'aime pas du tout	21 %	29 %	19 %	26 %	14 %	24 %	22 %	17 %	13 %	7 %	20 %
Des albums traditionnels, séries franco-belges ou européennes	Aime beaucoup	24 %	47 %	44 %	42 %	42 %	50 %	45 %	30 %	43 %	20 %	43 %
	Aime bien	22 %	43 %	40 %	49 %	45 %	33 %	54 %	52 %	45 %	31 %	44 %
	N'aime pas vraiment	33 %		11 %	5 %	7 %	11 %	1 %	3 %	9 %	32 %	8 %
	N'aime pas du tout	21 %	4 %	3 %	2 %	1 %	4 %		13 %	2 %	16 %	3 %

Population : ensemble des personnes interrogées âgées de 11 ans et plus (sauf pour les romans graphiques : ensemble des personnes interrogées âgées de 15 ans et plus).

Figure 6. « De manière un peu plus détaillée, quels sont, parmi les genres de bandes dessinées suivants, ceux que vous aimez beaucoup, que vous aimez bien, que vous n'aimez pas vraiment, que vous n'aimez pas du tout ? »

		CSP de la personne interrogée										
		Agriculteur	Artisan, commerçant, chef d'entreprise	Cadre, PIS	Profession intermédiaire	Employé	Ouvrier	Retraité	Au foyer	Étudiant/ Scolaire	Autre inactif	Total
Érotique	Aime beaucoup	15 %	9 %	9 %	2 %	7 %	11 %	1 %	3 %	5 %	6 %	6 %
	Aime bien	9 %	14 %	24 %	16 %	19 %	13 %	10 %	28 %	16 %	33 %	18 %
	N'aime pas vraiment	31 %	17 %	27 %	25 %	22 %	26 %	29 %	25 %	21 %	16 %	24 %
	N'aime pas du tout	27 %	51 %	29 %	43 %	33 %	36 %	44 %	34 %	15 %	29 %	34 %
Western	Aime beaucoup	29 %	6 %	15 %	8 %	8 %	17 %	20 %	8 %	7 %	3 %	11 %
	Aime bien	33 %	44 %	33 %	31 %	29 %	38 %	30 %	29 %	25 %	17 %	30 %
	N'aime pas vraiment	22 %	24 %	30 %	31 %	27 %	24 %	20 %	24 %	36 %	38 %	30 %
	N'aime pas du tout	16 %	21 %	19 %	27 %	21 %	18 %	24 %	36 %	24 %	39 %	23 %
Auto-biographie et reportage	Aime beaucoup	21 %	7 %	9 %	7 %	8 %	6 %	9 %	9 %	7 %	45 %	9 %
	Aime bien		40 %	28 %	21 %	39 %	37 %	18 %	45 %	25 %	17 %	29 %
	N'aime pas vraiment	36 %	17 %	31 %	32 %	27 %	24 %	37 %	29 %	37 %	14 %	30 %
	N'aime pas du tout	24 %	29 %	21 %	25 %	12 %	26 %	24 %	12 %	19 %	16 %	21 %
Historique	Aime beaucoup	16 %	12 %	16 %	13 %	14 %	15 %	16 %	5 %	12 %	10 %	13 %
	Aime bien	45 %	36 %	44 %	41 %	36 %	39 %	42 %	48 %	32 %	48 %	37 %
	N'aime pas vraiment	24 %	24 %	23 %	21 %	24 %	24 %	18 %	38 %	35 %	6 %	27 %
	N'aime pas du tout	15 %	18 %	13 %	19 %	18 %	20 %	19 %	8 %	16 %	32 %	17 %

POPULATION : ENSEMBLE DES LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 11 ANS ET PLUS (SAUF POUR LES ROMANS GRAPHIQUES : ENSEMBLE DES LECTEURS ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS).

3. La bande dessinée demeure un média de masse

- 10 Plusieurs logiques font donc vaciller l'édifice *a priori* bien constitué de l'ordre distinctif, qui n'est pas simplement dans un état de métamorphose (Coulangeon, 2011). N'oublions pas de surcroît que, dans le cas de la bande dessinée, les plus grands lecteurs restent les enfants (voir I-2, §9) et, du point de vue de la catégorie socioprofessionnelle, les étudiants, ce qui dilue l'importance de la classe.

Figure 7. « Plus précisément, au cours des douze derniers mois, avez-vous lu les genres suivants ? » (Pourcentages de personnes ayant répondu « OUI »)

	Âge								Total
	11-14 ans	15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus	
Des bandes dessinées	82 %	40 %	27 %	19 %	24 %	23 %	19 %	6 %	24 %

POPULATION : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 11 ANS ET PLUS.

- 11 Pour ajouter à la complexité du tableau, il est nécessaire de constater que la bande dessinée demeure pour partie un média de masse, qui a certes besoin de la fonction crossmédiatique ou transmédiatique pour conserver la notoriété de ses personnages (voir VI-4, §32-33), mais qui a réussi à imposer des référents connus et appréciés de l'extrême majorité de la population, au-delà des barrières d'âges et de classes, à la façon du cinéma et de la télévision (Morin, 1962). C'est ce qu'établissait l'enquête IPSOS de 1999 : quatre personnages étaient connus de la quasi-totalité des Français, Astérix, Tintin, Lucky Luke et Gaston Lagaffe (98 % à 100 %), une forte majorité d'entre eux connaissait Spider-Man (91 %) et Achille Talon (81 %), une majorité plus relative des Français connaissait le couple Bidochon (74 %), Blake et Mortimer (73 %) et Michel

Vaillant (67 %), tandis que Corto Maltese enregistrait un score de notoriété de 48 %. Une décennie plus tard, en l'absence de questions sur les quatre personnages les plus connus, il est impossible de conclure au maintien de leur universalité. Mais la notoriété rigoureusement inchangée de Blake et Mortimer (aujourd'hui connus de 72 % des personnes) et de Corto Maltese (51 %) plaide en ce sens. Le partage de références ne signifie pas l'unanimité sur la définition des personnages, puisque la ventilation par âge, par genre et par catégorie socioprofessionnelle joue bien évidemment. On retrouve l'appropriation très débattue des mangas, Naruto étant particulièrement populaire chez les 11-29 ans, bien moins au-delà. Agrippine est plus connue des femmes que des hommes, les cadres se retrouvent plus dans Corto Maltese ou dans Lanfeust que les autres catégories socioprofessionnelles, les plus de 29 ans plébiscitent Corto Maltese. Les niveaux de notoriété atteints traduisent cependant un débordement de la dialectique de sous-structures de la société française.

Figure 8. « Connaissez-vous ne serait-ce que de nom les personnages suivants ? »

		Âge								Total
		11-14 ans	15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et plus	
Q114 – Connaissez-vous, ne serait-ce que de nom, les personnages suivants ?	<i>Les Pieds Nickelés</i>	43 %	46 %	35 %	48 %	71 %	85 %	97 %	94 %	74 %
	<i>Blake et Mortimer</i>	58 %	61 %	63 %	75 %	82 %	82 %	77 %	64 %	72 %
	<i>Corto Maltese</i>	38 %	43 %	36 %	49 %	62 %	65 %	59 %	39 %	51 %
	<i>Rahan</i>	41 %	32 %	42 %	59 %	72 %	72 %	53 %	29 %	51 %
	<i>Blueberry</i>	31 %	26 %	21 %	27 %	42 %	44 %	41 %	23 %	33 %
	<i>Agrippine</i>	21 %	26 %	24 %	21 %	29 %	33 %	41 %	29 %	30 %
	<i>Lanfeust</i>	21 %	23 %	23 %	20 %	20 %	14 %	11 %	4 %	14 %
	<i>L'Incal</i>	9 %	4 %	2 %	3 %	10 %	10 %	7 %	3 %	6 %
	<i>Naruto</i>	78 %	77 %	84 %	76 %	53 %	36 %	14 %	7 %	41 %
	Aucun personnage									
Total		341 %	337 %	331 %	378 %	441 %	442 %	399 %	292 %	373 %
Total	Effectif pondéré	368	200	465	335	691	725	701	1 162	4 646
	Effectif non pondéré	619	477	568	518	588	526	525	759	4 580

POPULATION : ENSEMBLE DES PERSONNES INTERROGÉES ÂGÉES DE 11 ANS ET PLUS. TOTAL SUPÉRIEUR À 100% EN RAISON DE RÉPONSES MULTIPLES.

4. Appréhender les multiples dimensions d'un régime post-légitimiste

- 12 La montée du régime de divertissement, dont on a laissé entendre qu'il constituait également un régime expérientiel, a lieu dans l'ensemble des classes sociales par diffusion de pratiques de consommation pensées en termes de passe-temps, de plaisir et de passion, et non d'abord de supériorité, de culpabilité ou de hiérarchie préétablie. La diffraction par classe dévoile des différences importantes de consommations mais surtout de goûts. Les milieux supérieurs n'échappent pas à l'expansion de la culture bande dessinée tout en conservant une certaine retenue du point de vue du goût. S'ils lisent plus, comme les plus diplômés en général, c'est probablement parce que leur rapport aux activités culturelles se fait systématiquement à des niveaux de fréquence plus élevés (sauf pour la télévision). Leur appropriation n'est pas exempte de signaux

distinctifs que les données disponibles laissent imaginer : aisance et familiarité procurées par la lecture fréquente, relative absence de passion dévorante, venant témoigner d'un certain détachement, élection d'un genre à part, le « roman graphique »... À ces signaux, il faut ajouter ce que les statistiques traduisent rarement : les effets de retours de bâton (« backlashes »), par le biais desquels des genres entiers peuvent être violemment stigmatisés lors de controverses généralement médiatiques. Pensons aux diatribes sur les mangas, qui ont émaillé la sphère publique en France ces deux dernières décennies, avec le soutien plus que diffus des milieux supérieurs dont le rejet confine à la détestation : 50 % n'aiment pas du tout les mangas. Ils ne sont battus sur ce point que par les artisans, commerçants et chefs d'entreprises (61 %) et par les retraités (60 %), à des niveaux de rejet qui n'existent ni pour les comics ni pour les albums franco-belges. Pourtant, parler de hiérarchie par distinction culturelle expose à la prolifération de paradoxes. Si les romans graphiques sont univoquement distinctifs, alors la bande dessinée érotique, le western et les comics américains deviennent des genres encore plus légitimes puisqu'ils apparaissent être les plus appréciés par les milieux supérieurs. Les mangas sont rejetés par les cadres et professions intellectuelles supérieures, mais sont en même temps plus lus par ces derniers que par les autres actifs.

- 13 Un monde marqué par des effets que l'on peut qualifier de « post-légitimistes » (Maigret, 2012) n'est pas dénué de visées légitimistes (au sens hallien et gramscien de « visée hégémonique » : Hall, 2007), mais la légitimité révélée ne s'y construit pas de façon homogène, y est peu aisément reproductible (le goût pour la bande dessinée ne relève qu'à un tiers de la transmission familiale) et ne repose pas sur une interaction stable entre les diverses dimensions vécues. C'est l'existence d'une élasticité entre consommation, réception (les discours sur les goûts et sur les valeurs), identité et classe sociale qui explique que la théorie de la distinction, défendant l'idée d'une relation stricte et, même, d'une correspondance mécanique entre consommation, réception et classe sociale, n'est que modérément avérée. La fin de la stigmatisation de la bande dessinée n'implique pas dès lors de consécration sociale à la hauteur du discrédit initial, raison pour laquelle il est préférable de parler de reconnaissance plutôt que de légitimation³. Elle n'implique pas non plus la fin de processus brutaux de dévalorisation dus aux conflits identitaires exprimés dans la sphère publique, avec par exemple l'étiquetage de la supposée « violence » présente dans les mangas.

NOTES

1. On peut citer David Mazzucchelli ou Alan Moore.

2. Par exemple, Lewis Trondheim et Joann Sfar.

3. Benoît Berthou me signale qu'un autre indicateur plaide en faveur de cette hypothèse : la (toujours) relative discrétion des médiateurs. Le choix d'une bande dessinée se fait souvent sans conseil demandé aux professionnels : seulement 8 % des lecteurs ont recours aux libraires et bibliothécaires, 11 % aux critiques dans la presse (voir V-1, §5-6).

V. La notion et les pratiques de médiation en question. Le cas de la bande dessinée

Benoît Berthou

- 1 « Ce rôle de tri, de sélection, d'orientation, d'aide au choix est normalement assuré par un certain nombre de médiateurs qui semblent manquer cruellement (et uniformément) à la bande dessinée » (Ciment, p. 41). Nous serions face à une lecture en mal de repères, et surtout de relais : tel est le sombre constat que dressait en 2007 Gilles Ciment, et que l'étude sur la lecture de bandes dessinées que nous exploitons dans le cadre de cet ouvrage nous invite à interroger et à mettre en perspective. Plus que la seule action des « médiateurs », c'est l'ensemble des « médiations » permettant de créer un lien entre des individus et un mode d'expression que nous interrogerons ici. La bande dessinée nous invite effectivement à repenser une notion qu'un chercheur comme Jean Caune présente comme un « hybride de techniques, d'objets et d'intervention humaine » (Caune, 2010, §13) mobilisant organisations, équipements ou compétences, et le présent article entend le faire au regard de deux thèmes : le partage et la prescription.

1. Se « débrouiller seul » : une condition de lecteur ?

- 2 La définition que nous présentons ci-dessus nous semble en effet devoir être reconsidérée, tant elle nous semble problématique dans le cas qui nous intéresse : on peut même douter de sa pertinence et se demander si la bande dessinée ne se situe pas aux antipodes des positions qu'adopte un sociologue comme Antoine Hennion dans son ouvrage *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation*. La notion y est en effet pensée comme un processus fondamentalement collectif : « C'est la longue série hétérogène des médiations renvoyant toutes les unes aux autres qui crée l'irréversibilité du mouvement, alors que chacune d'elles isolément n'y suffit pas » (Hennion, 2007, p. 247). Ne constituant pas l'apanage d'une seule et unique catégorie d'acteurs (qu'il s'agisse d'auteurs, de lecteurs ou de toutes sortes de professionnels), la médiation est ici

appréhendée sur le mode de la « chaîne » : elle engage une organisation, ou du moins une communauté susceptible d'entraîner une « irréversibilité » en les « renvoyant les unes aux autres ».

- 3 « Fauteuil de l'auditeur de disque et de concert », symbole d'un plaisir auquel il est légitime de se consacrer et adoubé par l'institution, « tradition d'excellents interprètes », reconnus et présentés comme tels, en passant par organes critiques (une « Tribune des critiques de disque » offrant un « écho à son sentiment exaspéré »), dispositifs pédagogiques (« le relais de tout le système institutionnel de l'enseignement »), cohésion des tenants de la distribution (« la programmation des grandes salles de concert ») : Antoine Hennion (*idem*, p. 247-248 pour toutes les citations ci-dessus) décrit ici un système posant les fondements d'une « passion » mobilisant une communauté de goûts, de professions et d'institutions... L'expérience du lecteur de bandes dessinées diffère diffère apparemment radicalement de ce modèle : en atteste clairement l'examen du « rôle de tri, de sélection, d'orientation, d'aide au choix » qu'évoque Gilles Ciment, et plus précisément les données que nous avons récoltées à propos d'un ensemble de propositions de réponses à la question « Pour choisir vos bandes dessinées... »

Figure 1. Les choix de lecture de bandes dessinées : quelles modalités ?

Vous vous débrouillez seul	85 %
Vous discutez avec votre entourage	23 %
Vous lisez les critiques dans la presse	11 %
Vous consultez des sites et forums qui parlent de bandes dessinées	8 %
Vous prenez directement conseil auprès de librairies, bibliothécaires	8 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 4 Concernant le prêt ou l'achat (les modes d'accès aux livres n'étant pas ici spécifiés), ces statistiques ne semblent aucunement relever d'une « longue série hétérogène » : l'une des propositions (« Vous vous débrouillez seul ») arrive en effet très largement en tête et occupe une position absolument hégémonique (85 % des lecteurs de bandes dessinées âgés de plus de 15 ans), ce quel que soit l'angle sous lequel nous considérons notre échantillon. Le sexe des lecteurs ne change pas grand-chose à l'affaire (87 % des hommes, 82 % des femmes), de même que l'âge (90 % des 18-24 ans, 80 % des 60 ans et plus, les autres catégories se situant entre ces deux valeurs), le nombre de bandes dessinées lues (81 % des lecteurs d'une à quatre BD dans l'année, 89 % de ceux en lisant cinquante et plus, en passant par 90 % des lecteurs de dix à dix-neuf BD dans l'année) ou encore le genre (83 % des lecteurs de mangas et de romans graphiques, 85 % de ceux qui affectionnent les comics ou les albums).

Les « médiateurs » : au-delà du « conseil »

- 5 Ce faisant, la lecture de bandes dessinées nous place dans une situation des plus originales : il s'agit d'interroger cette « débrouille solitaire », cette autonomie

clairement revendiquée par les personnes que nous avons interrogées comme si elles se reconnaissaient dans une capacité à choisir sans se confier à un intermédiaire ou à une quelconque autorité. Quelles procédures, compétences, exigences ces lecteurs sont-ils dès lors à même de mobiliser ou, pour le dire autrement, que signifie déployer une activité culturelle sans jamais se réclamer du système et de la « chaîne » qu'évoque Antoine Hennion ? Telles sont ici les questions puisque nous sommes face à des lecteurs qui lisent, achètent, empruntent et prêtent (voir III-1) en reléguant au second plan des « médiations » qui voient leur importance clairement minorée. Les contours de l'« hybride » qu'évoque Jean Caune semblent en effet devoir être largement précisés, comme en attestent les données concernant l'une des propositions soumises aux personnes interrogées : « Vous prenez directement conseil auprès de libraires, bibliothécaires ».

- 6 Avis permettant de diriger une conduite, ce « conseil » porte directement la marque des « médiateurs » qu'évoque Gilles Ciment, puisqu'il renvoie à un rôle « d'orientation » et « d'aide au choix » parmi tous les livres constituant cet ensemble que nous appelons bande dessinée. Et on pourrait naïvement penser que l'importance de ces fonctions va grandissant, que cette « aide » est rendue toujours plus nécessaire par une proposition éditoriale s'étoffant continuellement (mille neuf cent soixante-trois nouvelles parutions en 2000 selon les chiffres fournis par le Syndicat national de l'édition, contre cinq mille deux cent treize dix ans plus tard, le nombre total de titres ayant crû de 354 % entre 1994 et cette dernière date). Mais, à en croire les données que nous avons récoltées, l'abondance de livres n'implique pourtant pas forcément le recours au conseil des professionnels du livre : 8 % des réponses seulement se portent sur la proposition mentionnée ci-dessus, soit la valeur la plus faible que nous pouvons observer. Se situant au même niveau que la consultation « de sites et de forums », elle est inférieure à la lecture de « critiques dans la presse » et presque trois fois moins élevée que les interactions entre les lecteurs et leur « entourage ».
- 7 La faiblesse du recours au « conseil » est manifeste au regard de ces chiffres, mais elle est également structurelle puisque les données dont nous disposons montrent que cette position est largement partagée par les personnes constituant notre échantillon. L'âge n'a que peu d'influence puisque seulement 8 à 9 % de l'ensemble des « répondants » âgés de 25 ans ou plus se prononcent en faveur de cette proposition. Et il en est de même en ce qui concerne les catégories socioprofessionnelles, les réponses se distribuant de façon remarquablement homogènes (9 % des artisans, commerçants, chefs d'entreprises, des cadres et professions intellectuelles supérieures et des ouvriers, contre 8 % et 7 % des professions intermédiaires et des employés). Les seules (et timides) variations observables concernent le sexe (seulement 7 % des hommes déclarant avoir recours au « conseil » contre 10 % des femmes) et le genre de bandes dessinées lues (8 % dans le cas des amateurs d'albums, 9 % pour le manga, contre 11 % et 13 % dans le cas des comics et du roman graphique).

Quel rôle pour libraires et bibliothécaires ?

- 8 Ces chiffres nous invitent assurément à préciser les tenants et aboutissants de « l'intervention humaine » qu'évoque Jean Caune : médiation il y a (puisque bibliothèques et librairies sont largement fréquentées), mais il s'agit apparemment de penser celle-ci en se situant au-delà d'identités professionnelles figées, voire de l'un des

rôles que l'on peut attribuer à certains métiers du livre. Que penser par exemple d'une affirmation comme celle de Matthieu de Montchalin lors d'une table ronde organisée par la Société des gens de lettres : « Nous faisons du conseil, chaque libraire à sa façon, et cette subjectivité assumée et argumentée est justement ce que le client demande à la librairie indépendante, avec son offre riche et diverse » (SGDL, 2013) ? Au regard de nos données, cette « demande » n'est en fait pas significative, voire tout simplement inexistante, et il nous faut dès lors adopter un tout autre point de vue. D'autres raisons expliquent que 59 % des acheteurs (au cours des douze derniers mois) de bandes dessinées âgés de 15 ans et plus déclarent privilégier une « librairie et un espace culturel généraliste » tout autant qu'une « grande surface » (56 %) et plus qu'un « site internet généraliste » (17 %) ou une « maison de la presse » et un « kiosque » (14 %).

Figure 2. L'accès à la bande dessinée : quels médiateurs ?

Lecteurs de bandes dessinées de 15 ans et plus en ayant acheté au cours des 12 derniers mois	
Librairie ou espace culturel généraliste	59 %
Grande surface	56 %
Librairie spécialisée en bande dessinée	19 %
Site internet généraliste	17 %
Maison de la presse ou kiosque	14 %
Site internet spécialisé en bande dessinée	6 %
Lecteurs de bandes dessinées de 11 ans et plus	
Emprunt de bandes dessinées en bibliothèque	35 %
Lecture sur place en bibliothèque	32 %

**POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE PLUS DE 11 ANS ET DE PLUS DE 15 ANS.
DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.**

- 9 Évoquant, lors de cette même table ronde, un « contexte d'incertitude sur le rôle que peut jouer le conseil dans une librairie » (*ibid.*), François Rouet semble faire preuve d'une prudence qui sied mieux au cas de la bande dessinée. En atteste par exemple au sein des pratiques d'achat la moindre représentation de commerces que l'on pourrait pourtant imaginer animés par des « médiateurs » résolument compétents en termes de recommandation. Si la relative faiblesse de la fréquentation des « librairies spécialisées en bande dessinée » (19 %) peut en partie s'expliquer par le nombre réduit d'officines et leur concentration au sein d'agglomérations de tailles conséquentes, le moindre recours à des « sites internet spécialisés en bande dessinée » (6 %) est par contre significatif tant l'actuelle proposition (bdfugue.com, bdnet.com, librairie.citebd.com...) est performante et conséquente. Et la même réflexion semble également valoir pour un

autre métier du livre : une bibliothèque qui joue en termes d'équipement un rôle tout aussi prépondérant et nous place, ce faisant, face à un véritable paradoxe.

- 10 Le faible recours au conseil de bibliothécaires (8 % des lecteurs, rappelons-le) est en effet à mettre en perspective vis-à-vis de l'extraordinaire popularité de ces établissements. En effet, notre étude nous livre sur ce point des données saisissantes, puisque 48 % des lecteurs de bandes dessinées âgés de plus de 11 ans déclarent être « inscrits dans une bibliothèque ou une médiathèque municipale » : ce chiffre est plus de deux fois et demie supérieur à la moyenne nationale (17 %) présentée dans les *Données d'activité 2012 des bibliothèques municipales : synthèse nationale* (p. 39) établie par la Direction du livre de la lecture. Et, même si l'inscription constitue la mesure la plus tangible de l'attrait de ces équipements, il ne s'agit pas de la seule et unique preuve des liens forts unissant bibliothèques et bandes dessinées : 62 % des lecteurs déclarent ainsi avoir fréquenté une bibliothèque ou une médiathèque au cours des douze derniers mois, et 32 % avoir lu des bandes dessinées sur place dans des proportions parfois conséquentes (une à cinq par mois pour 10 % d'entre eux).

La bibliothèque : repenser la médiation

- 11 Popularité des établissements, faible demande de conseil : telle est la situation que brossent les données que nous avons récoltées, et force est de constater qu'elles posent clairement problème vis-à-vis de l'« hybride » qu'évoque Jean Caune. Deux des pans de l'activité de bibliothécaire (et de libraire) ne paraissent pas fonctionner de concert, et il s'agit dès lors de revenir sur les idées reçues, voire préconçues, ayant trait à ces métiers du livre donné. Il semble avant tout nécessaire de pousser plus avant une réflexion sur la notion de « médiation », et nous nous devons ainsi de préciser, voire d'amender, les positions que nous adoptions en 2011 dans le *Bulletin des bibliothèques de France* en présentant la bande dessinée comme « un défi pour la bibliothèque » : « Il semble que nous soyons en fait face à un mode d'expression et de publication qui nous invite à reconsidérer tous les aspects du métier, sans exception aucune » (Berthou, 2011), et avant tout la capacité des personnels à prendre la mesure de la variété des publics de la bande dessinée.
- 12 Se fondant sur l'enquête sur les pratiques culturelles des Français, cette affirmation ne semble plus aller de soi au regard des nouvelles données dont nous disposons : si « médiation » il y a, celle-ci passe avant tout par la collection, la proposition éditoriale mise à disposition de « l'utilisateur emprunteur » et « fréquentant ». L'hégémonique « Vous vous débrouillez seul » (85 % des réponses, rappelons-le) circonscrit en effet avant tout un espace bien précis : celui qui permet une confrontation aux ouvrages, que l'on peut considérer librement, feuilleter et parcourir à sa guise, plaisirs qui résident peut-être en partie dans la mise à distance de toute forme explicite ou formelle de recommandation. Et il est même permis de poser une question : la bande dessinée n'est-elle pas après tout en majeure partie une lecture rapide, supposant un investissement en temps somme toute limité, et permettant de se soustraire à une autorité ? « On » ne nous dit pas quoi lire, et si le « conseil » doit être disponible, peut-être faut-il le penser non sur le mode de la prescription mais sur celui de l'information.
- 13 Il s'agit de tirer parti de cette « débrouille solitaire », de s'inscrire dans cet espace d'autonomie finalement revendiquée : multiplions les présents mettant les livres « sous les yeux », agrémentons les ouvrages de « coups de cœur » sur le mode des

libraires, mêlons les collections au sein de « bédéthèque » afin de permettre une circulation entre genres et styles (et ainsi lutter contre l'arrêt de la lecture dont Sylvain Aquatias montre qu'il concerne principalement ceux qui lisent un seul type de bandes dessinées : voir II-5, §85-86)... Entre deux des conceptions de la « médiation » qu'évoque Olivier Chourrot, peut-être faut-il trancher : plus qu'« animation », celle-ci reposerait sur une « validation, qui serait la véritable valeur ajoutée du bibliothécaire dans le grand vrac informationnel » et éditorial dans le cas qui nous intéresse (Chourrot, 2007). La bonne position nous semble dans tous les cas être la suivante : instituer la « politique documentaire cohérente » qu'Anne Baudot appelle de ses vœux à propos du manga (Baudot, 2010) et la valoriser à travers établissements et équipements : la mise en espace et le catalogue, c'est-à-dire la valorisation des collections, ne peuvent-ils avantageusement prendre le pas sur le conseil ?

2. La prescription : autorité ou sociabilité ?

- 14 Cette interrogation nous semble d'autant plus sérieuse que cette mise à distance de la « prescription » au sens le plus traditionnel du terme ne concerne pas uniquement le « conseil ». En attestent les données que nous livre une autre proposition soumise aux lecteurs de bandes dessinées : « Vous lisez des critiques dans la presse », c'est-à-dire avez recours à des textes ayant à la fois valeur d'information et de prescription. Cette affirmation nous invite à interroger les positions qu'adopte Xavier Guilbert en évoquant au sein d'un article publié dans *Comicalités* un « désert critique » : la place qui serait accordée à la bande dessinée « dans les trois grands quotidiens nationaux (*Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*) contredi[rait] de manière flagrante la “reconnaissance culturelle” qu'on lui prête par ailleurs ». Signe d'un « regard critique réduit à la portion congrue » (Guilbert, 2011, §73), les quelques articles traitant du neuvième art s'apparenteraient à « du “reporting” journalistique : analyses économiques, annonces d'expositions ou comptes rendus de festivals » (*idem*, §74) plus qu'à des « chroniques d'albums ».
- 15 Manquerait en fait à l'appel ce que Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard présentent comme « le lieu par excellence où presse et littérature se regardent et donc se co-construisent » (Lyon-Caen, Ribard, 2012, §1), c'est-à-dire un dispositif présentant une créativité à travers une réflexivité susceptible de l'explicitier, la mettre en perspective et finalement la légitimer. Pour avéré (et partagé) qu'il soit, ce constat se doit d'être considéré vis-à-vis de l'ensemble des données que nous avons récoltées : largement devancées par le poids « de l'entourage », ces « critiques dans la presse » arrivent tout de même en troisième position (avec 11 % de réponses) parmi les propositions que nous avons soumises à notre échantillon. Nous sommes de plus face à un phénomène qui semble structurant puisque l'on n'enregistre finalement que peu de différences en fonction des divers genres de bandes dessinées : si lecteurs de comics (10 %) et d'albums (11 %) s'inscrivent dans la moyenne des réponses (11 %), ceux qui disent affectionner le manga (14 %) et surtout le roman graphique (17 %) se situent un peu au-dessus.
- 16 Mais, plus que le type de bande dessinée, d'autres variables paraissent bien plus significatives quant à l'attention portée à ces « critiques dans la presse ». Tel n'est pas le cas de l'âge (puisque les 15-17 ans et les 60 ans et plus déclarent s'y intéresser pour 10 % d'entre eux), mais du niveau d'étude (16 % des titulaires d'un diplôme universitaire de second ou de troisième cycle déclarant s'y intéresser contre 10 % de ceux qui possèdent

un diplôme de premier cycle), des catégories socioprofessionnelles (16 % des cadres et professions intellectuelles supérieures, contre 13 % et 7 % des employés et professions intermédiaires) et surtout du nombre de bandes dessinées lues dans l'année. En effet, ici, le contraste est spectaculaire : si 20 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus disent s'y intéresser, cette valeur ne cesse par la suite de décroître pour passer à 12 % dans le cas des lecteurs de vingt à quarante-neuf bandes dessinées dans l'année, puis à 10 % (dix à dix-neuf bandes dessinées dans l'année), 9 % (cinq à neuf bandes dessinées dans l'année) et enfin 8 % (une à quatre bandes dessinées dans l'année).

Le numérique : espace critique ?

- 17 Les lecteurs les plus actifs, les plus instruits et occupant la position sociale la plus haute s'intéressent plus que d'autres à l'exégèse, l'analyse, le commentaire. Intensité et réflexivité sont liées en termes de pratiques culturelles : la chose va de soi, mais d'autres facteurs rentrent également en compte vis-à-vis de l'analyse d'un mode d'expression, à commencer par l'environnement technologique et médiatique. En attestent les réponses se portant sur une autre proposition, concernant une activité directement voisine : « Vous consultez des sites ou des forums qui parlent de bande dessinée ». Faisant circuler « avis », « chroniques » ou « billets », soit des formes de « critiques » différant couramment de celles que l'on rencontre dans la presse, ces dispositifs offrent un usage nettement plus contrasté. En termes d'âge, on observe même au sein du lectorat une coupure radicale entre deux groupes : l'ensemble des personnes interrogées de moins de 40 ans (les réponses variant de 15 % pour les 30-39 ans à 11 % pour les 25-29 ans) et celles de plus de 40 ans (3 % au maximum pour les 40-49 ans).
- 18 Au regard de ces données, on ne saurait en tout cas appréhender ces « sites » ou « forums » sur le mode de l'universalité : ils relèvent bien plus d'une forme de segmentation, de l'inscription dans un public donné, et sans doute faut-il se situer dans la lignée des travaux de Sylvie Octobre, auteure de l'étude intitulée « L'Enfance des loisirs », pour qui cet environnement technologique est à considérer vis-à-vis d'un faisceau de « pratiques emblématiques du passage adolescent » (Octobre, 2011, p. 3). Celles-ci s'organisent en effet autour d'un « transfert de l'expressivité et de la créativité vers un autre support, l'ordinateur », dont la large présence dans les foyers atteste de « l'ampleur et de la rapidité de la révolution numérique au sein de la population française » (*idem*). Et force est de constater que cette dernière est pleinement compatible avec la bande dessinée, puisque l'informatique sous toutes ses formes constitue son milieu technologique idoine. Quelles que soient les tranches d'âges considérées parmi les lecteurs (à l'exception des 60 ans et plus), la présence de consoles de jeux, d'un ordinateur et d'un accès à Internet dans le foyer est largement attestée (par plus de 85 % des personnes interrogées dans les deux derniers cas).

Figure 3. Médiation et numérique : répartition par âge

	15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et +	Total
Vous parlez avec des personnes que vous ne connaissez pas sur des forums ou des réseaux sociaux	39 %	43 %	55 %	32 %	12 %	9 %	3 %	28 %
Vous intervenez sur des forums de bande dessinée	11 %	17 %	27 %	12 %	2 %	2 %	0 %	10 %
Vous consultez des sites et forums qui parlent de bande dessinée	14 %	12 %	11 %	15 %	3 %	1 %	1 %	8 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 19 La « culture de l'écran » qu'évoquent Josiane Jouët et Dominique Pasquier (voir IV-2, §17-18) prend ainsi la forme d'un véritable environnement, puisque l'ensemble de ces dispositifs participe du lieu et du mode de vie des lecteurs de bandes dessinées : il est dès lors intéressant de les appréhender au regard d'un enrichissement, et permis de s'interroger sur leur fonction de « médiation ». La « prescription », c'est-à-dire l'ensemble des indications susceptibles d'aiguiller des lecteurs dans les choix qu'ils ont à opérer vis-à-vis d'une production éditoriale, semble en effet rencontrer une dimension que décrit fort bien l'un des auteurs de ce livre dans une tout autre étude : « fabriquer du lien social » (Evans, 1996, p. 25), allant « de la discussion à bâtons rompus à propos d'une lecture, d'un auteur, d'un fait livresque quel qu'il soit, en passant par la circulation interindividuelle des livres, jusqu'aux regroupements moins éphémères de lecteurs au sein de clubs de lecture, cercles ou salons littéraires, associations des amis de tel ou tel auteur » (*idem*, p. 27).

Le numérique : quelle sociabilité littéraire ?

- 20 Esquissant différentes approches du monde de l'imprimé, ces sociabilités renvoient à plusieurs des fonctionnalités qu'offrent les nouvelles technologies de l'information et de la communication, et prennent notamment une forme que nous avons voulu interroger dans le cadre de notre étude : celle du « forum ». Organisés afin de permettre conversations et discussions collectives, ces sites internet permettent au lecteur d'évoquer toutes sortes de sujets et offrent, pour reprendre les propos de Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini dans *Internet et la sociabilité littéraire*, aux « lecteurs des lieux permanents d'expression, qui constituent du même coup un espace public de rencontre » (Leveratto, Leontsini, 2008, p. 151). Ces forums nous invitent ainsi à appréhender une sociabilité au regard d'une forme de complexité, car le caractère « public » de l'espace de « rencontre » évoqué ci-dessus n'a rien d'évident : fonctionnalité ne signifie pas nécessairement popularité, et encore moins unanimité, et les données que nous avons récoltées montrent en effet que ces dispositifs sont tout sauf neutres.
- 21 Pour certains lecteurs, ils semblent clairement s'inscrire dans un imaginaire de la « dispute littéraire » (*idem*, p. 149), ou plus précisément dans une forme de conversation entre gens avertis. En atteste l'importante proportion de « grands » lecteurs répondant par l'affirmative à la question « Parlez-vous souvent, parfois ou rarement, ou jamais bande dessinée avec des personnes que vous ne connaissez pas sur les forums ou des réseaux sociaux ? ». 28 % des personnes interrogées déclarant lire

cinquante bandes dessinées et plus sur une année répondent par « souvent » ou « parfois », pourcentage qui tombe successivement à 19 % (vingt à quarante-neuf bandes dessinées, et dix à dix-neuf bandes dessinées), 13 % (cinq à neuf bandes dessinées) et 8 % (une à quatre bandes dessinées) pour les autres catégories. Plus la pratique est forte, plus se manifeste la volonté de la partager, telle est effectivement la clé de cette sociabilité numérique à en croire les auteurs de l'ouvrage sus-cité : « Le goût pour la littérature constituant le lieu commun qui unit tous les participants, il autorise la réduction de l'autocontrôle et l'expression sans fausse honte de sa sensibilité » (*idem*, p. 156).

- 22 Et force est de constater que notre étude leur donne effectivement raison, toutes les inhibitions ayant trait à l'expression s'éclipsant apparemment avec la progression de la lecture elle-même : les réponses à une autre question (« Vous est-il déjà arrivé d'intervenir sur des forums de bande dessinée ? ») mettent ainsi en évidence un déséquilibre encore plus spectaculaire entre les catégories évoquées au paragraphe précédent. Si 25 % des plus gros lecteurs répondent par l'affirmative, cette proportion baisse de façon spectaculaire avec le nombre de bandes dessinées lues dans l'année (13 %, 9 %, 8 % et 2 %). Mais, face à ce dispositif nourri d'interactions fort inégalement partagées, pouvons-nous encore parler d'un « espace public », et ne vaut-il pas mieux le penser sur le mode d'un cercle fait « des connaisseurs du livre, auxquels Internet offre l'occasion de rencontrer d'autres connaisseurs, des individus capables et disposés, à la différence des parents, des amis et des proches, à converser sérieusement de littérature » (*idem*, p. 164) ?
- 23 Mais, aussi éclairantes soient-elles, les analyses de Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini ne nous semblent pertinentes qu'au sein d'une population restreinte, ainsi qu'en atteste l'analyse de nos données. L'âge privilégié de cette volonté de « converser » correspond en fait à l'entrée dans la vie active puisque la catégorie des lecteurs compris entre 25 et 29 ans est supérieure à toutes les autres dans tous les types de réponses à la question « Parlez-vous souvent [...] sur les forums ou des réseaux sociaux ? » (11 % d'entre eux déclarent parler « souvent », 18 % « parfois », 16 % « rarement » et seulement 45 % « jamais »). Et au sein des 72 % de lecteurs déclarant ne « jamais » parler, force est de constater que les plus jeunes générations sont fort bien représentées (67 % et 61 % des 11-14 ans et des 15-17 ans, contre 68 % des 30-39 ans), et ce alors que ce sont paradoxalement elles qui utilisent le plus massivement l'informatique à des fins domestiques à en croire l'étude menée par Olivier Donnat (la catégorie des 15-19 ans arrivant largement en tête dans les items « Visiter des blogs, des sites personnels », et en seconde position juste derrière les 19-24 ans pour ce qui est de « participer à des chats, des forums de discussion, écrire des commentaires »).

Le partage : au-delà des supports

- 24 Il existe donc bien une place pour d'autres formes de médiation et de sociabilités, peut-être proches de celles qu'observent Christine Détrez et Olivier Vanhée dans l'ouvrage intitulé *Les Mangados. Lire des mangas à l'adolescence*. Analysant une population de lecteurs d'âge majoritairement compris entre 11 et 19 ans, les deux chercheurs constatent que « la lecture de mangas constitue en effet pour de nombreux lecteurs une ressource mobilisée dans les interactions quotidiennes, au sein des fratries comme des groupes d'ami(e)s » (Détrez, Vanhée, 2012, p. 110), ce que met également en évidence notre étude. Le fait de parler de bandes dessinées avec « les autres membres de votre

famille, vos amis ou vos collègues » est en effet franchement apprécié par ces tranches d'âges, et plus spécifiquement par les 11-14 ans qui répondent « parfois » ou « souvent » dans 76 % des cas, et par les 15-17 ans qui font de même dans 61 % des cas. Il s'agirait dès lors d'appréhender le cadre de ces échanges au regard des « usages communicationnels » (Octobre, 2011, p. 4) qu'évoque Sylvie Octobre à propos de l'usage de l'ordinateur par les adolescents.

- 25 Cette volonté de proximité nous invite effectivement à repenser ces activités numériques à l'aune d'une forme de complémentarité : « Les discussions sur les forums [...] peuvent ensuite donner lieu à de véritables rencontres, amicales ou amoureuses [et] les sociabilités virtuelles sont d'ailleurs souvent entrelacées avec des formes de rencontres "IRL" ("in real life", ou encore "DVV", "dans la vraie vie"), c'est-à-dire avec des interactions "physiques" » (Détrez, Vanhée, 2012, p. 120). Il convient toutefois de se garder de toute idée reçue, et on aurait sans doute tort d'opposer trop vite sociabilités télématiques et « physiques » qu'il est à notre avis bien plus intéressant de considérer au regard d'une même intention : mettre en scène une pratique culturelle, ou plus exactement définir les modalités publiques d'exposition de la lecture selon des modalités qui nous invitent cette fois à dépasser clairement le cadre de « l'autoreprésentation du public littéraire » dont traitent Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini (2012, p. 175). Au pseudonyme et à « l'anonymat favoris[a]nt la construction de disputes littéraires entre étrangers » (*idem*, p. 131), il existe en effet peut-être un pendant : le travestissement, que nous avons souhaité analyser dans notre étude à travers une question (« Vous est-il déjà arrivé de participer à un cosplay, en vous déguisant, en jouant le rôle d'un héros de bande dessinée ? »).

Figure 4. Médiations : répartition par genres

	Mangas	Comics	Albums	Romans graphiques
Consulter des sites ou des forums qui parlent de bande dessinée	8 %	12 %	7 %	14 %
Participation à un cosplay, en vous déguisant et en jouant le rôle d'un héros de bande dessinée	18 %	14 %	7 %	20 %
Parler avec des personnes que vous ne connaissez pas sur des forums ou des réseaux sociaux	44 %	39 %	26 %	26 %
Fréquenter un festival de bande dessinée	39 %	36 %	26 %	42 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS.

- 26 Est ici évaluée la participation à un tout autre genre de « rencontre » (*idem*, p. 151) pour reprendre les mots de Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini, puisque ce travestissement prend place « lors de conventions ou de festivals » durant lesquels les « "cosplayers" peuvent participer à des concours et défiler sur scène, jouer des petites saynètes » (Détrez, Vanhée, 2012, p. 126). Et on aurait tort de penser cette pratique de la panoplie sur le mode de la simple curiosité, car elle fait clairement sens d'un point de vue culturel : les réponses fournies à l'interrogation présentée ci-dessus montrent qu'elle est toujours le fait des lecteurs les plus actifs, et ce dans des proportions également spectaculaires. 23 % des personnes interrogées déclarant lire cinquante bandes dessinées et plus sur une année reconnaissent s'y être adonnées, chiffre qui chute de façon spectaculaire avec l'intérêt pour le neuvième art (13 % des lecteurs de

vingt à quarante-neuf bandes dessinées, 8 % des lecteurs de dix à dix-neuf bandes dessinées, 2 % des lecteurs de cinq à neuf bandes dessinées et d'une à quatre bandes dessinées). Nous retrouvons exactement la même structure que dans le cas des forums présentés plus haut, puisque l'intensité d'une pratique culturelle et une volonté de partage sont directement corrélées.

3. Médiation et événements : festivals et dédicaces

- 27 Cette dernière est en effet manifeste car, si la pratique reste selon nos données relativement marginale (8 % des lecteurs de bandes dessinées seulement reconnaissant l'avoir pratiquée), elle semble par contre être éminemment fédératrice, et il nous faut sur ce point remettre en perspective les affirmations de Christine Détrez et Olivier Vanhée. Se fondant sur un échantillon nettement plus important, notre étude permet en effet de compléter certaines des conclusions fournies par l'approche qualitative, et ces amateurs appartiennent par exemple majoritairement à des tranches d'âges supérieures à celles qui sont examinées au sein des « Mangados » (les groupes de lecteurs âgés de 18 à 24 ans et de 25 à 29 ans présentant les plus hautes valeurs observées avec respectivement 20 % et 13 %, tandis que les 15-17 ans ne se disent intéressés que pour 7 % d'entre eux). Il nous est également difficile d'affirmer que « ce jeu de soi et des apparences est surtout pratiqué, parmi les adolescents rencontrés, par des filles » (Détrez, Vanhée, 2012, p. 126). Selon nos données, le sexe n'a rien de discriminant, puisque exactement 8 % des garçons et des filles déclarent pratiquer ces déguisements.
- 28 Même le type de bandes dessinées lues ne pose pas forcément problème, et nous sortons clairement sur ce point du cadre de l'examen des pratiques liées au seul manga : si 18 % de lecteurs déclarant leur attachement à ce genre disent également avoir pratiqué le cosplay, cette pratique semble également séduire en nombre les lecteurs affectionnant d'autres formes d'expression comme les romans graphiques (20 %) ou encore les comics (14 %). Seuls les amateurs d'albums traditionnels (7 %), c'est-à-dire un lectorat qu'il s'agit de penser en terme de majorité plus que de singularité (puisque'il représente 88 % des actuels amateurs du genre), semblent finalement ne pas s'intéresser franchement à ce qui constitue pourtant clairement une autre forme de sociabilité littéraire. L'écrit propre aux forums cède en effet la place à la mobilisation de « savoir-faire traditionnels : couture, découpage du tissu, bricolage » (Détrez, Vanhée, 2012, p. 127) et à des activités comme le karaoké ou des concours de danse, l'idée étant peut-être dans tous les cas de permettre à des « individus capables et disposés » de construire à partir de leurs lectures un véritable « espace public » (Leveratto, Leontsini, 2012, p. 151).

Figure 5. Médiations : répartition par nombre de bandes dessinées lues dans l'année

	1 à 4 BD	5 à 9 BD	10 à 19 BD	20 à 49 BD	50 BD et plus
Fréquenter un festival de bande dessinée	10 %	18 %	27 %	35 %	57 %
Lire les critiques dans la presse	8 %	9 %	10 %	12 %	20 %
Prendre conseil auprès de libraires, bibliothécaires	5 %	7 %	6 %	12 %	14 %
Consulter des sites et des forums qui parlent de bande dessinée	2 %	7 %	7 %	12 %	18 %
Participer à un cosplay, en vous déguisant et en jouant le rôle d'un héros de bande dessinée	2 %	2 %	8 %	13 %	23 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 29 Tel est en effet l'objectif de ces pratiques qui prennent place au sein de véritables événements auxquels notre étude s'est également intéressée à travers notamment une question (« Vous est-il déjà arrivé de fréquenter un festival de bande dessinée ? »). Qu'il s'agisse de conventions, de foires, d'événements ayant une notoriété dépassant les frontières de l'Hexagone (dans le cas du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême) ou s'inscrivant dans un univers graphique et thématique bien précis (à l'instar par exemple de la Japan Expo), la popularité de ces manifestations est en effet avérée dans des proportions tout à fait comparables à celles du cosplay, puisque 10 % des personnes interrogées se déclarant lectrices de bandes dessinées disent les avoir visitées. Et, considérant plus en détail ces réponses positives, nous retrouvons ici sans surprise la même structuration que dans les deux cas sus-cités, puisque cette fréquentation est directement corrélée à l'intensité de la pratique de lecture : fait des 57 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus dans l'année écoulée, cette proportion chute à 35 % (vingt à quarante-neuf bandes dessinées), 27 % (dix à dix-neuf bandes dessinées), 18 % (cinq à neuf bandes dessinées) puis 10 % (une à quatre bandes dessinées).

Les festivals : quels publics ?

- 30 Nous ne saurions par contre pousser plus avant la recherche de similitudes entre ces deux phénomènes, car nombre de divergences nous semblent bien plus significatives, et ce tout d'abord parce qu'elles mettent en évidence la spécificité de l'ensemble de ces événements. Les festivals paraissent, en effet, recruter leurs visiteurs au sein d'une autre population, puisque l'échelle des âges des « répondants » à la question présentée ci-dessus présente bien des singularités. Elle est d'abord plus large, puisque trois catégories de lecteurs arrivent en tête pour ce qui est des visites effectivement effectuées, à commencer par ceux qui sont âgés de 25 à 29 ans (38 %), puis de 30 à 39 ans (34 %) et enfin de 18 à 24 ans (30 %), données qui nous placent face à un véritable problème. Semblent d'abord concernées les populations au sein desquelles la non-lecture de bandes dessinées est la plus forte (voir I-2, §9) : l'enjeu majeur pour ces festivals paraît ainsi être à la fois le renouvellement et la captation de publics à la fois plus jeunes et matures, puisque ces trois tranches d'âges présentent des valeurs nettement supérieures à celles d'autres catégories regroupant des lecteurs dont l'âge est compris entre 40 et 49 ans (23 %) et entre 15 et 17 ans (18 %).

- 31 Invitant les organisateurs des différents festivals à œuvrer pour une plus grande diversité (en ouvrant par exemple des espaces « jeunesse » dédiés à la lecture de contes au « Quai des bulles » de Saint-Malo, ou animés avec le concours d'une bibliothèque au « BD Boum » de Blois), ces chiffres placent les organisateurs devant une périlleuse voire impossible mission : se définir véritablement comme des instruments de médiation, c'est-à-dire prendre acte d'une multiplicité d'approches de la chose événementielle et renoncer dans tous les cas à réduire celle-ci à une seule formule ou à un unique mode d'organisation qu'il serait possible de dupliquer à volonté (possibilité à une époque envisagée par la Japan Expo et le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême). En effet, l'âge de ces lecteurs potentiellement visiteurs ne constitue pas la seule originalité de ces manifestations vis-à-vis des autres pratiques que nous avons étudiées, et il est également possible de nous demander si celles-ci ne mettent pas en jeu différentes motivations, ou plus exactement différents rapports à la création. En atteste par exemple une autre série de données ayant trait à une pratique éminemment courante, voire carrément structurante, au sein de ces divers événements : « Vous est-il déjà arrivé de chercher à obtenir des dédicaces d'auteurs ? »
- 32 Le fait pour l'auteur de signer ou de dessiner sur les livres qu'il a conçus dans le cadre d'un festival n'a en effet rien d'anodin, ainsi que le signale Jean-Christophe Menu dans un dossier intitulé « Critique de la dédicace » publié dans la revue *L'Éprouvette* : « La dédicace, rituel obligé de quasiment toute manifestation publique liée à la bande dessinée, a pour ambiguïté d'être à la fois basée sur la gratuité et de représenter la justification marchande de la manifestation » (Menu, 2006, p. 80). Cette pratique se situe ainsi au croisement de plusieurs des thèmes que nous abordons dans notre étude et dans cet ouvrage : la volonté de partager une expérience de lecteur (avec l'auteur l'ayant précisément permise), le mode de propriété des bandes dessinées et la volonté de valoriser une accumulation d'imprimés (dans le cas de collections : voir III-1, §7-8). Et elle met dans tous les cas en cause, à en croire Jean-Christophe Menu du moins, une certaine éthique des pratiques qui nous intéressent : « Si plaisir il y a, c'est très rarement celui d'observer dessiner, mais bien plutôt d'obtenir ce succédané d'"original" » (*idem*, p. 80) susceptible d'être revendu à bon prix et permettant de « déguiser un intérêt marchand en désintérêt de lecteur » (*idem*, p. 81).

La dédicace : diversité de la bande dessinée ?

- 33 On ne peut plus tranchés, ces propos nous invitent ainsi à nous interroger sur les dispositifs de « médiation » permettant de rapprocher un mode d'expression (la bande dessinée) de l'ensemble de ses publics potentiels et réels, et il nous faut dès lors les mettre en perspective vis-à-vis des données dont nous disposons dans le cadre de notre étude. Car si nous n'avons pas mesuré la part de semblable « intérêt » au sein des divers modes de circulation du livre de bandes dessinées, le « désintérêt » qu'évoque Jean-Christophe Menu semble à la fois constituer le fondement de la pratique qu'il pourfend ici (puisque l'intérêt pour les dédicaces est encore une fois directement fonction de l'intensité d'une pratique culturelle : 38 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus dans l'année écoulée déclarent s'y intéresser, contre seulement 11 % des lecteurs d'une à quatre bandes dessinées et de cinq à neuf bandes dessinées dans l'année écoulée) et mettre en évidence ses aspects les plus problématiques. En effet, nous sommes face à une pratique inégalement répartie au sein de notre échantillon, et surtout face à l'une des seules questions vis-à-vis desquelles le type de bandes dessinées

lues semble plus signifiant que d'autres clivages et indicateurs comme l'âge, le sexe ou les professions et catégories socioprofessionnelles.

- 34 Si l'on considère quatre des genres qui sont au fondement de nos investigations (« albums traditionnels », « comics », « mangas », « romans graphiques », ici présentés par ordre de popularité : voir I-3, §32), force est de constater que nous n'obtenons pas du tout les mêmes valeurs et que le rapport à la dédicace se doit d'être considéré à l'aune d'une certaine diversité. Sans surprise (puisque'il s'agit du public le plus large et aux pratiques de lecture les moins soutenues), les lecteurs d'« albums traditionnels » semblent être les moins concernés : seulement 18 % d'entre eux déclarent « chercher à obtenir des dédicaces d'auteurs », activité constituant tout de même leur deuxième centre d'intérêt au sein de ceux que nous avons choisi d'interroger (31 % d'entre eux déclarent ainsi « visiter des expositions de bande dessinée », 13 % « faire de la bande dessinée en amateur », 9 % « intervenir sur des forums de bande dessinée »). Étrangement, la recherche d'un rapport plus « direct » avec l'auteur semble ainsi plus prégnante au sein de genres dans lesquels celui-ci est *a priori* bien moins accessible et présent, car ils font la part belle à une production étrangère et traduite.
- 35 Tel est le cas en ce qui concerne les comics (22 % des lecteurs) et les mangas (28 %), productions vis-à-vis desquelles les lecteurs doivent bien souvent se contenter de rares apparitions d'auteurs américains ou japonais (par exemple à la Japan Expo ou au Comic Con) ou se tourner vers des créateurs français opérant dans les mêmes genres (à l'instar de Run ou de Reno, respectivement auteurs de *Mutafukaz* et *Dreamland*). Force est en tout cas de constater, au regard de ces données, qu'une production que l'on pourrait dire « feuilletonesque » car s'articulant autour de la publication de séries faisant la part belle à la tomaison n'est pas incompatible avec un intérêt pour l'auteur : sur ce point, et comme dans le cas d'autres modes d'expression, il nous faut revenir sur les idées reçues entachant trop souvent l'étude de ce que l'on a aujourd'hui tendance à nommer de façon sans doute trop vague les « industries culturelles ». Si l'on s'en tient à l'analyse des publics et plus spécifiquement du lectorat qui nous intéresse, celles-ci ne sauraient être appréhendées comme les vecteurs d'une production ne faisant aucun cas de la création et des créateurs.
- 36 Il s'agit de rompre avec une tradition intellectuelle prenant ses sources dans le célèbre chapitre (« La production industrielle des biens culturels ») de la *Dialectique de la raison* signé Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, et assimilant implicitement ou explicitement (à l'instar d'Alain Finkielkraut dans une interview ayant fait couler beaucoup d'encre donnée au journal *Libération* le 28 janvier 2008) bande dessinée et « sous-littérature ». Adopter une tout autre perspective semble notamment nécessaire au regard d'un genre vis-à-vis duquel la dédicace paraît constituer une pratique on ne peut plus structurante : le « roman graphique », dont 32 % des lecteurs disent chercher à rencontrer les auteurs des livres qu'ils affectionnent, point qui nous semble des plus intéressants. Ces bandes dessinées que l'on peine à définir avec exactitude (et qui, à en croire Thierry Groensteen dans l'article « roman graphique » du *Dictionnaire de la bande dessinée* publié sur le site neuvièmeart 2.0, entendent avant tout établir « une distinction entre le tout-venant de la production et des œuvres plus ambitieuses ») sont, en effet, ici ramenées à ce qui les caractérise le mieux : l'affirmation d'un auteur, sensible dès l'apparition du terme (sur la couverture d'*Un pacte avec Dieu* de Will Eisner) et qui reste présent à travers les avatars les plus « feuilletonesques » (pensons aux *Batman* de Frank Miller) ou « romanesques » du genre. Et l'organisation, dans le cadre

d'un festival, d'une rencontre entre auteur et lecteur débouche sur la plus haute valeur que nous ayons enregistrée et évoquée dans le cadre de cet article : peut-être faut-il dès lors repenser la médiation et « l'hybride » qu'évoque Jean Caune au regard d'une création.

VI. La bande dessinée : quelle culture de l'image ?

Benoît Berthou

- 1 L'un des principaux apports du *Système de la bande dessinée*, ouvrage de référence s'il en est, réside certainement dans l'affirmation de l'importance de l'image : « sa prédominance au sein du système tient à ce que l'essentiel de la production du sens s'effectue à travers elle » (Groensteen, 2006b, p. 10). L'étude de la bande dessinée s'écarte ainsi des canons de l'étude littéraire « textuelle », et nous sommes plus largement face à un livre dont le caractère « visuel » pose nombre de questions. À en croire certains chercheurs, cette notion d'« image » permet de passer outre celle de « média » : il est en effet possible d'identifier dès la naissance de la bande dessinée des processus d'intégration de toutes sortes d'iconographies (issues de la presse, voire de la médecine : voir Smolderen, 2009), ou encore de se demander si bande dessinée et cinéma ne constituent pas « deux arts "rupestres" (ne trouvent-ils pas respectivement leur source dans la caverne de Platon et la grotte de Lascaux ?) » qui sont « nés ensemble » et peuvent être vus comme « les deux "spectacles populaires" du siècle » (Ciment, 1990, p. 10). De ce point de vue, bande dessinée et toutes sortes d'images (cinématographiques, audiovisuelles, vidéoludiques...) font assurément bon ménage : mais qu'en est-il du point de vue du lecteur ?

1. L'image : une communauté de pratiques culturelles ?

- 2 La question se pose en effet, car les données que nous avons récoltées dans le cadre de notre étude nous invitent à mettre en perspective les réflexions par lesquelles Thierry Groensteen choisit d'ouvrir *La Bande dessinée. Un objet culturel non identifié* : « Près de huit cents ans après la grande époque des manuscrits enluminés, la rencontre du texte et de l'image sur une même page de livre continue d'être perçue par certains comme une alliance contre nature » (Groensteen, 2006a, p. 23). Si ce constat, prenant acte d'une certaine « bâtardise » (*idem*, p. 24) constitutive de la problématique réception de la bande dessinée, doit être largement amendé vis-à-vis des données qu'analyse Éric

Maigret dans un autre chapitre de cet ouvrage (voir IV-4, §12), il semble surtout nécessaire de le replacer dans le spectre plus large des pratiques culturelles en leur entier vis-à-vis desquelles il ne ferait pas forcément sens. Le problème que pose la « rencontre » évoquée ci-dessus, et le principal « handicap » de la bande dessinée, resterait avant tout son langage, ou plutôt un mode d'expression qui reste effectivement encore aujourd'hui à expliciter et valoriser. Et il faudrait alors donner raison à Éric Dacheux lorsqu'il présente la bande dessinée comme un « art reconnu » (commenté, accepté) et un « média méconnu » (un dispositif de communication restant largement à expliciter : voir Dacheux, 2009, introduction).

- 3 Si la « rencontre » évoquée ci-dessus pose peut-être problème à l'échelle de la « page », tel n'est pas le cas en effet à celle d'un livre dont « l'alliance » avec toutes sortes de dispositifs visuels semble clairement avérée. Les données que nous avons récoltées nous placent face à un fait : parlant de bande dessinée, nous sommes confrontés à un lecteur amateur d'images s'adonnant volontiers aux activités qui leur sont liées, de quelque nature soient-elles. Cet intérêt est en tout cas structurant, comme en attestent nos données concernant des équipements : à la question « Au cours des douze derniers mois, êtes-vous allé voir un film au cinéma ? », l'immense majorité des personnes interrogées déclarant lire des bandes dessinées ou en avoir lu dans l'année écoulée répond ainsi par l'affirmative (à 82 % pour être exact). Et des dispositifs domestiques permettant d'accéder à des loisirs numériques rencontrent également l'intérêt de ces mêmes lecteurs, puisque 67 % d'entre eux disent posséder une console de jeu, chiffre variant toutefois selon le genre de bandes dessinées effectivement préférées (s'il monte à 85 % dans le cas des lecteurs de mangas et s'établit à 76 % dans le cas de ceux des comics, il chute par contre à 64 % chez les lecteurs d'albums traditionnels).
- 4 De plus, cette communauté de pratiques culturelles et visuelles n'est pas limitée à ces deux types d'activités, et ces données nous invitent même à reconsidérer le périmètre de la notion de « média » : loin du livre ou de l'écran, toutes les sortes de dispositifs à caractère « visuel » semblent susciter un intérêt. Il peut s'agir d'une représentation reposant sur une inscription dans l'espace de la scène puisque 63 % des lecteurs de bandes dessinées (âgés de plus de 15 ans) disent avoir au cours des douze derniers mois assisté à un « concert, une pièce de théâtre, un spectacle ou un festival » et que cette pratique semble structurante (les variations entre genres étant fort réduites : 71 % dans le cas des lecteurs de mangas, 69 % et 68 % dans le cas de ceux des romans graphiques et des comics, 63 % chez les lecteurs d'albums traditionnels). Ou encore d'une installation mobilisant accrochage et disposition murale d'images, puisque 57 % de ces mêmes lecteurs de bandes dessinées déclarent avoir fréquenté dans les douze derniers mois « musées et expositions », montrant que goût pour la lecture de récits en images et expressions plastiques peuvent faire bon ménage.

Un art au service de l'image ?

- 5 Fort de ces données, il convient de questionner les propos de Thierry Groensteen que nous citons plus haut : la problématique « rencontre » qui est au fondement du neuvième art doit-elle être pensée sur le mode de la « bâtardise » et du « handicap » (Groensteen, 2006a, p. 24) ou de l'opportunité ? L'interrogation est de rigueur, car il est difficile de s'en tenir à un simple constat : la bande dessinée semble, en effet, non seulement prendre spontanément place au sein d'un ensemble de modes d'expression

et de pratiques culturelles liées à l'image, mais également encourager son exploration et sa fréquentation. Et il s'agirait avant tout de la penser non comme un obstacle mais comme un adjuvant culturel, comme en atteste la comparaison avec les données fournies par l'enquête sur les pratiques culturelles des Français menée par Olivier Donnat : s'agissant de leurs pratiques, les lecteurs de bandes dessinées se situent en effet très au-dessus des moyennes nationales (sachant qu'est uniquement pris en compte ici l'ensemble des Français âgés de 15 ans et plus).

Figure 1. Pratiques « visuelles » des lecteurs de bandes dessinées

	Jeunes (15-17 ans)		Adultes (18 ans et plus)	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Cinéma	96,8 %	93,4 %	75,7 %	78,5 %
Jeux vidéo ou jeux en réseau	94,8 %	80,3 %	52,2 %	49,2 %
Concerts, pièces de théâtre, spectacles ou festivals	64,3 %	79,1 %	63,6 %	59,7 %
Musées et expositions	68,4 %	54,7 %	55,8 %	53,3 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 6 Alors que 82 % des lecteurs de bandes dessinées interrogés dans le cadre de notre étude déclarent s'être rendus au cinéma durant l'année écoulée, seulement 57 % des personnes interrogées dans l'étude citée ci-dessus répondent par l'affirmative. Et si l'écart entre les deux populations apparaît conséquent (environ 25 %), les deux échantillons possèdent d'indéniables points communs, telles une quasi-parité par sexe (58 % des hommes et 56 % des femmes dans le cas des « Pratiques culturelles des Français ») et une pratique plus intense au sein des jeunes générations (90 % des 15 à 19 ans au sein de cette même étude). Et le même constat vaut pour les autres activités : si 64 % des lecteurs qui nous intéressent déclarent jouer ou avoir joué, seulement 36 % des répondants aux « Pratiques culturelles des Français » disent avoir pratiqué les « jeux vidéo au cours des douze derniers mois ». Le contraste est même saisissant ici, puisque les proportions de non-joueurs au sein de la population française en son entier (mesurée grâce à des données datant de 2007, il est vrai) et de joueurs au sein de l'ensemble des lecteurs de bandes dessinées (mesurée pour sa part en 2012) seraient ainsi absolument semblables (64 %).
- 7 Semblable raisonnement vaut également, dans des proportions encore plus importantes, pour une autre pratique : 57 % des lecteurs de bandes dessinées déclarent avoir visité « musées et expositions », tandis qu'au sein des « Pratiques culturelles des Français », ces valeurs sont nettement plus faibles. Seulement 30 % des personnes interrogées disent s'être rendues durant le même laps de temps dans un « musée », chiffre qui ne cesse de chuter lorsque l'on considère d'autres activités comme les expositions « temporaires de peinture ou de sculpture » (24 %), de « photographie » (15 %) ou la visite d'une « galerie d'art » (15 %). Au final, une majorité de « répondants » déclare n'avoir au cours de leur vie jamais pratiqué semblables activités (23 %, 48 %, 64 % et 61 % en ce qui concerne les items cités ci-dessus). La porosité entre l'« art séquentiel » (pour reprendre la célèbre expression de Will Eisner) et d'autres modes d'expression semble clairement constituer un fait avéré, comme en attestent les

données analysées ailleurs dans cet ouvrage (voir IV-1, §3) : pour 82 % de ses lecteurs, « la lecture de la bande dessinée incite à s'intéresser à d'autres formes d'art » (28 % et 54 % étant respectivement « totalement d'accord » et « plutôt d'accord » avec cette affirmation, pour être le plus exact possible).

- 8 Plus encore qu'un adjuvant culturel, la bande dessinée semble ici pouvoir être qualifiée de véritable « stimulant visuel », comme en atteste un fait : l'intensité des pratiques culturelles qui nous intéressent décroît assurément avec la lecture elle-même. Preuve en est avec la comparaison des chiffres fournis ci-dessus avec d'autres séries de données qu'analyse notamment Sylvain Aquatias dans un autre chapitre de notre ouvrage (voir II-5) : les pratiques culturelles et visuelles des « anciens lecteurs » et des « non-lecteurs » (dans tous les cas âgés de 15 ans et plus) de bandes dessinées. La chose est en effet vraie quant à la fréquentation des salles de cinéma (qui passe de 82 % à 57 % et à 31 % dans le cas des trois catégories sus-citées), mais également s'agissant de la pratique du jeu vidéo (dont l'érosion est encore plus spectaculaire : 64 %, 33 % et 11 %), des « arts de la scène » (qui suivent le même mouvement : 63 %, 41 %, 27 %), ou encore de la visite de musées et d'expositions (57 %, 31 %, 18 %).

L'image : une logique de « cumul »

- 9 Ces chiffres montrent encore une fois une pleine intégration de la bande dessinée aux pratiques culturelles, car celle-ci participe clairement d'un phénomène que décrivent fort bien Philippe Coulangéon et Yannick Lemel dans un article rendant compte de l'enquête permanente sur les conditions de vie des ménages datant de 2003. « Quel que soit le couple d'activités considérées, on a d'autant plus de chances d'en pratiquer une que l'on pratique déjà l'autre » (Coulangéon, Lemel, 2009, p. 8). La culture est ainsi à penser à l'aune de ce que nous pourrions appeler une « logique de cumul » : elle doit être considérée sur le mode de l'addition, et une pratique n'est pas isolée, qu'il s'agisse de lecture ou d'autres activités telles que celles que nous évoquons ci-dessus. Ce fait met en évidence l'une des originalités de notre étude : en effet, celle-ci ne permet pas seulement d'attester de la réalité de ce phénomène mais donne également l'occasion de mieux cerner son importance en permettant notamment de le quantifier.

Figure 2. Répartition des pratiques « visuelles » par nombre de bandes dessinées lues dans l'année écoulée

Dans l'année écoulée, lecteurs de...	Cinéma	Jeux vidéo ou jeux en réseau	Concerts, pièces de théâtre, spectacles ou festivals	Musées et expositions
« 0 bande dessinée »	49 %	26 %	37 %	26 %
« 1 à 4 »	75 %	51 %	57 %	46 %
« 5 à 9 »	81 %	64 %	61 %	51 %
« 10 à 19 »	81 %	64 %	62 %	63 %
« 20 à 49 »	86 %	67 %	65 %	57 %
« 50 et plus »	86 %	74 %	79 %	70 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 10 Si le principe de ce « cumul » est aujourd'hui bien connu, ses proportions le sont moins, et les données relatives à l'intensité de ces diverses pratiques culturelles sont à cet égard éclairantes : mises en perspective vis-à-vis de la fréquence de lecture, elles semblent presque esquisser deux populations distinctes. Les pratiques d'intensité que nous pourrions dire « moyenne » (soit les personnes interrogées déclarant jouer une à deux fois par mois et se rendre deux à cinq fois dans l'année dans des musées, des expositions ou au cinéma) sont respectivement le fait des lecteurs que l'on pourrait dire « petits » et « moyens » d'une à quatre, dix à dix-neuf et vingt à quarante-neuf bandes dessinées dans l'année, tandis que les pratiques « fortes » sont systématiquement le fait des plus gros lecteurs (cinquante bandes dessinées et plus lues dans l'année). 10 % d'entre eux déclarent par exemple s'être rendus plus de dix fois au musée et à une exposition dans l'année écoulée, contre seulement 3 % de ceux qui lisent entre cinq et neuf bandes dessinées.
- 11 Et ce constat semble être valable pour toutes les activités à caractère visuel qui semblent relever d'un déséquilibre flagrant : ce sont par exemple 19 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus dans l'année écoulée qui déclarent s'être rendue plus de 20 fois au cinéma durant la même période tandis que 35 % d'entre eux disent jouer aux jeux vidéo ou jeux en réseau « tous les jours ou presque ». A titre de comparaison, seulement 10 % des lecteurs de 5 à 9 bandes dessinées durant le même laps de temps évoquent la même fréquentation des salles obscures et 17 % des lecteurs de 1 à 4 bandes dessinées la même pratique vidéoludique. Même sans mesure d'intensité, le plus haut taux de réponse positive aux questions « Au cours des douze derniers mois, êtes-vous allé voir un film au cinéma ? » (88 %), « Avez-vous assisté à un concert, une pièce de théâtre, un spectacle ou un festival ? » (79 %), « Jouez-vous aux jeux vidéo ou en réseau ? » (74 %) ou encore « Avez-vous été dans un musée ou une exposition ? » (70 %) est le fait de ces lecteurs les plus actifs dont les pratiques sont très largement supérieures à celles de toutes les autres catégories.

- 12 La culture est en tout cas, au regard de ces chiffres, inégalement partagée, et la bande dessinée ne fait à cet égard nullement exception : cette logique de « cumul » s'étend en effet largement au-delà du champ des seules pratiques « visuelles », comme en atteste par exemple la lecture de romans (entre 64 % et 62 % pour les lecteurs d'une à dix-neuf bandes dessinées, 69 % pour ceux de vingt à quarante-neuf bandes dessinées, et 81 % chez ceux lisant au-delà de cinquante bandes dessinées), de livres sur l'histoire (de 31 % à 38 %, puis 50 % et 47 % pour les mêmes catégories) ou d'essais politiques, philosophiques ou religieux (de 21 % à 22 %, puis 32 % et 41 %). Émerge ainsi une question que gagneraient assurément à poser les naissantes études visuelles : l'image définit-elle vraiment une communauté de pratiques culturelles, structure-t-elle un ensemble d'activités et d'échanges se focalisant sur des dispositifs graphiques et iconiques ?

2. L'image de bande dessinée : un nouveau paradigme médiatique ?

- 13 Si la question se pose, c'est que la logique de « cumul » que nous évoquons ci-dessus nous semble conférer un nouveau statut à certains modes d'expression. Garantie de pratiques culturelles que l'on pourrait dire pleinement « signifiantes », fait de personnes qui lisent, jouent, visionnent, regardent, visitent, frayent avec le « visuel » de multiples façons, le « cumul » permet connexions et comparaisons au sein et entre différents modes d'expression, conditions entre autres nécessaires à l'émergence d'une forme d'érudition. Mais, aussi séduisante soit-elle, cette logique rencontre toutefois des limites, et la généraliser sans plus de précautions reviendrait à omettre l'une des spécificités de la lecture de bandes dessinées : l'importance d'une variable, l'âge, et la forte dispersion de tous ceux qui s'y intéressent en un ensemble de générations n'adoptant pas forcément les mêmes comportements, chose qui est particulièrement sensible en ce qui concerne le rapport des lecteurs de bandes dessinées à l'image.
- 14 Les activités de lecture les plus fortes sont mesurées auprès des jeunes générations, que ce soit en termes de proportion (82 % des personnes interrogées âgées de 11 à 14 ans, 40 % des 15-17 ans contre seulement 23 % des 40-49 ans par exemple lisent des bandes dessinées) ou d'intensité. La tranche 11-14 ans regroupe ainsi systématiquement la majorité des répondants déclarant avoir lu vingt à quarante-neuf (24 % contre par exemple 4 % des 25-29 ans), cinquante à quatre-vingt-dix-neuf (8 % contre 2 %), cent à cent quatre-vingt-dix-neuf (5 % contre 1 %), deux cents à trois cent quatre-vingt-dix-neuf (3 %, les réponses des autres tranches étant trop basses pour être quantifiables) bandes dessinées. Sur ce point, le neuvième art ne fait pas exception et s'inscrit dans la droite ligne de l'ensemble des pratiques culturelles : les jeunes générations sont constamment les plus actives, et il en est de même dans notre étude (qui, sur ce point, ne saurait être considérée comme exhaustive) en ce qui concerne la fréquentation des salles de cinéma (90 % et 94 % pour l'échantillon cité ci-dessus et les personnes interrogées âgées de 15 à 17 ans), la pratique du jeu vidéo (89 % et 81 %) ou la visite de musées ou d'expositions (59 % et 57 %), et ce alors que les 30-39 ans et les 50-59 ans présentent des activités moindres (64 % et 54 % en ce qui concerne le cinéma, 50 % et 14 % pour le jeu vidéo, 37 % pour les musées et expositions).
- 15 Mais c'est également chez les jeunes générations que la corrélation entre différents modes d'expression ayant trait à l'image est attestée par nos données, et ce dans un

seul et unique cas : celui du jeu vidéo. Le test du Khi-Chi-Deux (permettant de mesurer la dépendance ou l'indépendance de deux séries de données, ou, pour le dire autrement, le rapport entre des réponses à deux questions différentes) est extrêmement significatif en ce qui concerne les lecteurs considérés au sein de notre étude comme « jeunes » (c'est-à-dire âgés de 15 à 17 ans) auxquels un questionnaire dédié était destiné. La valeur de 0,019 (là où le seuil de validité est couramment fixé à moins de 0,05) obtenue indique clairement un lien avec la lecture de bandes dessinées : lire des bandes dessinées et jouer vont de pair. Sont ainsi esquissées des proximités qu'il y aurait lieu d'interroger, notamment sur un plan graphique qui est presque totalement délaissé par les récentes recherches sur ces loisirs numériques (jouer ne consiste-t-il pas pourtant bien souvent à s'orienter dans un ensemble d'images fixes ?)

Imprimé et écran : quelles complémentarités ?

- 16 Même si les autres indications que nous fournit ce test ne sont pas suffisamment significatives pour établir de plus larges conclusions, il n'en reste pas moins qu'un fait s'impose : à supposer qu'il existe véritablement une « culture de l'image » regroupant plusieurs pratiques culturelles ayant trait au « visuel », celle-ci est avant tout structurée par âge et non selon un autre modèle. Semble par exemple beaucoup moins pertinente la logique de l'« omnivore/univore » chère à Richard Peterson qui fait du « cumul » que nous décrivons ci-dessus l'apanage de catégories sociales dites « supérieures ». Celles-ci mobiliseraient toutes sortes de livres, de musiques ou d'équipements culturels alors que les populations moins favorisées présenteraient des centres d'intérêt moins variés (voir Peterson, 2004). Au regard de nos données, l'éclectisme « visuel » n'est pas signe de « distinction » sociale, pour reprendre la célèbre expression de Pierre Bourdieu, et au sein du « double point de vue difficilement conciliable » à partir duquel doivent, selon Olivier Donnat, être appréciées ces pratiques culturelles, il faut trancher : en termes d'image, les « mutations générationnelles » priment sur la « forte stratification sociale » (Donnat, 2011, p. 28).
- 17 Ces réflexions nous invitent à nous interroger plus avant sur ce que nous nous proposons d'appeler ici une « culture de l'image », et en premier lieu à dépasser ce que Josiane Jouët et Dominique Pasquier qualifient de « préjugés » (Jouët, Pasquier, 1999, p. 79). Dans un article de la revue *Réseaux*, se fondant sur l'enquête « Les jeunes et l'écran » réalisée en 1997, ces deux chercheurs formulent des conclusions qui sont pertinentes plus de quinze ans plus tard au regard des données que nous avons récoltées. Ceux-ci placent notamment ce qu'ils proposent de nommer une « culture de l'écran » sous le signe de la complémentarité plutôt que de la rivalité : goûts pour lecture et audiovisuel n'ont ainsi rien d'antinomique, et paraissent même être fortement liés. Si, en 1997, « la lecture de bandes dessinées [est] appréciée par la moitié des gros pratiquants de jeux vidéo (47 %) et par seulement le quart (26 %) des non-joueurs dont près de la moitié ne lit pas ce genre d'imprimé » (*idem*), la chose semble encore plus vraie aujourd'hui puisque dans le cadre de notre étude, 92,5 % des lecteurs de bandes dessinées âgés de 15 à 17 ans déclarent jouer aux « jeux vidéo ou jeux en réseau, y compris sur téléphone portable ».
- 18 L'inverse est également vrai, puisque 84,3 % des personnes du même âge disant dans le cadre de notre étude jouer reconnaissent également lire des bandes dessinées : même si ces chiffres ne sauraient être tenus pour absolument fiables (du fait précisément des

faibles effectifs que représentent les non-lecteurs), force est de constater que nous sommes face à une pratique de la lecture pleinement motivée. Elle est dans tous les cas suffisamment solide pour inviter ces amateurs de loisirs numériques à faire pleinement partie du monde du livre : même si nous ne l'avons pas mesurée, leur inscription en bibliothèque semble plus que plausible (puisque une grande proportion de ces lecteurs les fréquente effectivement, voir V-1, §10), et l'acquisition d'ouvrages fait également partie de leurs pratiques usuelles. 92 % des lecteurs appartenant à ces tranches d'âges et déclarant « posséder des bandes dessinées au format papier » disent ainsi s'intéresser à des jeux vidéo prenant place sur tous les supports cités ci-dessus, et la corrélation entre ces deux pratiques culturelles est de plus avérée (le test du Khi-Chi-Deux présentant une valeur de de 0,037 et étant donc significatif).

Bande dessinée et « nouveaux écrans »

- 19 Ces faits nous invitent dans tous les cas à préciser les analyses de Josiane Jouët et Dominique Pasquier, ou plus exactement à mettre une nouvelle fois en perspective les données sur lesquelles nous nous appuyons. Considérant les statistiques portant sur l'équipement audiovisuel ainsi que sur les usages de l'ordinateur et de l'Internet au sein de l'étude sur les pratiques culturelles des Français, il est en effet possible de nous demander si la lecture de bandes dessinées ne tire pas plus que tout autre livre la quintessence d'un nouvel environnement technologique et médiatique dont Olivier Donnat met bien en évidence la spécificité. « Avec le numérique, et la polyvalence des terminaux aujourd'hui disponibles, la plupart des pratiques culturelles convergent aujourd'hui vers les écrans : visionnage d'images et écoute de musique bien entendu, mais aussi lecture de textes ou pratiques en amateurs » (Donnat, 2009, p. 2). Et il s'agirait dès lors de reconsidérer la notion de « culture de l'écran » au regard d'une certaine complexité : vis-à-vis de la bande dessinée, force est de constater que tous les écrans ne se valent pas.
- 20 En effet, la « convergence » évoquée ci-dessus ne concerne pas tous les dispositifs ou médias, et semble, à l'inverse, constituer la spécificité de « nouveaux écrans », pour reprendre la terminologie utilisée dans l'étude citée ci-dessus : offrant une polyvalence quant aux canaux de diffusion (Internet, télévision, cinéma, jeu vidéo), se prêtant à différents usages (sédentaires ou mobiles, individuels ou collectifs) et permettant de rompre avec « la consommation des anciens médias (télévision, radio) ou les pratiques culturelles "traditionnelles" » (Donnat, 2009, p. 1), ceux-ci semblent constituer l'un des supports privilégiés des lecteurs qui nous intéressent. En attestent les données de notre étude concernant le cinéma : il s'agit d'une pratique avérée (82 % des lecteurs qui nous intéressent, rappelons-le), mais la chose n'a rien d'étonnant ou de spécifique à la bande dessinée puisque nous sommes face à une activité extrêmement populaire parmi tous les types de lecteurs (à en croire Philippe Coulangeon dans l'article cité ci-dessus).
- 21 La corrélation avec la pratique du jeu vidéo (voir *supra*) mais également avec des modes de lecture numérique (qui concernent 14 % des lecteurs, chiffre sans doute sans équivalent au sein du monde du livre) est bien plus signifiante : nous pouvons donc effectivement penser que la lecture de bandes dessinées s'inscrit dans un certain renouveau médiatique de l'approche de l'image, en faisant par exemple la part belle à l'interactivité. Toutes les conditions sont en tout cas réunies pour ce faire, ainsi qu'en attestent les données concernant l'équipement que nous avons pu recueillir dans le

cadre de nos travaux : celles-ci se situent effectivement systématiquement au-dessus de la moyenne nationale, qu'il s'agisse de la présence au foyer d'une console de jeu qui est un fait pour 64 % des lecteurs comme nous l'avons vu (tandis que l'enquête sur les pratiques culturelles des Français indique un taux de 37 % de la population pour une « console de jeu fixe » et de 22 % pour une « console portable » sans que les recoupements entre ces deux catégories soient explicités) ou encore de l'accès à l'Internet au sein du domicile (94 % des lecteurs de bandes dessinées, alors que 84 % des Français âgés de plus de 15 ans disent l'utiliser « chez eux »).

3. Images hors du livre

- 22 Si une parfaite inscription au sein d'un nouvel environnement technologique constitue l'une des caractéristiques du livre de bandes dessinées, telle n'est pas la seule singularité des imprimés auxquels nous nous intéressons ici : ils transmettent des images qui semblent promptes à s'extraire du livre pour gagner d'autres supports et s'inscrire dans des modes de diffusion qui peuvent paraître originaux, voire carrément insolites. Sur ce point, le neuvième art constitue en effet un cas à part, et l'on peine à trouver un quelconque équivalent au sein de notre système éditorial : si les livres pratiques sont parfois commercialisés au sein de coffrets contenant des accessoires permettant au lecteur de mettre en application les préceptes présentés dans l'ouvrage (pensons par exemple à la collection Cook'in Box des éditions Marabout qui offre à ses lecteurs moules, couteaux ou spatules), nulle autre fiction ne semble pouvoir s'incarner de la sorte en une multitude d'objets qui sont généralement désignés par l'expression « produits dérivés » et peuvent prendre des formes extraordinairement variées.
- 23 Qu'ils soient en deux (affiches à accrocher, portfolios ou recueils de dessins, sérigraphies, lithographies, voire plaques émaillées) ou trois dimensions (poupées, figurines, jouets, statuettes...), ces objets constituent un ensemble suffisamment structurant pour ordonner certaines des pratiques culturelles qui nous intéressent ici. Présents dans la plupart des festivals auxquels ils confèrent parfois des airs de véritables brocantes (pensons aux stands de l'espace « para BD » du Festival d'Angoulême ou de la Japan Expo qui croulent sous le poids des sacs, T-shirts et autres babioles proposées à la vente), ceux-ci sont en effet fédérateurs au sein de notre échantillon : 46 % des personnes se déclarant effectivement lectrices de bandes dessinées disent s'y intéresser, chiffre presque deux fois supérieur par exemple à la fréquentation d'un festival (26 % : voir V-3, §30).
- 24 Vis-à-vis de la question « Vous est-il déjà arrivé d'acheter des produits dérivés inspirés de la bande dessinée ? », la plupart des clivages ne font pas sens, et ce qu'il s'agisse du sexe (puisque les lecteurs hommes comme femmes déclarent s'y intéresser dans les mêmes proportions : 48 % et 45 %), du niveau de diplôme (toutes les personnes interrogées disposant du baccalauréat ou plus présentant des valeurs similaires s'établissant entre 56 % et 45 %) ou de la catégorie socioprofessionnelle (cadres, professions intermédiaires, employés ou ouvriers étant dans le même cas : entre 54 % et 46 %). Seule l'approche par genres de bandes dessinées met en évidence des divergences puisque certains lecteurs semblent plus concernés que d'autres : ainsi, les amateurs d'albums traditionnels (47 %), de journaux d'humour (54 %), de romans graphiques (55 %) ou de comics (56 %) se déclarent moins intéressés que les lecteurs de mangas (61 %).

Le média : une réalité ?

- 25 Ces écarts paraissent d'ailleurs étonnamment faibles vis-à-vis de la profusion de « produits dérivés » liés à ces bandes dessinées japonaises (une simple recherche sur un magasin en ligne comme kamehashop.fr indique huit cent soixante-dix-sept références pour la seule série *One Piece*) et démontrent, si besoin est, que nous sommes bien face à un phénomène intéressant la lecture de bandes dessinées en son entier, qu'il est peut-être par ailleurs possible de rapprocher d'autres pratiques comme l'usage de déguisements ou le cosplay (voir V-2, § 26). Il est pleinement lié à une pratique (46 % des lecteurs, mais seulement 22 % des anciens lecteurs et 11 % des non-lecteurs) et progresse ici aussi de concert avec son intensité (60 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus, 58 % des lecteurs de vingt à quarante-neuf bandes dessinées, 50 % des lecteurs de dix à dix-neuf bandes dessinées, 43 % des lecteurs de cinq à neuf bandes dessinées et 30 % des lecteurs d'une à quatre bandes dessinées).

Figure 3. Les lecteurs de bandes dessinées : pratiques médiatiques

Aller au cinéma voir un film adapté d'une bande dessinée	67 %
Acheter des produits dérivés inspirés de la bande dessinée	41 %
Faire de la bande dessinée en amateur	14 %
Participer à un cosplay, en vous déguisant et en jouant le rôle d'un héros de bande dessinée	8 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 26 Au regard de ces données et des autres points que nous avons précédemment évoqués, la bande dessinée semble s'apparenter à un livre dont on pourrait dire qu'il bourgeoine : plus sa lecture est forte, plus celle-ci donne lieu à des intérêts pour toutes sortes de loisirs et d'objets. Nous sommes face à une culture de l'image qui est peut-être à penser sur le mode du carnaval cher à Michel Leiris : le goût de l'anonymat, le soin du déguisement, la production d'effigies et la reprise de toutes sortes d'images font l'intérêt de la fête. Il semble à cet égard effectivement urgent de s'inscrire dans la « post-légitimité » qu'évoque Éric Maigret dans un tout autre ouvrage : ne pas cesser « de créer ses propres enfers » (c'est-à-dire ses ensembles de livres à proscrire) et s'en tenir à une « pureté définitionnelle » (Maigret, 2012, p. 146) de la bande dessinée, c'est risquer de passer à côté de ce qui fait la spécificité de ce mode d'expression et des produits culturels qui lui sont liés.
- 27 Sans doute est-il bien plus pertinent de suivre la voie tracée par Philippe Marion dans un autre article de ce même ouvrage : prendre acte de « contours identitaires si mobiles, si évolutifs, si culturellement dépendants », c'est-à-dire d'une capacité de la bande dessinée à se situer « dans les confins toujours provisoires du média » (Marion, 2012, p. 175 et 176). Nous sommes en effet face à un mode d'expression qui semble prendre en défaut cette notion elle-même, ou du moins la volonté de distinguer clairement des « organisations industrielles destinées à produire et à diffuser des contenus informationnels et culturels » (Davallon, 2003, p. 27), pour reprendre une phrase de Jean Davallon. Il convient, dans le cas de la bande dessinée, de penser ces médias comme liés, ainsi qu'en atteste un mode de création que nous avons souhaité

interroger à travers une question : « Vous est-il déjà arrivé d'aller au cinéma voir un film adapté d'une bande dessinée ? »

L'adaptation : une pratique structurante

- 28 Cette interrogation pose en effet directement le problème qui nous intéresse ici puisque l'adaptation peut être définie, à en croire Thierry Groensteen, comme « le processus de translation créant une œuvre OE2 à partir d'une œuvre OE1 préexistante, lorsque OE2 n'utilise pas, ou pas seulement, les mêmes matériaux de l'expression que OE1 » (Groensteen, 1998, p. 273) et ne relève pas, pourrions-nous ajouter en reprenant les propos cités ci-dessus, de la même « organisation industrielle ». Et force est de constater que, dans le cas de la bande dessinée, les exemples sont nombreux et concernent absolument tous les genres : en se focalisant sur des productions récentes, les albums traditionnels (avec par exemple *Snowpiercer. Le Transperceneige* de Bong Joon-ho adapté de l'œuvre de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, sans citer les multiples *Astérix* ou encore *Les Schtroumpfs*) sont concernés, de même que les comics (*Wolverine. Le combat de l'immortel* de James Mangold sorti en 2013), les mangas (pensons à *Old Boy* de Spike Lee adapté du manga de Garon Tsuchiya et Nobuaki Minegishi), ou encore les romans graphiques (*Oblivion* de Joseph Kosinski, également auteur avec Arvid Nelson et Andree Wallin de la bande dessinée du même titre).
- 29 Si l'adaptation est structurante au niveau de la production cinématographique au point d'aboutir à une proposition riche et constamment renouvelée, tel est également le cas au niveau du lectorat lui-même au sein duquel elle suscite un intérêt transcendant tous les clivages possibles et imaginables. La chose est vraie du genre de bandes dessinées lues (puisque tous les lecteurs se situent au même niveau, de 77 % dans le cas du roman graphique à 72 % dans celui des albums traditionnels, le lectorat de mangas et de comics s'inscrivant entre ces deux chiffres avec 76 % et 75 %), mais également de l'âge (69 % et 65 % des personnes interrogées âgées de 15 à 17 ans et de 18 à 24 ans se déclarant lectrices répondant par l'affirmative, valeur qui ne cesse d'augmenter avec l'âge : 71 % des 25-29 ans, 80 % et 75 % des 40-49 et des 50-59 ans), du diplôme (64 % au minimum et 76 % au maximum pour toutes les catégories ayant fréquenté l'université, de 72 % à 74 % dans les autres cas) ou de la catégorie socioprofessionnelle (71 % et 78 % dans le cas des professions intermédiaires ainsi que des cadres et professions intellectuelles supérieures, entre 59 % et 69 % pour les autres).
- 30 Structurant, l'intérêt pour l'adaptation semble également signifiant puisqu'il constitue aussi la marque d'une pratique culturelle qui se déploie en direction d'autres activités : en effet, les réponses positives à la question que nous présentons ci-dessus progressent de façon spectaculaire avec la lecture elle-même, et nous retrouvons ici un phénomène déjà maintes fois observé. Si seulement 32 % des non-lecteurs de bandes dessinées déclarent s'y intéresser, ce chiffre progresse régulièrement (55 % des lecteurs d'une à quatre bandes dessinées dans l'année, 67 % des lecteurs de cinq à neuf bandes dessinées dans l'année, 70 % des lecteurs de dix à dix-neuf bandes dessinées dans l'année) jusqu'à atteindre ses plus importantes valeurs en ce qui concerne les plus gros lecteurs (82 % et 84 % des lecteurs de vingt à quarante-neuf bandes dessinées dans l'année et des cinquante et plus bandes dessinées dans l'année). Ceux-ci présentent, comme nous l'avons vu, les pratiques culturelles les plus intenses dans tous les domaines, la chose tombe sous le sens, mais un fait demeure : les images de bandes dessinées appellent

d'autres images, et plus largement des écrans. Nous sommes face à des adaptations cinématographiques qui n'occultent pas le livre, mais semblent à l'inverse tisser avec lui des liens de contiguïté qui restent à explorer en s'inspirant par exemple des travaux d'Alain Boillat (*Des cases à l'écran. Bande dessinée et cinéma en dialogue*, Georg, 2010).

4. Personnage et narration : pour une autre approche de la « transfiction »

- 31 Entre médias, la bande dessinée semble en tout cas tisser des liens avérés, et sans doute faut-il reconnaître le bien-fondé de la position de Philippe Marion consistant à appréhender les « organisations industrielles » de la chose culturelle en termes de « poétique » (Marion, 2012, p. 176). Ne s'agit-il pas effectivement de s'interroger sur la valeur d'un « esprit BD » et sa capacité à « contamin[er] notre culture médiatique » (*idem*, p. 181) ? Ou plus encore, d'appréhender les circulations et réceptions des produits culturels en termes de « médiagénie », c'est-à-dire d'« interpénétration intense et singulière entre le possible du média (le potentiel des composantes identitaires et des séries culturelles qu'il fédère) et le projet expressif, le plus souvent narratif, mobilisé dans un genre contextuel donné » (*idem*, p. 190) ? Pour le dire autrement, il conviendrait d'appréhender l'image, voire le média, en termes que l'on pourrait dire « esthétiques » : penser la valeur et l'étendue de son expression, cerner son pouvoir de séduction auprès d'un public donné.
- 32 Semblable position nous semble des plus fructueuses, notamment car elle met en évidence le point aveugle d'un ensemble de recherches s'articulant autour d'un concept de « transfictionnalité » advenant, à en croire Richard Saint-Gelais, « lorsque des éléments fictifs sont repris dans plus d'un texte (en donnant à "texte" une extension large, valant aussi bien pour la bande dessinée, le cinéma, la représentation théâtrale ou le jeu vidéo) » (Saint-Gelais, 2007, p. 6). L'étude de « reprises », transferts et circulations esquisse ainsi les contours d'une « théorie de la fiction » qui n'est pas sans poser problème vis-à-vis des données que nous avons récoltées, notamment car elle s'organise en majeure partie autour d'une information : des « éléments fictifs [qui] sont plus souvent qu'autrement des personnages » (*idem*) présentés comme à même de « franchir les frontières de l'œuvre où nous les avons d'abord découverts » (*idem*, p. 5), et ce faisant de s'affranchir des limites d'un média donné.

Figure 4. Critères les plus importants dans le choix d'une bande dessinée

	Lecteurs de bandes dessinées	Lecteurs de 15 à 17 ans	Lecteurs de 40 à 49 ans	Lecteurs de mangas	Lecteurs de romans graphiques
L'histoire	66 %	74 %	65 %	70 %	68 %
Le dessin	59 %	43 %	65 %	57 %	61 %
Le personnage	35 %	46 %	38 %	28 %	27 %
Le fait de poursuivre une série	15 %	20 %	11 %	18 %	14 %
L'auteur	12 %	2 %	16 %	9 %	16 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 33 Une notion honnie par André Breton (qui reproche, dans le *Manifeste du surréalisme*, à l'auteur de s'en prendre « à un caractère » puis de faire « pérégriner son héros à travers le monde » tout en lui donnant l'air « de les déjouer, les calculs dont il est l'objet » [Breton, p. 17]) est ainsi considérée comme structurante, position qui ne correspond apparemment pas aux attentes des lecteurs que nous avons interrogés. Parmi les réponses à la question « Pour vous, quels sont les deux critères les plus importants dans le choix d'une bande dessinée ? », le personnage n'arrive en effet qu'en troisième position (35 %) et est largement distancé par « le dessin » (59 %) puis « l'histoire » (66 %). Et cette position semble largement partagée puisqu'on la retrouve au sein de chacun des lectorats privilégiant un type de bande dessinée donné, depuis les comics (38 % des réponses se portant sur le « personnage »), l'humour (35 %) et les albums traditionnels (34 %) jusqu'aux mangas (28 %) et aux romans graphiques (27 %).

« Transfictionnalité » et « sérialité » : des approches à préciser ?

- 34 Même si des variations sont sensibles (l'écart de près de 10 % entre les bandes dessinées d'inspiration américaine et japonaise gagnerait notamment à être étudié au regard d'hypothèses, puisque toutes deux semblent proposer nombre de créatures de fiction), un fait demeure : la définition et l'approche de la transfictionnalité qu'évoque Richard Saint-Gelais et que nous présentons sommairement ci-dessus gagneraient à être précisées. Si elle constitue une approche pertinente pour l'étude des diverses œuvres qui sont évoquées dans ce texte, on ne saurait pour autant considérer que la transfictionnalité fait pleinement sens auprès des lecteurs eux-mêmes : vis-à-vis d'un ensemble de médias et de pratiques culturelles, la notion de personnage n'est pas plus structurante que d'autres, comme en attestent les rapprochements que nous avons opérés entre plusieurs questions et séries de réponses. Les lecteurs de bandes dessinées déclarant être allés « voir un film au cinéma » dans les douze derniers mois et « jouer aux jeux vidéo ou jeux en réseau », la placent ainsi également en troisième position : même si les valeurs sont plus hautes (45,5 % des réponses dans les deux cas) que celles que nous évoquons ci-dessus, elles démontrent que la notion n'est effectivement pas prépondérante.
- 35 Parmi les « critères les plus importants dans le choix » d'un livre, elle se situe ainsi quasiment au même niveau que le « dessin » et en dessous de « l'histoire » : c'est peut-être plus largement une certaine approche de la « culture de masse » qu'il s'agit de réviser, car l'importance d'autres notions semble également devoir être mise en perspective vis-à-vis de l'étude des pratiques culturelles. Tel est notamment le cas de la sérialité qu'un chercheur comme Matthieu Letourneux place au fondement même de l'analyse de certains corpus littéraire dans un brillant article intitulé « Répétition, variation... et autoplagiat » paru dans la revue *Loxias*. « L'un des traits spécifiques de la culture de masse contemporaine est de penser de façon sérielle », et ce faisant d'esquisser un certain mode de production ou de création : « tendance des auteurs à l'imitation et parfois au plagiat ; accent mis par l'éditeur sur la collection au détriment de l'auteur ; goût chez le lecteur de certaines récurrences du narré au détriment du "style" » (Letourneux, 2007, §1).
- 36 Parmi les « critères de choix » que nous avons interrogés, le « fait de poursuivre une série » est en effet clairement minoritaire : il n'apparaît au total qu'en quatrième position (avec 15 % des réponses), loin derrière le personnage, le dessin et l'histoire

(35 %, 59 % et 66 %, rappelons-le). Et si cette dernière notion peut paraître entraîner une certaine confusion (car une « histoire » peut prendre la forme d'une série et être par exemple d'emblée conçue sur plusieurs tomes ou épisodes, sur le mode du feuilleton), elle marque surtout les limites des propos que nous reproduisons ci-dessus. Au regard des lecteurs et surtout des écarts sensibles on ne peut plus importants entre ces différentes réponses, la bande dessinée semble être affaire de narration plus que de collection (dans tous les sens du terme, y compris celui qu'évoque Matthieu Letourneux), et un dispositif éditorial comme la série ne saurait apparemment à lui seul suffire à justifier l'acquisition d'une œuvre ou d'un ensemble d'œuvres.

Culture de masse ou culture d'adolescence ?

- 37 Faut-il voir dans ces données la preuve d'un décalage entre une approche scientifique de la littérature, ou plus largement d'un mode de production, et la réception de cette même littérature au sein d'un vaste lectorat (ou du moins, dans notre cas, des plus de cinq mille personnes interrogées) ? La chose semble plausible, car cette moindre importance de la série au sein des critères de choix d'une bande dessinée est sensible dans tous les genres concernés par notre étude, depuis les lecteurs férus de roman graphique (14 % des réponses) jusqu'à ceux qui affectionnent le manga (18 %) en passant par les amateurs d'humour et d'albums (16 %) ou de comics (17 %). Et ces données semblent dans tous les cas nous inviter à considérer le lecteur comme n'étant nullement prisonnier d'un système de production, voire dupe des stratégies éditoriales susceptibles d'être déployées pour le fidéliser, car cette position est apparemment largement partagée.
- 38 Si des divergences existent, elles sont en effet mineures, puisque les « faibles » lecteurs (soit les catégories allant d'une à dix-neuf bandes dessinées lues dans l'année) sont à peine moins concernés (de 11 % à 16 % de réponses) que ceux qui présentent une pratique plus soutenue (21 % et 15 % des lecteurs de vingt à quarante-neuf bandes dessinées et de cinquante bandes dessinées et plus dans l'année). Les analyses de Matthieu Letourneux (qui portent sur la littérature populaire du xx^e siècle) semblent toutefois bel et bien pertinentes, notamment vis-à-vis d'un fait qui s'inscrit directement dans la lignée de ses propos : la moindre importance de l'auteur qui ne semble pas être véritablement pris en considération par l'ensemble des lecteurs puisqu'il n'arrive qu'en quatrième position (12 %) en termes de « critère de choix », derrière la série. Jusqu'à un certain point, le meilleur représentant d'une bande dessinée paraît ainsi ne pas être son créateur, mais bien le personnage revenant de tome en tome et relevant donc d'une sérialité.
- 39 La chose est évidente lorsque l'on appréhende nos données en termes d'âge, et la définition de la « transfictionnalité » chère à Richard Saint-Gelais concerne peut-être avant tout une certaine littérature. Celle-ci serait d'abord destinée à des adolescents, puisque c'est au sein de la catégorie des lecteurs âgés de 15 à 17 ans que ces deux critères sont les plus importants : 46 % en ce qui concerne le personnage (contre 43 % pour le dessin) et 20 % pour la série (contre 74 % pour l'histoire). L'auteur est presque inexistant (2 %), mais son importance ne cesse de croître régulièrement avec l'avancée en âge du lectorat lui-même : si 4 % des 18-24 ans déclarent en faire un critère de choix, c'est le cas de 12 % des 30-39 ans et de 21 % et 22 % des 50-59 ans et des 60 ans et plus. L'auteur, et plus largement la signature des images de bandes dessinées, semblent ainsi

constituer une construction précaire et effectivement concurrencée par des logiques tout autres.

5. Le dessin : impensé de l'image

- 40 Ces données nous invitent à penser tout autrement la « culture de masse » présente dans les propos de Matthieu Letourneux : la « masse » prend, en ce qui nous concerne, la forme bien moins abstraite d'un vaste ensemble de personnes représentatives d'un lectorat. Traversé par des logiques qui semblent contradictoires, voire paradoxales, celui-ci semble en tout cas nous inviter à nous inscrire dans l'approche qu'esquisse Pascal Durand : étudier un système de publication (en l'occurrence la « civilisation du journal » naissant au XIX^e siècle) suppose de « raisonner en termes médiatiques », c'est-à-dire de prendre en compte « un ensemble de pratiques discursives et sociales qui l'informent mais aussi le travaillent » (Durand, 2012, §23) et, dans une certaine mesure, lui donne sens. Tel est par exemple le cas d'un « système des rubriques » qui est à la fois pensé pour faire « escorte à la modernisation de grandes institutions sociales » (justice et police notamment) et pour prendre la mesure (à travers le fait divers) de « la naissance de sous-genres littéraires comme le roman policier » (*idem*).
- 41 Notre objet d'étude et les données que nous avons récoltées présentent en ce sens une originalité certaine puisque les « pratiques » dont il est question ci-dessus prennent une forme plus précise et ne se limitent pas au champ « social » et « discursif ». Elles s'organisent autour d'un mode d'expression dont on ne saurait faire abstraction, qui met en évidence les limites des approches théoriques que nous citons ci-dessus et pose même la question de leur pertinence dans le cadre de nos travaux. Nous focalisant sur la bande dessinée, nous traitons en effet, pour reprendre un terme cher à Pascal Durand, d'une « culture médiatique »... et graphique, car le dessin occupe, au sein de la réception du neuvième art, une place à ce point prépondérante qu'il est impossible de l'occulter et de ne pas le prendre en compte dans l'étude d'une « fiction » quelle qu'elle soit.
- 42 En effet, les critères de choix d'une bande dessinée que nous avons déjà abordés ci-dessus livrent des enseignements on ne peut plus éloquents : le « dessin » arrive systématiquement en seconde position, et constitue clairement un paramètre structurant puisqu'il transcende certains des clivages que nous avons par ailleurs observés. Quel que soit le genre ou le type de bandes dessinées lues, les personnes interrogées le placent ainsi quasiment au même niveau, et les valeurs oscillent entre 53 % pour les lecteurs de comics, 57 % pour ceux privilégiant les mangas et les albums traditionnels, 58 % pour les amateurs de journaux d'humour, et 61 % pour ceux de romans graphiques, sans que l'on puisse établir de distinction claire entre ces différents lectorats. Tout au plus peut-on noter que l'écart avec le premier critère de choix (l'histoire) est un peu plus important dans le cas du comics (68 % contre 53 %) et du manga (70 % contre 58 %) que dans ceux de l'album traditionnel (67 % contre 57 %) et plus encore d'un roman graphique (68 % contre 61 %) présentant à cet égard le profil le plus équilibré.

La bande dessinée : un mode d'expression qui fait sens

- 43 Au regard de ces données, la bande dessinée semble constituer un mode d'expression qui fait sens et dont la spécificité est clairement perçue par le lectorat : histoire et dessin vont de pair et, choisissant un livre, nous sommes face à une narration qui laisse place à une considération certaine pour ce qui relève de l'image ou plutôt d'un certain mode de création. Les deux critères cités ci-dessus forment effectivement une espèce de couple que l'on retrouve dans l'ensemble de notre étude et qui semble passer outre l'ensemble des facteurs qui seraient susceptibles de faire apparaître divergences ou différences. En effet, l'analyse de ces données par sexe (63 % des hommes privilégiant l'histoire et 56 % le dessin, contre 70 % et 62 % des femmes), niveau de diplôme (63 % des titulaires du baccalauréat, contre 66 % et 64 % pour les lecteurs possédant un diplôme universitaire de premier ou second et troisième cycle), profession et catégorie socioprofessionnelle (63 % et 61 % des cadres, contre 63 % et 59 % des ouvriers) ou nombre de bandes dessinées lues (68 % contre 61 % des lecteurs de cinquante bandes dessinées et plus, contre 67 % et 61 % des lecteurs de dix à dix-neuf bandes dessinées) ne met en évidence aucun écart significatif.
- 44 Les deux notions qui nous intéressent ici ne sauraient en tout cas être appréhendées au regard d'une distinction, et ces données semblent confirmer le bien-fondé des propos de Thierry Groensteen qui propose, dans son *Système de la bande dessinée*, de rompre avec une idée reçue : « l'écrit est le véhicule privilégié du récit en général » (Groensteen, 2006b, p. 10). Au regard de nos données, tel n'est en effet pas le cas, et peut-être pourrions-nous même envisager d'autres investigations adoptant une approche que l'on pourrait qualifier de stylistique : même si celle-ci se prête fort mal à une étude quantitative de cette taille, elle permettrait d'appréhender plus finement la notion de « dessin » en tentant de cerner l'importance d'une composition (instaurant un rythme de lecture) ou de procédés (faisant usage de plusieurs matériaux comme encre, peinture ou autre). Quoi qu'il en soit de ce projet, force est de constater qu'il convient d'interroger plus avant la réception de ce que Philippe Marion nomme la « graphiation » (Marion, 1993), la forme d'énonciation visuelle, d'image portant directement et distinctement la marque de son producteur et de sa production, que constitue toute image de bande dessinée.
- 45 En effet, l'intérêt pour le dessin ne se cantonne pas au seul livre, mais semble également concerner la fréquentation d'expositions et plus largement la disposition d'œuvres de bandes dessinées au sein d'espaces tout autres. En attestent nos données, puisque 30 % des lecteurs que nous avons interrogés déclarent effectivement en avoir déjà visité, et nous sommes ici aussi face à une pratique qui semble structurante. A l'exception des plus jeunes générations (et plus précisément des 15-17 ans qui répondent par l'affirmative pour 20 % d'entre eux), toutes les autres personnes interrogées semblent faire montre d'un intérêt semblable (qui oscille entre 30 % pour les 18-24 ans et 36 % pour les 25-29 ans tout en concernant 34 % des 50-59 ans). Les hommes (31 %) sont quasiment au même niveau que les femmes (28 %), tandis que l'analyse des données par genre de bandes dessinées lues n'offre finalement que d'assez faibles contrastes. Nous pouvons tout au plus signaler l'existence de deux groupes distincts : lecteurs de romans graphiques (45 %) et de mangas (43 %) semblent bien plus intéressés que les personnes privilégiant les comics (34 %) ou les albums traditionnels (31 %).

Le dessin en partage

- 46 Dans le cas présent, l'intérêt pour un mode d'expression transcende un média donné (le livre), mais il semble également nous inviter à nous situer au-delà d'une certaine attitude, se cantonnant à la réception de productions imaginées par d'autres. Les données relatives à la question « Vous est-il déjà arrivé de faire de la bande dessinée en amateur ? » sont en effet éloquentes, puisque 14 % des lecteurs que nous avons interrogés répondent par l'affirmative : deux fois moindre que les expositions (30 %) et se situant quantitativement juste en dessous de la recherche de dédicaces (18 %), cette pratique du dessin prend par contre le pas sur d'autres modes d'expression (telle l'intervention sur des forums de bande dessinée, 10 %) et montre que la bande dessinée constitue un langage faisant une place à l'activité. L'amateur ici interrogé se recrute en effet également au sein de tous les genres structurant le lectorat qui nous intéresse, et ce même si le manga (28 % des lecteurs répondant par l'affirmative), le roman graphique (21 %) et le comics (20 %) supplantent nettement un album traditionnel (13 %) qui s'apparente ici aussi à un produit de librairie.

Figure 5. Pratique de la bande dessinée en amateur

1 à 4 bandes dessinées	5 à 9 bandes dessinées	10 à 19 bandes dessinées	20 à 49 bandes dessinées	50 bandes dessinées et plus
6 %	10 %	15 %	19 %	26 %
15-17 ans	18-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans
20 %	23 %	18 %	14 %	10 %
Mangas	Romans graphiques	Comics	Journaux d'humour	Albums traditionnels
28 %	21 %	20 %	16 %	13 %

POPULATION : LECTEURS DE BANDES DESSINÉES ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS. DONNÉES EXPRIMÉES EN POURCENTAGES.

- 47 Structurantes, ces pratiques semblent de plus harmonieusement réparties au sein de la population et à ce titre encore plus égalitaires que la fréquentation d'expositions de bandes dessinées : hommes et femmes déclarent ainsi réaliser de la bande dessinée en amateur dans des proportions quasiment identiques (13 % et 15 %), tandis que le niveau de diplôme paraît ne jouer que de façon marginale. Les réponses des personnes interrogées titulaires d'un brevet des collèges ou d'un certificat d'aptitude professionnelle oscillent ainsi entre 15 % et 16 %, et se situent quasiment au même niveau que celles des membres de notre échantillon accédant aux études supérieures (13 % des titulaires du baccalauréat, 17 % de ceux qui possèdent un diplôme de premier cycle et 10 % parmi ceux qui ont obtenu un master ou plus). Seul l'âge semble ici aussi faire office de juge de paix, puisque ces pratiques sont élevées parmi les plus jeunes tranches de notre échantillon (20 % de réponses positives en ce qui concerne les 15-17 ans, 23 % pour les 18-24 ans), et ne cessent de décroître par la suite (18 % des 15-29 ans, 14 % des 30-39 ans, 10 % des 40-49 ans, 5 % des 50-59 ans).

48 Moindres mais pas nulles en ce qui concerne la catégorie supérieure (7 % des plus de 60 ans), ces valeurs prouvent que la pratique du dessin est chose partagée et qu'elle va de pair avec le goût du livre : si 6 % des lecteurs d'une à quatre bandes dessinées dans l'année répondent par l'affirmative, ces valeurs ne cessent en effet de progresser (10 % pour les lecteurs de cinq à neuf bandes dessinées, 15 % pour les lecteurs de quinze à dix-neuf bandes dessinées, 19 % pour les lecteurs de vingt à quarante-neuf bandes dessinées, et 26 % pour les lecteurs de cinquante et plus bandes dessinées). Nous sommes clairement face à une lecture qui en appelle à une forme d'écriture, mais il nous est par contre impossible d'affirmer que cette activité débouche sur des propositions de publication et que d'amateurs, ces dessinateurs deviennent « aspirants », pour reprendre l'un des termes utilisés par Claude Poliak dans une étude qui fit date (*Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*). Nous préférons nous contenter de conclure en soulignant que ces données mettent encore une fois l'accent sur un fait : la lecture de bandes dessinées nous invite résolument à placer le livre en perspective vis-à-vis de tous les médias, et plus largement d'un ensemble de pratiques ayant trait à la diffusion et à la création. Plus que toute autre forme de publication, la bande dessinée semble nous inviter à considérer la notion d'image au sens large.

Bibliographie

AQUATIAS (Sylvain), « Cultures juvéniles : diversité des références ou conformisme » [en ligne], actes du colloque international « Enfance et culture : regards des sciences humaines et sociales », Paris, ministère de la Culture et de la Communication, Association internationale des sociologues de langue française, 2010a. Disponible sur le site dédié. URL <http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/?id_page=colloque&lang=fr> [page consultée le 2 août 2014].

AQUATIAS (Sylvain) (dir.), *Les Cultures juvéniles : constances et transformations*, rapport de recherche, laboratoires Espaces Humains et Interactions culturelles (EHIC) et Groupe de Recherche et d'Etudes Sociologiques du Centre Ouest (GRESO), université de Limoges, 2010b.

AQUATIAS (Sylvain), « Se différencier ou se conformer : enjeux de la recherche en sociologie sur les cultures juvéniles, enjeux des cultures juvéniles », *Nouvelles Perspectives en sciences sociales*, vol. 8, n° 1, 2012, p. 83-117.

BAUDOT (Anne), « Le manga en bibliothèque publique », *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 3, 2010. ISSN 1292-8399. Disponible sur le Web. URL <<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2010-03-0062-011>> [page consultée le 20 avril 2014].

BEATY (Bart), *Unpopular Culture. Transforming the European Comic Book in the 1990s*, Toronto, University of Toronto Press, 2007.

BECKER (Howard), *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

BERTHOU (Benoît), « La bande dessinée franco-belge : quelle industrie culturelle ? », *Textyles*, n° 36-37, 2010, p. 43-57. Disponible sur le portail Open Edition. URL <<http://textyles.revues.org/1398>> [page consultée le 5 août 2014].

BERTHOU (Benoît), « Les métamorphoses de la lecture de bande dessinée : un défi pour la bibliothèque », *Bulletin des bibliothèques de France*, 2011, n° 5. Disponible sur le Web. URL <<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2011-05-0036-006>> [page consultée le 2 août 2014].

BERTHOU (Benoît) (dir.), « La bande dessinée : un art sans mémoire ? » [en ligne], dossier de la revue *Comicalités. Études de culture graphique*, 2011. Disponible sur le portail Open Edition. URL <<http://comicalites.revues.org/198>> [page consultée le 4 août 2014].

BOLTANSKI (Luc), « La constitution du champ de la bande dessinée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, janvier 1975, n° 1, p. 37-59. Disponible sur le portail Persée. URL <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1975_num_1_1_2448> DOI <10.3406/arss.1975.2448> [page consultée le 2 août 2014].

BOURDIEU (Pierre), « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, vol. XXII, 1971.

- BOURDIEU (Pierre), *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris , éditions de Minuit, 1979.
- BOURDIEU (Pierre), *Le Sens pratique*, Paris , éditions de Minuit, 1980.
- BUCKINGHAM (D.), *La Mort de l'enfance, grandir à l'âge des médias*, Paris, Armand Colin, 2000.
- BURLLOT (F.) et al., *Les Adolescents et le Sport, résultats de l'enquête 2001*, Paris, ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, INSEP, 2004.
- CAUNE (Jean), « Les territoires et les cartes de la médiation, ou la médiation mise à nu par ses commentateurs », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2010 (dossier 2010). URL <<http://www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2010-page-1.htm>> [page consultée le 16 janvier 2013].
- CERTEAU (Michel de), *L'Invention du quotidien, I. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10-18 », 1980.
- CERTEAU (Michel de), « La lecture absolue (théorie et pratique des mystiques chrétiens : xvi^e-xvii^e siècles) », in DÄLLENBACH (Lucien), RICARDOU (Jean) (dir.), *Problèmes actuels de la lecture*, Paris , Clancier-Guénaud, coll. « Bibliothèque des signes », 1982, p. 65-80.
- CHANEY (David), *The Cultural Turn*, Londres , Routledge, 1994.
- CHOURROT (Olivier), « Le bibliothécaire est-il un médiateur ? », *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 6, 2007. ISSN 1292-8399. Disponible sur le Web. URL <<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2007-06-0067-000>> [page consultée le 20 avril 2014].
- CIMENT (Gilles), « Spectacles du siècle », in CIMENT (Gilles) (dir.), *Cinéma et Bande dessinée*, Courbevoie , éditions Corlet, coll. « CinémAction », 1990, p. 10-13.
- CIMENT (Gilles), « La bande dessinée, pratique culturelle », in « La Bande dessinée, bien ou mal culturel ? Actes de l'université d'été de la bande dessinée », *Neuvième Art*, hors-série, juillet 2007.
- COULANGEON (Philippe), MENDER (Pierre-Michel), ROHARIK (Ionela), « Les loisirs des actifs, un reflet de la stratification sociale », *Économie et Statistique*, n° ° 352-353, 2002.
- COULANGEON (Philippe), LEMEL (Yannick), « Les pratiques culturelles et sportives des Français : arbitrage, diversité et cumul », *Économie et Statistique*, n° 423, décembre 2009, p. 3-30.
- COULANGEON (Philippe), « Les métamorphoses de la légitimité, classes sociales et goût musical en France, 1973-2008 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 181-182, mars 2010, p. 88-105.
- COULANGEON (Philippe), *Les Métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France contemporaine*, Paris , Grasset, 2011.
- DACHEUX (Éric) (dir.), « La Bande dessinée. Art reconnu et média méconnu », *Hermès* , n° 54, 2009.
- DAVALLON (Jean), « L'exposition : un fonctionnement médiatique », *Médiamorphoses*, n° 9, 2003, p. 27-30. Disponible en ligne sur le site de la revue. URL <<http://hdl.handle.net/2042/23275>> [page consultée le 22 janvier 2013].
- DÉTREZ (Christine), VANHÉE (Olivier), *Les Mangados : lire des mangas à l'adolescence*, nouv. éd. [en ligne], Paris , Éditions de la Bibliothèque publique d'information, novembre 2013. Disponible sur Internet. URL <<http://books.openedition.org/bibpompidou/321>> [page consultée le 4 août 2014].
- DONNAT (Olivier), COGNEAU (Denis), *Les Pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, Paris , La Découverte-La Documentation française, 1990.
- DONNAT (Olivier), *Les Français face à la culture : de l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.
- DONNAT (Olivier), *Les Pratiques culturelles des Français, enquête 1997*, Paris, La Documentation française, 1998.
- DONNAT (Olivier), *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère du numérique, enquête 2008*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication-La Découverte, 2009. Données disponibles sur le

site dédié. URL <<http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/>> [page consultée le 4 août 2014].

DUBET (François), *Sociologie de l'expérience*, Paris, éditions du Seuil, 1994.

DURAND (Pascal), « Presse ou médias, littérature ou culture médiatique ? Question de concepts », *CONTEXTES* [en ligne], n° 11, 2012. Disponible sur Open Edition. URL <<http://contextes.revues.org/5392>> DOI <10.4000/contextes.5392> [page consultée le 4 août 2014].

ETHIS (Emmanuel), *Sociologie du cinéma et de ses publics*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2013.

EVANS (Christophe), « La socialisation privée des lectures : circuit "prête-main", "tournantes" et clubs de lecture », in BURGOS (Martine), EVANS (Christophe), BUCH (Esteban), *Sociabilité du livre et communautés de lecteurs*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 1996.

EVANS (Christophe), GAUDET (Françoise), « La lecture de bandes dessinées », *Culture Études*, Paris, département des études de la statistique et de la prospective du ministère de la Culture et de la Communication, 2012-2.

FISKE (John), *Understanding Popular Culture*, Boston, Unwin Hyman, 1989.

FISKE (John), *Reading the Popular*, Boston, Unwin Hyman, 1989.

FISKE (John), « Moments of Television : Neither the Text nor the Audience », in SEITER (Ellen), BORCHERS (Hans), KREUTZNER (Gabrielle), WARTH (Eva-Maria) (dir.), *Remote Control. Television, Audiences and Cultural Power*, Londres-New York, Routledge, 1989.

FROW (John), *Cultural Studies and Cultural Value*, Oxford, Clarendon Press, 1995.

FROW (John), « Études culturelles et valeur culturelle », in GLEVAREC (Hervé), MACÉ (Éric), MAIGRET (Éric) (dir.), *Cultural Studies : Anthologie*, Paris, Armand Colin-INA, 2008.

GLEVAREC (Hervé), « La fin du modèle classique de la légitimité culturelle. Hétérogénéisation des ordres de légitimité et régime contemporain de justice culturelle. L'exemple du champ musical », in MAIGRET (Éric), MACÉ (Éric) (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin-INA, 2005.

GLEVAREC (Hervé), PINET (Michel), « La "tablature" des goûts musicaux : un modèle de structuration des préférences et des jugements », *Revue française de sociologie*, 50/3, 2009.

GLEVAREC (Hervé), *La Culture à l'ère de la diversité. Essai critique trente ans après La Distinction*, La Tour d'Aigues, éditions de L'Aube, 2013.

GLEVAREC (Hervé), « L'épistémé de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français : référentiel de l'accession, indicateurs de fréquentation et définition de la culture » [en ligne], in COMITÉ D'HISTOIRE DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION, CENTRE D'HISTOIRE DE SCIENCES-PO PARIS, *La Démocratisation culturelle au fil de l'histoire contemporaine*, Paris, 2012-2014. Disponible sur la plate-forme Hypothèses. URL <<http://chmcc.hypotheses.org/237>> [page consultée le 4 août 2014].

GRIGNON (Claude), PASSERON (Jean-Claude), *Le Savant et le Populaire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989.

GROENSTEEN (Thierry), « Le processus adaptatif (tentative de récapitulation raisonnée) », in GAUDREAU (André), GROENSTEEN (Thierry) (dir.), *La Transécriture*, Québec, Nota Bene-Centre international de la bande dessinée et de l'image, 1998, p. 273-277.

GROENSTEEN (Thierry), « Avant-propos, la bande dessinée des filles » [en ligne], *Neuvième Art*, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, janvier 2001. Disponible sur le site de la revue. URL <<http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article134>> [page consultée le 4 août 2014].

GROENSTEEN (Thierry), *La Bande dessinée. Un objet culturel non identifié*, Angoulême, Éditions de L'An 2, 2006a.

GROENSTEEN (Thierry), *Système de la bande dessinée*, Paris, Presses universitaires de France, 2006b.

GROENSTEEN (Thierry), « Roman graphique » [en ligne], *Neuvième Art*, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, 2012. Disponible sur le site de la revue. URL <<http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article448>> [page consultée le 4 août 2014].

GUILBERT (Xavier), « La légitimation en devenir de la bande dessinée », *Comicalités* [en ligne], « Médiatiques », mai 2011. URL <<http://comicalites.revues.org/181>> DOI <10.4000/comicalites.181> [page consultée le 4 août 2014].

HALL (Stuart), *Identités et Cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, éditions Amsterdam, 2007.

HEBDIGE (Dick), *Sous-culture. Le sens du style*, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2008.

HENNION (Antoine), « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, 2004, n° 85, p. 9-24.

HENNION (Antoine), *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, éditions Métailié, coll. « Esthétique », 2007. p.

IFOP, « Qui a peur de la bande dessinée ? », Angoulême, Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, 1994.

IPSOS, « La bande dessinée domine l'imaginaire des Français » [en ligne], janvier 1999, billet présentant l'étude « Les Français et la BD », publié sur le site d'IPSOS. URL <<http://www.ipsos.fr/ipsos-public-affairs/actualites/1999-01-28-bande-dessinee-domine-l-imaginaire-francais>> [page consultée le 4 août 2014].

IPSOS, *Les Français et la BD* [en ligne], janvier 1999. Données disponibles sur le site d'IPSOS. URL <<http://www.ipsos.fr/ipsos-public-affairs/sondages/francais-et-bd>> [page consultée le 4 août 2014].

JOUËT (Josiane), PASQUIER (Dominique), « Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans », *Réseaux*, 1999, vol. 17, n° 92-93, p. 25-102. Disponible sur le portail Persée. URL <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_1999_num_17_92_2115> DOI <10.3406/reso.1999.2115> [page consultée le 4 août 2014].

LAHIRE (Bernard), *La Culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

LETOURNEUX (Matthieu), « Répétition, variation... et autoplaijat », *Loxias*, n° 17. Disponible sur le site de la revue. URL <<http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1699>> [page consultée le 22 janvier 2013].

LEVERATTO (Jean-Marc), LEONTSINI (Mary), *Internet et la Sociabilité littéraire*, nouv. éd. [en ligne], Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2008. Disponible sur Internet. URL <<http://books.openedition.org/bibpompidou/197>> [page consultée le 4 août 2014].

LYON-CAEN (Judith), RIBARD (Dinah), « Historiographies. L'activité et l'écriture critiques entre presse et littérature, XVIII^e et XIX^e siècles », *CONTEXTES* [en ligne], n° 11, 2012. URL <<http://contextes.revues.org/5303>> DOI <10.4000/contextes.5303> [page consultée le 4 août 2014].

MAIGRET (Éric), « La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée », *Réseaux*, vol. 12, n° 67, 1994, pp. 113-140. Disponible sur le portail Persée. URL <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_1994_num_12_67_2742> DOI <10.3406/reso.1994.2742> [page consultée le 5 août 2014].

MAIGRET (Éric), « Le jeu de l'âge et des générations. Culture BD et esprit manga », *Réseaux*, n° 92/93, 1999.

- MAIGRET (Éric), MACÉ (Éric) (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin-INA, 2005.
- MAIGRET (Éric), « Bande dessinée et post-légitimité », in MAIGRET (Éric), STEFANELLI (Matteo) (dir.), *La Bande dessinée : une médiaculture*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 130-148.
- MAIGRET (Éric), « Ce que les cultural studies font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des studies », *Questions de communication*, n° 24, 2013.
- MARION (Philippe), « Narratologie médiatique et médiagénie des récits », *Recherches en communication*, n° 7, 1997.
- MARION (Philippe), « Emprise graphique et jeu de l'oie. Fragments d'une poétique de la bande dessinée », in MAIGRET (Éric), STEFANELLI (Matteo) (dir.), *La Bande dessinée : une médiaculture*, Paris, Armand Colin-INA, 2012, p. 175-199.
- MARTIN (Jean-Philippe), « La théorie du 0 %. Petite étude critique de la critique en bande dessinée », *Comicalités* [en ligne], février 2012. Disponible sur le portail Open Edition. URL <<http://comicalites.revues.org/827>> DOI <10.4000/comicalites.827> [page consultée le 5 août 2014].
- MAUGER (Gérard), « Écrits, lecteurs, lectures », *Genèses*, n° 34, 1999, p. 144-161. Disponible sur le portail Persée. URL <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_34_1_1560> DOI <10.3406/genes.1999.1560> [page consultée le 5 août 2014].
- MENU (Jean-Christophe), « Aux dédicataires inconnus », in *L'Éprouvette*, tome 1, dossier « Critique de la dédicace », Paris, L'Association, 2006, p. 80-82.
- MORGAN (Harry), *Principes des littératures dessinées*, Angoulême, Éditions de L'An 2, 2003.
- MORIN (Edgar), *L'Esprit du temps*, Paris, Armand Colin-INA, 2008.
- MUGGLETON (David), « Individualité distinctive et affiliation subculturelle », in GLEVAREC (Hervé), MACÉ (Éric), MAIGRET (Éric) (dir.), *Cultural Studies : Anthologie*, Paris, Armand Colin-INA, 2008.
- OCTOBRE (Sylvie), DÉTREZ (Christine), MERCKLE (Pierre), BERTHOMIER (Nathalie), *L'Enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication-La Documentation française, 2010.
- OCTOBRE (Sylvie), « L'Enfance des loisirs. Éléments de synthèse », *Culture Études*, Paris, ministère de la Culture, département des études, de la prospective et des statistiques, « n° 6, 2011.
- PASQUIER (Dominique), *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005.
- PETERSON (Richard A.), « Understanding Audience Segmentation. From Elite and Mass to Omnivore and Univore », *Poetics*, n° 21, 1992.
- PETERSON (Richard), « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », *Sociologie et Sociétés*, vol. 36, n° 1, printemps 2004, « Goûts, pratiques culturelles et inégalités sociales : branchés et exclus », p. 145-164. Disponible sur le portail. URL <<http://www.erudit.org/revue/socsoc/2004/v36/n1/009586ar.html>> DOI <10.7202/009586ar> [page consultée le 4 août 2014].
- PIFFAULT (Olivier), « Illustrés, petits miquets et neuvième art : "sous-littérature" ? », in PIFFAULT (Olivier) (dir.), *Babar, Harry Potter et Cie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2008, p. 290-302.
- SAINT-GELAIS (Richard), « Contours de la transfictionnalité », in AUDET (René), SAINT-GELAIS (Richard) (dir.), *La Fiction, suites et variations*, Québec, Nota Bene, 2007, p. 5-25.
- SCHULZE (Gerhard), *Die Erlebnisgesellschaft. Kultursociologie der Gegenwart*, Frankfurt et New York, Campus Verlag, 1992.

SHUSTERMAN (Richard), *L'Art à l'état vif. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris , éditions de Minuit, 1991.

SINGLY (François de), *Les Adonaissants*, Paris , Armand Colin, 2006.

SMOLDEREN (Thierry), *Naissances de la bande dessinée*, Bruxelles , Les Impressions nouvelles, 2009.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, « Les enjeux de la librairie indépendante » [en ligne], table ronde modérée par Annick Rivoire, regroupant Guillaume Husson, Matthieu de Montchalin, Jean-Marie Ozanne, François Rouet, 9 octobre 2013. Disponible sur le site de la SGDL. URL <<http://www.sgdl.org/ressource/documentation-sgdl/actes-des-forums/pour-une-nouvelle-dynamique-du-livre/1275-les-enjeux-de-la-librairie-independante>> [page consultée le 4 août 2014].

SOUCHON (Michel), « La télévision dans l'espace des loisirs », *Projet*, n° 229, 1992.

VAN EIJCK (Koen), KNULST (Wim), « No More Need for Snobbism : Highbrow Cultural Participation in a Taste Democracy », *European Sociological Review*, n° 21/5, 2005.

WOLF (Katherine M.), FISKE (Marjorie), « The Children Talk about Comics », *Communications Research*, 1948-1949, Harper & Bros, p. 3-50.

Remerciements et crédits

Collection « Études et recherche »

- 1 La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?
- 2 Sous la direction de Benoît Berthou
- 3 Sylvain Aquatias
- 4 Benoît Berthou
- 5 Christophe Evans
- 6 Xavier Guilbert
- 7 Éric Maigret
- 8 Jean-Philippe Martin
- 9
- 10 Dessin de couverture : François Ayroles
- 11
- 12 Les auteurs tiennent à remercier Gilles Ciment, Françoise Gaudet et Jacques Bonneau pour leurs apports à cet ouvrage.
- 13 Ouvrage réalisé en partenariat avec le Labex Industries culturelles et création artistique, l'université Paris 13 Nord, la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, et avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication.